

Université de Montréal

Le jour où la Terre en avait vu d'autres
Tome I
suivi de
La tension ajarienne

Par
Annie Létourneau

Département des littératures de langue française
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures et postdoctorales
en vue de l'obtention du grade de M.A.
en littératures de langue française
option recherche-crédation

Avril, 2013

© Annie Létourneau, 2013

Résumé

La partie création de ce mémoire se veut soutenue par une tension narrative reliée à la curiosité suscitée par le personnage principal, de prime abord énigmatique, qui se dévoile de façon capricieuse par un changement constant de focalisation et de temporalité. Nathan vit à une ère où l'humanité a frôlé l'extinction, et où tout est à repenser après l'annihilation du virus ramenant les morts à la vie. N'ayant pas été témoin de ces horreurs, ses plus grandes préoccupations concernent son cheminement vers l'authenticité. Saltimbanque de métier, il voyage de communauté en communauté, où chacune a fait ses choix pour recréer le monde. Sa volonté de prôner l'art dans un processus de reconstruction sociale et sa poursuite d'une image perdue le pousseront toujours plus loin dans ses pérégrinations; vers des réalités qui le conduiront à redéfinir son univers.

La partie essai s'interroge sur les procédés formant la tension narrative des romans d'Émile Ajar, pseudonyme laissant deviner la plume expérimentée de Romain Gary qui se réinvente dans l'anonymat. L'attention est centrée sur les jeux de narration, le rôle actanciel des personnages et l'orchestration formelle des récits, à savoir s'ils sont assez similaires pour lier les opus et les constituer en une série unifiée.

Cette réflexion à la recherche de l'essence de l'œuvre ajarienne, touchante par ses antihéros souvent démunis dans leur quête existentielle, a été une inspiration pour la rédaction de *Le jour où la Terre en avait vu d'autres*. Les rêves de Nathan sont racontés à la première personne, rejoignant certaines modalités ajariennes où la psyché des protagonistes se révèle par une narration au "je". Les questionnements sur la tension narrative ont été déclencheurs de cette première démarche d'écriture romanesque, même si elle est située dans un cadre complètement autre et use d'une plume bien différente de celle d'Ajar.

Mots-clés : apocalypse, communautés, quête existentielle, rêve, morts-vivants, humanité, tension narrative, procédés d'écriture, série, Émile Ajar

Abstract

The creative part of this Master's thesis is based on curiosity about the main character, at first enigmatic, who is to be revealed in an unpredictable way with continuous focal and temporal changes. Nathan lives in an era in which humanity came close to extinction, and where everything is to be rethought after the annihilation of the virus that brings the dead back to life. As a saltimbanco, he travels from community to community, in which each one has made choices to recreate the world. His will to advocate art in the social reconstruction and his pursuit of a lost image will always drag him further in his peregrinations, towards realities that will lead him to redefine his universe.

The essay part examines the literary techniques that create the narrative tension of novels authored by Émile Ajar, pseudonym of the accomplished writer, Romain Gary, who reinvents himself anonymously. The attention is centered on the narration, actantial roles of the characters and formal organization of the story, to ascertain if they are similar enough to link them in a unified series.

This reflection searches for the essence of Ajar's work which, along with the moving existential quests of the characters, have been an inspiration for writing *Le jour où la Terre en avait vu d'autres*. Nathan's dreams are related in a first person narration, in accordance with some of Ajar's modalities where the characters' psyches reveal themselves through that perspective. The ponderings on the narrative tension have been the trigger for this first fiction writing experience, even though it takes place in a completely different setting.

Keywords : apocalypse, communities, existential quest, dream, living dead, humanity, narrative tension, writing techniques, series, Émile Ajar

Table des matières

RÉSUMÉ/ABSTRACT	ii
REMERCIEMENTS	v
LE JOUR OÙ LA TERRE EN AVAIT VU D'AUTRES	1
Alma mater	3
Les maîtres équestres	19
Laboratorium	30
Histrionie	41
Sacerdoce	55
Requiem	72
La faim de la mort	77
LA TENSION AJARIENNE	97
Introduction	97
Le narrateur	101
Le journal	101
Le dévoilement	103
Le brouillage du cadre narratif	107
Les personnages secondaires	111
Deux cas particuliers	111
La place du lecteur	116
L'orchestration	120
Les chapitres	120
Les événements et les réflexions	122
Conclusion	125
BIBLIOGRAPHIE	127

Remerciements

À Marie-Pascale Huglo, pour ses précieux conseils qui ont orienté judicieusement cette première expérience d'écriture romanesque.

À Ugo Dionne, pour son ouverture, sa confiance et son support pour trouver des projets qui m'ont aidée à mener à bien ce mémoire.

À Pierre Popovic, pour son sens de l'humour et son écoute bienveillante qui m'ont donné le courage de modifier mon parcours académique pour réaliser ce travail.

À Christiane Aubin pour son accessibilité et son appui réconfortant.

À Céline et Jacques pour leur écoute et leur support.

À Sue pour avoir pris le temps de me lire.

À tous ceux qui ont cru en mon projet.

Merci mille fois.

LE JOUR OÙ LA TERRE EN AVAIT VU D'AUTRES

Au lieu de jongler, selon mes moyens, avec cinq, six, sept balles comme tous les artistes distingués, je me tuais à vouloir vivre ce qui à la rigueur pouvait seulement être chanté. Ma course fut une poursuite errante de quelque chose dont l'art me donnait la soif, mais dont la vie ne pouvait m'offrir l'apaisement. Il y a longtemps que je ne suis plus dupe de mon inspiration et si je rêve toujours de transformer le monde en un jardin heureux, je sais à présent que ce n'est pas tant par amour des hommes que par celui des jardins.

Romain Gary, *La promesse de l'aube*

Alma mater

La chaleur est écrasante malgré la brise qui déplace l'air vaseux au bord de l'étang. Le regard planté sur les buttes de sable en face de moi, je n'ai aucune envie de bouger. La lumière orangée m'hypnotise et j'attends quelque chose dont la nature est sans importance; je suis exactement au bon endroit.

Un mouvement sur la cime d'une dune attire mon attention. Je reste cloué sur place, immobile. Deux silhouettes se détachent de l'horizon pour se diriger vers moi. Elles se déplacent lentement, laissant une sombre trace derrière elles, leur peau semble luisante, recouverte d'une couche visqueuse, pourpre, presque translucide. Les deux corps descendent vers moi, comme défiant une souffrance qui aurait dû être leur. Main dans la main, ils avancent d'un rythme immuable. Portant le rouge avec majesté, ils me font une auguste impression; j'ai envie de me soumettre à eux, de me mettre à genoux pour leur manifester tout le respect qu'ils m'inspirent. Une puissance insondable émane de la créature féminine et m'attire vers eux.

Ils posent leurs regards impassibles sur moi, daignent me voir. Je suis pris d'une stupeur pleine de gratitude et des larmes commencent à sillonner mon visage. L'homme élève son bras vers moi d'un geste aérien, sa compagne m'observe, une lueur mélancolique au fond des yeux. Je ne peux me détacher de cette vision morbide. J'ai compris et me résigne; j'ai été choisi. La femme s'approche de moi, toujours avançant d'un mouvement sans faille, me fixant sans ciller. Je ressens sa tristesse même si son visage ne porte pas l'empreinte de l'émotion. Rien d'autre ne s'offre plus à ma vue que cet œil omniprésent qui grossit à mesure qu'il se rapproche de moi. Sa noirceur sphérique devient le centre de ce qu'il me reste de vie; je m'y accroche jusqu'à ce qu'une vague de vide m'emporte.

Nathan se réveilla en sursaut, trempé de sueur, haletant. La lumière blafarde de la pointe du jour traversait faiblement les rideaux de la pièce endormie où le rêve planait encore. Ne voulant pas que le Monde s'aperçoive tout de suite de son éveil, il s'assit sur son lit, bien calé à la croisée des murs, serrant ses genoux contre son corps. Ce n'était pas la première fois que cet étrange couple venait troubler son sommeil. Il tenta de prolonger un peu cette ambiance mystique, demanda à ses visiteurs nocturnes ce qu'ils attendaient de lui, pourquoi lui. Comme d'habitude, il n'obtint pas de réponse.

Il n'y avait aucune raison d'être effrayé; *Ceux Qui Reviennent* ne représentaient plus une menace réelle depuis longtemps même si leur empreinte sur le monde était encore fraîche. Les grandes villes étaient toujours condamnées, car plus difficiles à désinfecter. Construites comme des fourmilières, elles recelaient trop de recoins sombres et de labyrinthes infinis pour être complètement purgées. Les immenses édifices s'y élevaient comme autant de prisons aériennes enfermant la mémoire de la mort, des gémissements s'échappant des tours les plus hautes rendant à l'écho toute sa portée lugubre. Tous, sauf les *Nettoyeurs*, privilégiaient les grands espaces, ceux qui permettaient de voir à des kilomètres de distance, rassurant le cœur de l'homme devenu méfiant. La *Décimation* avait eu lieu avant la naissance de Nathan qui n'avait même jamais vu l'un de ces êtres assassins. On entendait d'ailleurs souvent dire à l'époque, lorsqu'un problème survenait et qu'on voulait alléger la situation, que la Terre en avait vu d'autres, qu'on pouvait y arriver. Il y avait encore, apparemment, quelques débordements, mais tout cela préoccupait peu le jeune homme dont l'esprit était accaparé par autre chose. C'était à lui aujourd'hui de réveiller la petite communauté de Chuchaqui.

Une fois le songe complètement évanoui, Nathan ouvrit son rideau pour contempler les allées ensoleillées : la tranquillité régnait, le sable n'était pas encore bousculé de pas pressés,

les volets des roulottes protégeaient toujours les dormeurs insouciant. Seul un chaton profitait de cette heure incertaine, lapant les dernières larmes de la nuit sur la feuille d'une plante verte. Une clochette sonnait faiblement à son cou comme pour avertir le jour du réveil imminent des habitants.

Nathan mit un pied à terre, puis l'autre, et entreprit d'étirer tout son corps pour s'adapter à nouveau à la lourdeur du monde. Les meubles de sa chambre étaient tous à leur poste, la petite bibliothèque veillait sur les connaissances qu'elle enfermait, et la chaise, sur laquelle personne ne s'assoyait jamais, arborait un amas de chemises et de pantalons. Le miroir était, comme toujours, prêt à refléter la vie dans toute sa réalité. C'est bien l'objet dont Nathan appréhendait le plus l'influence. Il s'en approcha sans enthousiasme et, au lieu de s'y regarder, il se pencha rapidement vers le lave-mains pour s'y plonger le visage. Se relevant, il resta courbé au-dessus de l'eau qui se troublait à l'arrivée de chaque nouvelle gouttelette. Le bassin lui renvoyait une image mouvante de lui-même. Cette vision lui était agréable; changeante, imprécise, elle n'engageait à rien. Finalement obligé de se faire face, Nathan leva son regard vers le miroir qui lui dicta sa façon de voir les choses. La peau lisse s'imposait, impudique malgré la barbe dense qui tentait de la cacher. Les boucles de la crinière brune tombaient sur deux yeux légèrement en amande, noirs comme la nuit. Le cou droit, impeccable sur de belles épaules fortes, Nathan se trouvait encore devant l'étrangeté de son corps intact. En pinçant les lèvres, les étirant d'une grimace démesurément élancée vers la gauche, il gonfla ses pommettes et fit saillir toutes les petites pattes d'oies qu'il parvint à raviver. Il arriva ainsi à se sentir un peu plus normal.

Après avoir soigné sa tenue, il sortit, prêt pour une autre journée en collectivité. Une cloche pendait paresseusement le long de sa cuisse pour annoncer son passage prochain. Ses

pas le menèrent au travers du campement et sa voix s'éleva : « Les bébés! C'est l'heure des bébés! Préééparez les bébés! » Arrivé devant une remise de fortune, il sortit une grosse clé de fer et la fit tinter d'un mouvement sec à l'intérieur du cadenas de la porte. Nathan ne disparut à l'intérieur que quelques instants, mais, déjà, une foule de jeunes curieux s'attroupaient, se poussant du coude et laissant fuser des rires aigus. Il ressortit à reculons en écartant quelques petits êtres trop insistants qui voulaient découvrir ce qui se cachait dans cet antre interdit. Il tira à sa suite une grande charrette, toute matelassée, surmontée de barreaux multicolores.

- Dis Nathan, tu nous emmènes faire un tour?
- Allez Zurich, dégage, je suis pas un homme fort moi. Et d'abord comment tu vas faire pour entrer tes grosses fesses là-dedans?
- C'est toi qui les as grosses, les fesses, dit le jeune garçon en s'éloignant, rieur.

Ils étaient plusieurs à porter le nom des villes déchues. Johannes, celle qui avait ainsi nommé ses protégés, accordait une importance capitale à la mémoire des anciennes civilisations. C'était elle qui organisait les tournées des saltimbanques et elle avait souvent pris des orphelins comme Nathan sous son aile. Elle était la seule figure parentale que Nathan connaisse. Il savait seulement que ses parents avaient été séparés avant sa naissance et que sa mère était morte peu après sa venue au monde. Johannes planifiait les déplacements de Chuchaqui, programmat les spectacles et recensait leurs besoins. En son absence, un conseil de quelques personnes dont Nathan faisait partie se réunissait pour prendre les décisions qui s'imposaient. L'éducation était le domaine de prédilection de Johannes. Elle répétait inlassablement que le savoir était la clé permettant d'ouvrir les portes de l'âme. Cette femme intriguait profondément Nathan. Toujours vêtue du cou jusqu'aux orteils, on disait qu'elle

cachait pudiquement ses cicatrices, fait étrange considérant tous ceux qui les exhibaient comme des marques de reconnaissance.

Depuis la découverte de l'antidote, un nombre incalculable de personnes guérissaient du virus qui avait décimé l'humanité, mais devaient poursuivre leur vie avec des blessures impressionnantes. Avant l'arrivée de cette cure, tous ceux qui étaient mordus par les infectés joignaient leur rang. Ils avaient été des millions à se métamorphoser ainsi avant qu'il ne soit possible pour l'humanité de s'organiser; des millions de soldats somnambules, revenus des morts, s'abattant en rafales sur les villes, détruisant toutes barrières par la force de leur nombre.

Le remède avait été distribué massivement, de façon presque équitable. Il y aurait eu, paraît-il, quelques problèmes éthiques, mais Nathan n'en savait pas plus. Il avait l'impression que Johannes, malgré sa manière de prôner la connaissance, gardait jalousement une partie de son savoir; une partie douloureuse certainement, ce qui pourrait expliquer la dureté constante de son caractère, forgé pour cacher ses émotions.

Nathan se souvenait que Judith, son amie d'enfance, ne pouvait pas accepter tous ces secrets, elle répétait sans cesse qu'on leur cachait la vérité, que c'était leur devoir de s'éveiller à la terrible réalité du monde. Nathan avait la vague impression que le départ précipité de Judith n'était pas sans rapport avec les dissimulations de Johannes. De son côté, il appréciait leur vie paisible ponctuée par l'excitation de leurs voyages. Il ne comprenait pas la volonté de son amie de s'immiscer dans des questionnements plus complexes. Pour lui, les secrets de Johannes ne faisaient que contribuer à sa nature mystérieuse. Son port altier et son élégance étaient pour Nathan, accoutumé aux habits traditionnels de saltimbanque, une source de véritable fascination. Un masque d'une couleur changeante lui couvrait toujours la moitié

droite du visage. Selon certains éclairages il semblait doré, ou bleuté, d'autres fois, dans l'ombre, il paraissait s'effacer, comme si cette partie de sa figure n'existait tout simplement plus.

La cloche recommença à retentir parmi la communauté qui s'éveillait tranquillement. Les volets s'ouvraient sur des visages tout sourire, ou ce qu'il en restait pour ceux qui n'avaient pas encore eu le temps de mettre leur prothèse. Nathan s'arrêta devant une première caravane où de petits escaliers en bois grimpaient jusqu'à la porte de tôle. Comme pour la plupart des habitations de Chuchaqui, il y avait un jardin sur le toit où poussaient carottes, pommes de terre et autres légumes. La profondeur de terre qu'exigeaient les racines donnait aux roulottes une hauteur impressionnante de l'extérieur, mais l'intérieur était en fait plutôt restreint. Nathan sursauta en voyant apparaître à la fenêtre un visage tout ratatiné.

– Bonjour Marie.

Il ne s'attendait à aucune réponse. La vieille le fixait de son œil exorbité comme s'il venait de commettre le pire des péchés. Elle marmonna quelque chose d'inaudible avec une mimique donnant l'impression que sa mâchoire tentait d'avalier la partie supérieure de sa figure. Nathan frappa plusieurs coups à la porte, impatient de se libérer de cette présence scrutatrice, avant qu'une femme plantureuse ne vienne finalement ouvrir avec un bébé dans les bras, en train d'allaiter.

– Mireille, tu m'as entendu arriver, tu aurais pu te dépêcher un peu, non?

– Allons beau brun, tu vas quand même pas te fâcher? C'est qu'il a faim ce petit-là.

Elle se retourna pour prendre quelque chose sur la table en lançant à Nathan par-dessus son épaule un *et toi?* qui signifiait sans équivoque qu'elle l'aurait laissé s'amuser un peu avec

le garde-manger de son enfant. Nathan se dit qu'elle était incorrigible. Il comprenait que l'on encourage la fornication à des fins humanitaires, mais elle venait tout de même d'avoir son quatrième enfant. Mireille était une femme chez qui l'impulsion n'était égalée que par la passion, comportements difficilement concevables pour Nathan qui était plutôt du côté de la modération. Elle lui tendit le bambin avant de replacer son corsage, le regardant s'éloigner, l'œil brillant.

Il continua ainsi à passer de maison en maison, recueillant dans sa charrette tous les bébés de la communauté. Arrivé au bout du campement, il bifurqua vers le plan d'eau situé à quelques kilomètres de là. Les peuples nomades essayaient toujours de positionner leurs installations à bonne distance des sources d'eau pour ne pas souiller celles qui étaient encore salubres. Durant la Décimation, la plupart des usines avaient cessé de fonctionner abruptement, causant de nombreux accidents, dont des déversements chimiques. Une fois assis dans les hautes herbes au bord de l'eau, Nathan entreprit de jouer un peu de flûte pour divertir les bambins. Il rêvait secrètement de les voir, emportés par la musique, se mettre à danser avec leurs petits membres malhabiles et leurs figures joufflues, mais ils ne lui avaient encore jamais accordé un tel plaisir. Tout au mieux rigolaient-ils un peu plus. Le bruit de l'eau et le bruissement du vent accompagnaient sa mélodie qui se perdait au loin dans le désert.

– Allez, y'a que moi ici. Je dirai à personne que vous m'avez montré ce que vous savez faire.

Ses prières n'ayant eu aucun résultat, il se résigna à commencer la besogne pour laquelle il s'était rendu jusque-là : baigner les enfants. Il était très important pour la communauté d'entamer la journée par la purification des nouveaux nés. Un par un, il les trempa dans la rivière, les frictionna et s'assura qu'ils étaient en bonne santé.

– Vous n’avez pas idée à quel point vous êtes des petits veinards. À votre âge, vous n’avez qu’à gazouiller un peu pour que vos désirs soient assouvis. En vieillissant, ça se complique, vous allez voir. Johannes dit tout le temps qu’il est *primordial* de s’éduquer, mais, des fois, j’ai l’impression que plus j’en apprends, moins je comprends. C’est angoissant à la fin! C’est quand on naît qu’on en sait nécessairement le plus. On est tout frais sortis de la vérité du monde, puis on doit apprendre à désapprendre pour s’adapter à la réalité. Moi je vous le dis : vous pressez pas de vieillir!

Malgré ce discours, Nathan était un grand consommateur de culture sous toutes ses formes. Il apprenait à jouer de tous les instruments de musique qui lui tombaient sous la main, dévorait avidement tous les écrits disponibles, comme obsédé par ce qu’il savait ne pas savoir. Johannes s’arrangeait pour qu’il y ait une rotation au sein des différentes communautés qui s’échangeaient régulièrement leurs ouvrages. À ses yeux, il fallait non seulement instruire les gens, mais encourager constamment la création artistique afin de repenser un monde meilleur. C’est pourquoi les saltimbanques étaient ce qu’ils étaient : des nomades offrant des spectacles de tous genres, partageant leur culture avec qui le voulait. Il faut dire qu’ils étaient en général assez bien reçus. D’ordinaire, les gens avaient grand besoin de se divertir et les accueillait en maîtres, défilant dans les rues à leur suite.

En revenant de l’étang, Nathan fut envahi par un sentiment de mélancolie en discernant le chant mélodieux des femmes réunies pour la procession du matin.

La douleur des autres l’avait toujours touché au plus haut point. Déjà, enfant, il était extrêmement réceptif à la souffrance d’autrui, comme si, quelque part, il se croyait responsable du malheur de ses proches. Il était particulièrement sensible aux blessures

psychiques; si l'une d'elles vous faisait pleurer, il était plus que probable qu'un petit bonhomme apparaisse derrière vous, vous serre très fort ou bien s'installe simplement près de vous pour être témoin de votre peine, selon ce qui vous ferait le plus de bien. Il avait une rare capacité à repérer la détresse et se faisait une sorte de quête personnelle de l'apaiser.

Alors que Nathan avait près de sept ans, environ deux ans après son adoption par les Chuchaquis, une nouvelle arrivante se lamentait au campement. Il était allé la voir, selon son habitude, mais, cette fois, il n'avait eu aucune emprise sur sa douleur. Une femme plus âgée avait informé le garçon que cette dame se trouvait dans un état psychologique de manque : elle n'arrivait pas à se faire à l'idée de la perte de l'un de ses membres; son esprit ne pouvait se concentrer sur autre chose que sur sa jambe absente. Ce concept de manque était bien étrange pour Nathan : il était le seul de la communauté à avoir tous ses morceaux, ce qui, d'ailleurs, l'avait toujours amené à se sentir différent, anormal. Les prothèses étaient si bien développées qu'on aurait souvent pu croire à de vrais membres et les gens s'en accommodaient le mieux du monde. Nathan avait donc été surpris lorsqu'il avait découvert que la dame venait en plus de bénéficier de l'antidote : elle avait vraiment toutes les raisons de se réjouir de ce miracle; sa mutilation aurait même pu la rendre fière d'avoir survécu comme bien d'autres qui s'en enorgueillissaient comme d'une marque de bravoure. Elle était moins habile qu'eux, ses nerfs ne répondaient pas aussi bien aux influx envoyés par sa prothèse, mais elle était tout à fait capable de se déplacer. Une idée terrifiante avait soudain traversé l'esprit du garçon : c'était lui qui créait une telle affliction chez la nouvelle arrivante. Sa différence le troublait déjà, mais que l'aspect singulier de son corps intact fasse en plus souffrir quelqu'un d'autre lui était insupportable.

Il s'était d'abord terré dans sa chambre, ne voulant plus sortir de peur d'attrister encore quelqu'un. Il passait des heures devant le miroir à se faire des grimaces pour se rassurer. Il se regardait jusqu'à ce que son image se confonde avec la glace et ne devienne plus qu'un tableau plat aux couleurs changeantes. Mais, très vite, il avait dû s'accommoder de cette réalité, recommencer à aller à l'extérieur. Les gens de la communauté s'inquiétaient pour lui, le trouvaient trop sérieux pour son âge. Il ne jouait pas assez, il était trop souvent seul, perdu dans ses pensées, alors ils lui donnaient de petites tâches à effectuer pour l'occuper. Au début, lors de ces sorties forcées, il longeait les maisons à petits pas, observant attentivement toutes les avenues avant de tourner un coin pour s'assurer que celle qu'il rendait si malheureuse n'y était pas. Il avait peur à chaque instant de trébucher sur quelque chose, qu'un objet trahisse sa présence coupable.

En se réveillant un matin, il avait eu un coup de génie : avant de sortir, il s'était inspiré des techniques théâtrales de déguisement pour se métamorphoser. Il avait replié sa jambe dans son pantalon de façon à ce qu'elle ait l'air amputée, puis s'était défiguré grâce à un habile maquillage. Il s'en était allé ainsi, content de sa bonne idée, plus du tout effrayé, cherchant subtilement à croiser cette dame à qui il remonterait le moral par le spectacle de son nouveau handicap. Il était certain de la trouver, car c'était l'heure où les femmes se réunissaient pour chanter, moment qu'elle privilégiait pour se recueillir tristement.

Lorsqu'il l'avait enfin aperçue, il s'était exhibé, tout fier, claudiquant sur sa béquille, arborant d'impossibles grimaces pratiquées pendant des heures. Cela allait sûrement encourager la femme dans sa réhabilitation; elle réaliserait qu'il était normal d'éprouver des difficultés, que la Terre en avait vu d'autres. Il commençait toutefois à réaliser que son plan ne fonctionnait pas comme il l'entendait : une expression de terreur était figée sur le visage de la

dame. Il avait essayé de se rapprocher un peu pour la réconforter, mais elle s'était mise à crier à pleins poumons, faisant compétition aux femmes du village qui chantaient toujours. Il avait alors voulu s'enfuir, mais, arrangé comme il l'était, ce n'était pas chose facile. Il était tombé en pleine figure, ce qui l'avait fait saigner réellement et, comme si ce n'était pas suffisant, la jambe qu'il avait toute boudinée dans son pantalon s'était cassée dans sa chute. Il hurlait de douleur d'une voix gutturale, son nez s'étant brisé. Il se tortillait sur le sol en tendant un bras vers la femme pour lui demander de l'aide. Cette dernière continuait son combat contre le souffle, son cri battant tous les records de longévité du son humain. Sa bouche s'ouvrait si grand qu'on aurait dit qu'elle allait avaler toute la scène. Nathan ne voyait plus rien d'autre que ces cordes vocales s'agitant frénétiquement, seules dans l'obscurité humide d'une caverne délirante, jusqu'à ce qu'on s'empresse autour d'eux et que tout bascule dans le noir.

Nathan sortit de sa torpeur, réalisant que les femmes avaient arrêté de chanter et le regardaient. Mireille s'adressa à lui d'une voix autoritaire :

– Alors, Nathan, tu les ramènes les petits ou bien tu les laisses se taper une insolation, comme ça, en plein soleil? Non, mais des fois je me demande à quoi on pense de lui confier nos enfants; il est bien trop étourdi.

Le jeune homme se secoua un peu, puis rassura les dames en leur disant que leur mélodie était si envoûtante qu'il n'avait pu faire autrement que de tomber sous le charme de leur voix. Il allait sur-le-champ ramener les bébés à leurs domiciles. Ce faisant, il ouvrit une ombrelle attachée à l'un des coins de la charrette. Les femmes s'accordèrent d'un gloussement pour laisser l'enjôleur tranquille.

Malgré sa propension à la rêverie, Nathan avait le don des autres. Il était vite capable d'adoucir une situation envenimée ou de mettre en confiance un inconnu. Cela ne le rendait pas pour autant à l'aise avec les gens. Bien sûr, puisqu'il vivait depuis près de vingt-cinq ans avec sensiblement les mêmes personnes, il avait fini par apprivoiser la présence de ses proches, mais certains restaient, pour lui, toujours insondables, sans compter tous les étrangers qu'il rencontrait en tournée. Son malaise n'était pas tellement lié à la timidité, encore moins au dégoût des autres. Simplement, ils n'étaient pas lui. Il n'avait aucune idée de l'impact que ses paroles pouvaient avoir sur autrui ni des réflexions qui en découleraient, et cela l'angoissait terriblement.

Mais cette journée-là, Nathan n'avait pas le temps de s'inquiéter des conséquences de ses propos. D'ailleurs, tout le monde était trop occupé pour faire attention à ce qu'il disait. Les femmes étaient retournées à leurs obligations, Nathan ramena un à un les bébés à leur domicile, sa cloche maintenant bien rangée dans son baluchon. Le lendemain, les caravanes se mettraient en branle pour continuer leur tournée des colonies étrangères, chacun s'affairait à préparer le départ. Nathan s'arrêta un instant pour discuter avec son camarade Léon, le dernier des pères à qui il devait rendre son enfant. Il était petit, assez costaud, renfermé, mais son cœur valait celui de dix hommes. Il s'était joint à la communauté une vingtaine d'années auparavant, après avoir perdu sa famille et son œil droit dans une attaque de brigands. Son œil de verre lui donnait un air patibulaire qui s'accordait peu avec son caractère bienveillant. Par contre, cette caractéristique en faisait un acteur prisé pour jouer les mécréants. Il s'amusait souvent à effrayer les plus jeunes dans ses pièces de théâtre. Il avait été charmé par Nathan dès son arrivée. Un petit garçon un peu confus, d'une dizaine d'années, s'était enlacé à ses pieds alors qu'il pleurait sa famille perdue, ne voulant pour rien au monde s'en séparer. Léon avait

commencé à s'occuper de cet enfant qui l'aidait à retrouver la force et la volonté de surmonter sa situation tragique.

Après avoir discuté avec son camarade, Nathan se dirigea vers le centre du convoi où certains villageois pratiquaient leurs numéros dans un grand espace aménagé pour les artistes. Senghor s'y trouvait avec Martinique pour répéter leur pièce de théâtre dansante. Nathan décida de les observer un moment avant d'aller s'entraîner à ses propres tours. L'immense homme à la peau d'ébène était complètement pris par l'exécution de ses mouvements; la moindre fausse manœuvre pouvait engendrer des blessures graves pour sa partenaire. Il la propulsait dans les airs, elle tournoyait sans arrêt, feignait de courir pour être aussitôt rattrapée, puis lancée à nouveau. Leurs pas semblaient à peine frôler le sol, ne soulevant qu'un souffle de sable à chaque geste, et pourtant on aurait cru sentir trembler la terre à chacune de leur foulée. Ils étaient si accoutumés à leurs prothèses qu'on aurait pu dire qu'elles ne servaient qu'à améliorer leur performance. Certains voyaient leurs sens augmentés par ces nouveaux membres qui transmettaient les influx de façon certes différente, mais souvent plus précise. Les danseurs se mouvaient d'un même rythme, comme une seule entité. Il la lança encore, mais cette fois elle tomba et fut doucement entraînée plus loin par deux hommes sortis de nulle part. Pendant que Senghor se recroquevillait sur lui-même, dévasté par la perte de son amie, les nouveaux arrivants entamèrent une danse frénétique autour du corps inanimé de Martinique, se penchèrent sur elle d'un même élan, puis s'en furent, traînant son bras arraché derrière eux. Elle resta ainsi inerte dans le sable et Senghor se précipita à ses côtés, se recueillit près d'elle, caressa sa manche vide, puis déchira sa propre chemise d'un geste passionné, dévoilant un torse qui ferait soupirer plus d'une femme. Il s'éloigna ensuite, s'arrachant les cheveux de douleur, sans s'apercevoir que Martinique recommençait

imperceptiblement à bouger. Elle semblait se soulever sans effort, comme animée d'une énergie machinale. Senghor se retourna alors, puis se mit à danser à corps perdu en voyant sa compagne debout. Toutes ses articulations tremblaient d'émotion, sa tête était comme prête à se détacher de son cou. Il se précipita vers elle pour l'embrasser, mais elle fut plus rapide que lui. D'un élan aussi sensuel qu'effrayant, elle sauta sur lui, le saisissant à la taille de ses deux jambes, enchaînant sa nuque de son unique bras pour le mordre. Les partenaires s'écroulèrent à nouveau au sol, l'homme qui n'avait pas réagi assez vite se faisant dévorer par celle qu'il avait aimée. Peu après, Senghor élevait doucement un bras, puis l'autre; il s'animait de la même énergie sans vie que sa compagne. Le couple avançait d'un même mouvement, le regard vide : le public allait adorer.

Une fois le numéro terminé, Nathan commença à pratiquer ses tours d'illusionnisme et ses acrobaties. Il se dépassa en prouesses afin de s'épuiser pour contrer l'insomnie. Les voyages l'emplissaient toujours d'une excitation qui chassait le sommeil, surtout depuis que Judith avait quitté la communauté. Peut-être la retrouverait-il cette fois? Il n'avait jamais compris la raison véritable de son départ. Elle était certes aventureuse, mais elle adorait avant tout être entourée de gens, diriger des expéditions, être écoutée. Elle était partie seule vers l'inconnu sans un au revoir. À la fin de la journée, Nathan se traîna au gré du soleil vers sa demeure, éreinté, prêt à sombrer.

Une douce caresse parcourt mon corps : un toucher aussi délicat que les ailes d'un papillon m'enivre et fait chavirer mon cœur. J'ai des frissons de la tête aux pieds, mais impossible de me réveiller complètement pour voir qui me fait perdre la raison si habilement; je suis trop endormi, les caresses sont trop légères. Une musique résonne peut-être au loin, je

n'en suis pas certain. Elle ne joue sans doute que dans mon esprit pour s'accorder à mes sens engourdis. Chaque fois que je crois m'éveiller, c'est pour aussitôt replonger encore plus profondément dans ce sommeil, mes paupières sont de plomb. Me savoir prisonnier dans cet entre-deux, à la merci d'une présence inconnue, m'angoisse un peu, mais la soumission me fait aussi brûler d'excitation. Une bougie éclaire faiblement le coin de la pièce et sa flamme, infidèle, fait danser l'ombre de tous les objets. Je réussis à tourner la tête vers l'endroit d'où me viennent ces effleurements sublimes : mon cœur s'enflamme! Une petite main bleue repose doucement sur mon bras droit, vision irréaliste altérée par les soubresauts inconstants de la lumière. Je dois m'éveiller, découvrir qui se trouve au bout de cette main bleue.

Mon bras gauche s'élançe d'un mouvement brusque pour attraper cette douceur bleutée qui m'échappe de justesse. Elle a été trop rapide pour moi, mais je suis bien mobile à présent. Je ne me souviens pas m'être endormi dans la pièce où je suis maintenant seul. La musique s'est arrêtée, ne restent que les tics tacs erratiques de toutes les horloges accrochées aux murs, chacune présentant avec arrogance une heure différente. Tous les objets de la chambre se chevauchent, rien ne semble à sa place. Des rires enfantins, vaguement familiers, fusent d'une porte entrouverte depuis laquelle un vent léger aspire la flamme de la bougie. C'est la seule issue.

J'entre dans une deuxième pièce aux dimensions similaires, chargée d'objets aussi étranges que familiers. Les rires se sont brusquement tus une fois la porte traversée. Il fait plus froid. Des figures sculptées à même le bois des murs arborent fièrement des mimiques grotesques; l'un des visages semble plus vivant que les autres. Dans le coin de la chambre, assis sur une chaise sous des couvertures ternes, un petit homme se fond dans le décor, portant un chapeau assorti aux animaux empaillés qui l'entourent. La sagesse même émane de

sa personne; son visage ridé laisse deviner son expérience et les multiples réflexions qui la structurent. Je lui demande où est la main bleue : aucune réponse. Ses yeux s'agrandissent pour m'observer plus intensément, mais je ne distingue pas son regard. J'ai l'impression qu'il essaie de m'avertir de quelque chose.

Un léger sifflement se fait entendre, quelque chose se met à bouger près de l'être immobile. Ses cavités oculaires s'élargissent toujours, vides, comme si trop de découvertes désolantes avaient poussé ses yeux à se replier dans la profondeur de son âme. Un serpent aux écailles luisantes se laisse glisser sur ses épaules, descend doucement le long de son corps. Sa tête ondule, passe sur un renflement de la couverture. C'est alors qu'elle m'apparaît, dépassant à peine des haillons, la petite main bleue. Je me jette sur le restant d'homme en lui criant de me rendre cette main : elle ne lui appartient pas! Il choisit ce moment pour enfin bouger : sa bouche s'ouvre de façon aussi disproportionnée que ses yeux, ses bras s'élèvent pour m'étrangler.

La présence accrue de la lumière fit réaliser à Nathan qu'il était en train de basculer vers un autre monde. Quelqu'un le brassait énergiquement, mais il ne ressentait plus aucune menace.

– Réveille-toi, on s'apprête à partir! Les caravanes sont prêtes, les chevaux sont sellés. On n'attend plus que toi!

C'était Mireille. Il se leva rapidement et essaya de reprendre ses esprits.

Les maîtres équestres

Nathan eut à peine le temps de préparer sa monture avant le départ des caravanes. Des chevaux tiraient les roulottes et les charrettes en tête de file, des hommes à pieds fermaient le bal, portant les charges qui n'avaient pu entrer dans le convoi. Nathan faisait fièrement partie des cavaliers qui bourdonnaient autour de la communauté, veillant à la sécurité de tous et au bon déroulement du voyage. Il avait été en conflit sur cette question avec Judith qui, avant de quitter la colonie, se tenait toujours à la fin de la ligne, traînant de lourds ballots. Elle regardait Nathan de haut depuis le sol; il savait bien ce qu'elle pensait : robuste comme il l'était, il aurait dû aider à transporter le chargement au lieu de jouer au chevalier. Ses remontrances lui manquaient. Son fort caractère la poussait à ne pas faire de compromis et à imposer sa vision des choses. Elle lui avait appris l'importance de tenir à ses idées, de les mettre en œuvre au lieu de les laisser au niveau du rêve comme il le faisait si souvent.

Les voyages, sachant qu'ils le rapprochaient peut-être de son ancienne amie, le rendaient nostalgique. Son songe lui avait remis en tête leur première rencontre comme si elle s'était produite la veille.

Nathan ne s'était pas levé à l'aube cette journée-là. Ses rêves l'enveloppaient encore de la couche ouatée de leur univers fantastique quand un bruit avait réussi à s'immiscer dans son monde intérieur. Un son aigu retentissait comme une alarme prévenant le garçon d'une urgence. Lorsqu'il s'était enfin réveillé, intrigué par ce bruit qui l'interpellait, il avait pu en distinguer la vraie nature : quelqu'un criait à en perdre haleine, un jeune enfant à l'évidence, il fallait agir.

Il était sorti de son habitation pour se diriger d'un pas rapide vers la source de l'alerte, marchant de cette façon un peu gauche des préadolescents, le torse entre deux tailles, mal adapté aux jambes trop longues, les bras ballants, l'esprit cherchant encore à s'évader de son enveloppe.

Ayant débouché au centre du village, il s'était faufilé parmi un groupe de personnes attroupées autour de ce bruit qui le réclamait avec tant d'énergie. Une petite créature se tortillait sur une couverture, s'époumonant, incomprise de tous. Certains agitaient au-dessus d'elle des jouets et des babioles, un autre tentait de lui offrir de la nourriture. Rien n'y faisait, les cris étaient de plus en plus insistants. La délicate chose rose se roulait sur elle-même tendant inutilement un moignon vers le ciel. Nathan avait été pris de stupeur en réalisant l'ignorance de tous ces gens : il savait exactement ce qui manquait à cette scène.

Ignorant le sable qui lui brûlait les pieds, il s'était dirigé au pas de course vers l'atelier où il travaillait parfois. Quelques jours auparavant, il y avait vu un objet inexplicablement envoûtant qui sauverait certainement la situation. Ouvrant la porte d'un coup de pied, il s'était arrêté net devant la vision qui s'offrait à lui, toujours aussi troublante : la petite main bleue. Nathan ne pouvait détacher son regard de cet objet qui faisait vibrer son imagination. Cinq petits rameaux dodus poussaient au milieu d'une paume d'un bleuté digne du plus bel horizon, chacun ayant à son extrémité un bourgeon ténu, luisant comme un infime trésor. La menotte se trouvait au-dessus d'un amas de membres empilés sur une table en bois, hors de la portée du jeune garçon. L'atelier était sombre, mais une fissure au plafond laissait passer un filet de lumière éclairant l'artéfact. Si minuscule qu'elle soit, cette main dégageait une force cabalistique. Elle était comme prête à se déployer pour pétrir le monde. Nathan à ce moment aurait juré la voir remuer légèrement, suivant les modulations du cri qui se faisait

toujours entendre à l'extérieur. Malgré le rayon de soleil qui l'illuminait, elle gardait une opacité secrète; quelque chose d'inquiétant émanait des creux et des lignes de cette main. L'un des doigts s'élevait plus haut que les autres, comme montrant la direction de quelque sentier merveilleux. L'humidité s'accumulait aux commissures du puits de lumière d'où une petite goutte s'était détachée de sa source, sans bruit pour ne pas rompre le charme, puis était tombée le temps d'une éternité, roulant dans la lumière, pour venir couronner le sommet du doigt messenger. Elle s'était mise à glisser le long de l'extrémité boudinée pour se rendre jusqu'au poignet coupé. Ce mouvement avait suffi pour faire basculer la main dans la direction où la goutte l'avait entraînée. Elle avait d'abord fait un tour lent sur elle-même, puis avait déboulé de plus en plus rapidement, prenant de la vitesse, rebondissant sur chaque obstacle quelle rencontrait, jambe, bras, orteil; tout était bon pour la mener vers son but alors que le cri s'éternisait à l'extérieur sur une note stridente. La main, arrivée au sol, avait fait encore deux ou trois bonds pour finalement s'immobiliser, le doigt tendu vers l'ouverture de la porte.

Dès que l'objet lui avait touché le pied, Nathan, fébrile, l'avait ramassé pour repartir aussitôt en courant : il avait une vie à sauver. Bousculant tout le monde sur son passage, il était enfin arrivé au centre du cercle où la petite commençait à s'épuiser, il s'était emparé délicatement du membre tronqué pour y enfiler la main qui, comme par magie, s'y était ajustée parfaitement. Les yeux de la fillette s'étaient agrandis, ses pleurs avaient cessé et le doigt nouvellement acquis s'était dirigé vers un ourson qui se balançait devant elle depuis déjà trop longtemps. Après lui avoir donné la peluche, Nathan avait pris dans ses bras l'enfant radieuse dont le regard encore mouillé brillait de ravissement. Sa bouche humide l'avait gratifié d'un sourire irrésistible, puis d'un baiser délicieusement baveux. On avait entendu une femme murmurer : *Je sens que ces deux-là vont être durs à séparer.*

Judith était maintenant partie et Nathan avait dû redéfinir son monde sans celle qui lui avait apporté un sens. Lorsqu'il était avec elle, tous les questionnements qui le tourmentaient se clarifiaient soudain. Il avait trouvé en elle une raison à son existence. Il l'avait prise sous son aile; toute son attention s'était dirigée vers cette enfant qui, comme lui, était arrivée dans la communauté sans parents, sans repères. Il avait par contre dû reconfigurer rapidement son rôle de protecteur, car le caractère hardi de la petite en faisait un chef naturel. Ils évoluaient dans le monde qu'ils s'étaient créé, Nathan gardant un œil attentif sur Judith qui lui apprenait à prendre des initiatives et à avoir confiance en lui. Huit ans auparavant, elle avait filé pendant la nuit, sans avertir personne de son départ. Nathan savait qu'elle y pensait depuis un certain temps, mais il ne pouvait comprendre qu'elle soit partie sans lui dire adieu. Il était bien le seul à s'être inquiété, les autres membres de la communauté ne s'étant pas surpris de ce manque de civisme, habitués aux comportements quelque peu individualistes et hautains de Judith. Avec sa nature intrépide, elle se débrouillerait.

Nathan regardait les caravanes de sa colonie défilier à l'horizon en se demandant ce que ce voyage lui réservait de nouveau. Les chevaux, bichonnés avec soin avant le départ, étaient au sommet de leur forme. Ils devaient être impeccables, car leur prochain arrêt serait chez les maîtres équestres, très pointilleux sur le traitement infligé aux animaux; si votre monture semblait avoir été négligée, ils ne vous en vendaient pas d'autres. La troupe n'avait pas préparé de prestation particulière pour cette halte, les éleveurs se spécialisant eux même dans le spectacle avec une série de numéros de voltige des plus impressionnants. On allait échanger les chevaux trop âgés pour de plus jeunes et renouveler l'équipement équestre. Les deux communautés avaient toujours été proches. Nathan y passait plusieurs fois par année depuis son enfance. Malgré la chaleur accablante du désert, le groupe avait le moral au plus haut,

excité à l'idée d'aller divertir ce qui restait de l'humanité. Nathan aimait ces moments de déplacement. Il quittait toujours un campement le cœur plein d'espoir, prêt à découvrir de nouvelles contrées, mais, surtout, il goûtait cette douce liberté que lui procurait la route.

Après quatre jours de voyage, le paysage changea. La végétation commençait à recouvrir le sol, la forêt apparaissait au loin. Chacun fut plus qu'heureux de retrouver enfin la fraîcheur des arbres. Le bois était peu dense et le chemin qui le traversait était assez large pour que les caravanes y passent sans trop de difficulté. Il y eut bien une roue bisée ou deux pour ralentir le convoi, mais les voyageurs étaient prêts à toutes éventualités. Arrivés à l'orée opposée, ils purent distinguer le village des maîtres équestres au-delà d'une immense prairie qui les en séparait. Le jour qui perçait faiblement au travers de la forêt les éblouit de plein fouet. Les enfants crièrent d'étonnement à la vue des animaux majestueux qui galopèrent librement. Les caravanes contournèrent les terres qui servaient de pâturage à une multitude de chevaux de toutes robes. Nathan marchait à côté de sa monture en discutant avec Léon. Bien vite, les paroles de son compagnon lui devinrent inintelligibles. Son regard cherchait celui d'une jeune femme assise sur une clôture, à l'écart du village. Fumant une cigarette, elle gardait les yeux rivés sur l'horizon. Ses bottes ballottaient doucement sous elle; il savait qu'elle l'attendait. Ils ne s'étaient pas vus depuis plus d'un an. Sa longue crinière brune dévoilait son regard fougueux au gré du vent. Il fit rapidement faux bond à son ami qui l'observa s'éloigner, sachant très bien qu'il avait perdu son attention depuis un moment déjà.

Emma resta dans la même position jusqu'à ce que Nathan, qui s'était approché silencieusement d'elle, pose sa main sur son épaule. À ce contact, les paupières de la jeune fille s'affaissèrent, le bruit de ses bottes s'apaisa. Une longue inspiration souleva tout son

corps. Elle attendit... encore. Nathan ne savait pas ce qu'il devait dire ou faire. Bien qu'elle ne les lui ait jamais avoués directement, il se doutait de ses sentiments à son égard. Depuis leur première rencontre, lorsqu'ils étaient enfants, elle ne l'avait plus quitté des yeux, même lorsqu'il n'y était pas.

– Bonjour Emma.

Les convenances sont toujours une porte d'entrée abordable.

– Bonjour Nathan.

D'un coup, elle sauta à bas la clôture, le regarda fièrement depuis sa petite taille, les poings bien serrés à la ceinture, pour finalement l'enlacer étroitement. Elle le tint longtemps, s'imprégnant de chaque instant, puis l'éloigna du bout des doigts en l'observant d'un air énigmatique. Emma était une jeune femme solitaire, mais elle était extrêmement attachée à sa communauté. Elle aurait donné sa vie pour chacun d'entre eux. Pourtant, lorsque Nathan était près d'elle, il envahissait toutes ses pensées. Détournant soudain les yeux, elle lui dit qu'ils se reverraient aux festivités organisées en l'honneur de leur retour. Elle s'en alla aussitôt, presque en courant. Nathan resta sur place, les bras ballants; il ne saisissait décidément rien à ce petit bout de femme. Il se trouvait bien maladroit.

Les maîtres équestres étaient un peuple extrêmement fier; ils accueillait toujours leurs visiteurs avec le plus grand respect. Tout était prêt pour l'arrivée des saltimbanques. Plusieurs retrouvailles émouvantes eurent lieu, de vieux liens se tissèrent à nouveau, les nouvelles de l'année écoulée allaient bon train. Nathan, une fois son campement installé, entreprit de faire le tour du village à la recherche de l'un de ses vieux amis. Il passa devant l'atelier du maréchal-ferrant qui le salua d'un grand coup de chapeau depuis sa forge. Cet artisan n'avait pas son égal. Il travaillait d'arrache-pied, toujours affublé de son tablier et de sa

tenaille, fabriquant des fers sur mesure pour tous les chevaux. Sa femme tenait la boutique attenante où elle vendait de l'équipement équestre confectionné de sa main. Nathan arriva enfin à la cabane d'Umberto. Ce dernier était renommé pour ses qualités de grand buveur autant que pour ses talents de *chuchoteur*. On disait qu'il pouvait réussir à maîtriser un cheval enragé par le simple son de sa voix, même après avoir gagné un concours de beuverie. Léon, l'ami de Nathan, se trouvait déjà au domicile d'Umberto. Nathan fut reçu d'une longue accolade et d'un bock de bière. Les trois hommes s'assirent à table, décidés à rattraper le temps perdu.

– Alors grand charmeur, tu brises encore des cœurs? dit Umberto. À peine arrivé et voilà ma pauvre Emma qui se terre dans sa caverne. Normalement, à cette heure-ci, on en est au moins à notre troisième pot.

Nathan se tut, ne sachant que répondre à la raillerie de son ami. Léon s'esclaffa.

– Allez Umberto, la Terre en a vu d'autres! Emma est une grande fille et tu sais que la tête de notre Nathan est déjà occupée par un fantôme bien connu.

Nathan tenta de détourner la conversation qui commençait à le rendre mal à l'aise. Après une grande rasade de bière significative, les trois compagnons se mirent à parler d'autre chose et retrouvèrent leur complicité intacte. Umberto était très proche d'Emma. Il n'aimait pas la voir triste, mais il ne jugeait pas son ami, d'ailleurs assez embarrassé par la situation. Il y a de ces amitiés qui ont une propension à traverser le temps sans s'oublier, à accepter les silences sans condition. Nathan ne pouvait toutefois s'empêcher de remarquer qu'Umberto avait vieilli depuis la dernière fois. Ses cheveux grisonnaient et des rides prématurées sillonnaient son visage. Il n'avait par contre pas perdu sa légendaire bonhomie. Sans avoir l'air empressé, il était toujours centré sur les besoins de ses pairs, tentant de les mettre à leur aise

du mieux qu'il pouvait. Sa cabane, quoique modeste, était bien tenue : une ambiance épurée, saine, y régnait. Ses deux fils aînés vivaient avec lui, apprenant son métier. Bien que tous les maîtres équestres fussent à l'aise avec les chevaux, ceux qu'on appelait chuchoteurs avaient une acuité émotive et une sensibilité accrue les rendant aptes à développer des relations exceptionnelles avec ces animaux. Umberto semblait quelque peu désespéré des capacités de sa progéniture qui passait plus de temps à s'amuser et à effectuer des tours de voltige. Il persistait toutefois à les entraîner avec lui lors de sa pratique, par exemple lorsqu'il allait étudier le comportement d'un poulain pour recommander à son propriétaire le type d'élevage approprié à sa personnalité. Il pouvait ainsi passer des heures à observer l'animal, à jouer avec lui, lui adressant un langage incompréhensible aux non-initiés.

À la tombée de la nuit, les trois camarades trinquèrent une dernière fois avant de se diriger vers le centre du village où auraient lieu les festivités. Nathan avait toujours été profondément fasciné par la symbiose entre les maîtres équestres et leurs animaux. Il était lui-même bon cavalier, mais ses hôtes semblaient en parfaite communion avec leur cheval. On avait monté une immense scène autour de laquelle de petites tentes faisaient office de kiosques divers où les gens des deux communautés se promenaient avant le début du spectacle, profitant de toutes sortes de nourritures et de boissons offertes. Mireille et ses quatre enfants s'amusaient devant un théâtre de marionnettes jouant une attaque de morts-vivants saugrenue. Peu à peu, tous s'attroupèrent près de la scène, le silence se fit au fur et à mesure que les lumières s'estompaient. Une douce musique aux consonances arabes s'éleva, suivant les modulations de faisceaux lumineux tamisés. Les chevaux firent leur entrée, seuls, exécutant une chorégraphie dirigée par un étalon sublime. On vit d'abord à peine les hommes qui se mêlèrent à eux comme des ombres, puis la danse débuta. Nathan était assis un peu en retrait,

absorbé par la représentation. N'ayant pas remarqué qu'une présence s'était immiscée à ses côtés, il sursauta lorsqu'une petite main se glissa dans la sienne. Silencieuse, Emma observait le spectacle. Alors que les chevaux continuaient leurs figures, faisant rouler leurs muscles impressionnants, libres de leurs mouvements, la douce voix de la jeune fille pénétra dans l'esprit de Nathan.

– La légende veut qu'un dieu ancestral ait ordonné au vent du Sud de se solidifier pour former un être sublime. Il a soufflé sur une poignée de vent pour créer le cheval auquel il a donné le pouvoir de voler sans ailes, parce que toutes les grâces du monde étaient placées entre ses yeux. Il l'a appelé *el-Kheir*, le bien incarné, et l'a présenté à l'homme pour lui permettre de goûter aux jouissances du paradis sur Terre.

Il semblait en effet à Nathan que les chevaux bougeaient d'un seul mouvement, comme portés par une même force, ne faisant qu'un avec les hommes qui les montaient à présent. Tout paraissait naturel, parfait.

– Tu sais Nathan, je n'ai jamais compris ce qui t'attire tant vers les contrées étrangères, mais je respecte tes idées. Dis-toi seulement que lorsque tu auras fini de courir après ton bonheur, il y aura toujours une place pour toi, ici.

Nathan resta muet, cherchant à percer le sens de cette phrase, encore sous le charme du spectacle. Alors que la représentation principale s'achevait, il s'aperçut qu'il était seul à nouveau. Emma avait disparu, l'assistance recommençait à s'activer entre les tentes. Des saltimbanques se joignaient aux cavaliers, partageaient leurs tours, la fête continuait. Nathan s'en fût retrouver Léon, qui s'amusait à jouer une scène effrayante devant quelques bambins terrifiés. Il s'approcha doucement des petits spectateurs et, lorsqu'il fut assez prêt, il lâcha un

grand cri guttural qui les fit tous détalier. Léon partit d'un gros rire sonore en serrant son ami par l'épaule.

– C'est pas très bon pour mes affaires de faire fuir mon public comme ça, Nathan.

Les deux hommes partirent à la recherche d'Umberto pour passer avec lui le reste de la soirée. Bien que Nathan apprécîât grandement la présence de ses compagnons, quelque chose le tracassait : il n'y avait plus trace d'Emma. Il avait beau essayer de l'apercevoir dans la foule, elle s'était effacée dans la nuit.

Le rythme de la journée suivante fut beaucoup plus lent, tous s'éveillaient tranquillement, se remettant de leur soirée mouvementée. Il était tout de même temps de passer aux choses sérieuses. Des transactions s'effectuaient entre les deux communautés, les saltimbanques préparaient la suite de leur voyage. Les maîtres équestres regrettaient le départ précipité de leurs visiteurs dont la tournée était planifiée à la journée près. Leur prochain arrêt devait se faire chez les hommes de science où Johannes se trouvait déjà. Cette communauté avait une importance capitale pour l'organisatrice; il fallait que tout soit impeccable dans leur tenue, comme dans leurs spectacles. Nathan n'appréciait pas particulièrement la froideur de ces gens, mais cela faisait partie de son métier de divertir ses semblables, quels qu'ils soient. À la fin du jour, les saltimbanques étaient fin prêts à s'en aller, les au revoir s'éternisaient. Umberto serra chaleureusement Nathan dans ses bras.

– Fais ce qui te semble bon, mais dis-toi bien que nous attendrons toujours la fois où tu arriveras sans repartir. Je ne sais pas après quoi tu cours, mais je te souhaite sincèrement de le trouver.

Cette phrase emplît Nathan de tristesse et de doutes. Malgré le besoin qu'il avait de poursuivre sa route, il se sentait étrangement chez lui parmi ces gens. La colonie se mit finalement en branle, Nathan s'éloignant avec elle. Lorsque le village des maîtres équestres ne fut plus qu'un point à l'horizon, Nathan distingua un cavalier chevauchant le puissant étalon qui avait dirigé les autres équidés pendant le spectacle de la veille. Il était trop loin à l'est pour voir de qui il s'agissait, mais il savait que cette ombre qui filait, c'était Emma. Elle n'avait pas trouvé d'autre manière pour lui dire adieu que de foncer comme le vent à ses côtés, *el-Kheir* traçant pour elle le chemin du royaume céleste. Il comprenait maintenant ce long regard qu'elle lui avait lancé à son arrivée. Elle resterait, toujours; lui partirait, toujours.

Laboratorium

Les hommes de science étaient l'une des rares communautés à vivre encore en isolation insulaire. À l'époque de l'épidémie, plusieurs groupes avaient tenté de se reclure sur des îles pour éviter la contamination. La plupart avaient eu des conditions de vie bien différentes de celle de ces scientifiques. Certains étaient morts de faim ou avaient été décimés par les ravages de la nature. Les plus heureux, ceux qui avaient établi leurs campements sur des terres plus clémentes, étaient devenus prisonniers de leurs territoires, n'ayant pas la technologie nécessaire pour communiquer avec le reste de l'humanité. Quelques-unes de ces communautés, disait-on, vivaient encore sur leur île, ignorant la venue de l'antidote, craignant toujours l'épidémie. L'isolement des hommes de science, pour sa part, n'avait rien d'aléatoire. Leur lieu de réclusion avait été minutieusement choisi. Ils avaient fait le vœu de se concentrer exclusivement à la recherche en se coupant des distractions du monde extérieur.

Le groupe de Nathan arriva de nuit au bord de l'océan où deux immenses voiliers les attendaient. Des barques accostèrent sur la berge, prêtes à transporter les visiteurs. Plusieurs Chuchakis restèrent sur le continent pour veiller sur les animaux et les caravanes qui ne pouvaient faire la traversée. Certains habitants de l'île s'étaient joints à eux pour, disaient-ils, signaler tout danger potentiel. Nathan était de ceux qui voguaient sur les embarcations vers de sombres navires, fendant la brume qui accompagnait le lever de la lune. Chaque coup de rame emplissait Nathan d'un malaise grandissant qui n'était pas seulement causé par son mal de mer. Autre chose l'inquiétait confusément. Il se sentait appelé vers la rive; il sentait qu'il ne devrait pas monter sur ces monstres flottants.

Malgré le silence de ses compatriotes lui signifiant qu'il n'était pas le seul à s'en faire, ils s'embarquèrent pour une traversée d'une nuit sur les bateaux manœuvrés par leurs hôtes

taciturnes. Ils s'en furent tous dans leurs cabines respectives qui faisaient plutôt penser à des compartiments, tout juste assez grandes pour une petite couchette. Nathan, qui avait commencé à rendre son repas dès son arrivée sur le navire, avait eu le privilège de s'établir à l'infirmierie, plus confortable et munie d'une salle de bain privée. Chacun devait tenter de se reposer du mieux qu'il pouvait, car ils donneraient une performance le lendemain matin. Nathan s'était couché immédiatement, ne tenant plus debout à cause de ses étourdissements. Il dormait d'un sommeil fiévreux, entrecoupé de coliques; les murs semblaient se refermer sur lui à chaque montée du voilier, les ombres se transformaient en créatures inquiétantes, se transposant dans ses rêves tourmentés.

La tête est en train de m'exploser. Tous ces remous pétrissent l'intérieur de mon corps comme de la pâte à modeler. Ces images sont-elles réelles ou est-ce que j'hallucine ? Le bruit de l'eau vient à mes oreilles comme un chuchotement pervers et incompréhensible. J'entends une voix différente de celle de la mer; lointaine, métallique. L'ombre d'un grand singe se balance au-dessus de moi. C'est lui qui émet ce son robotique, entrecoupé par les rafales des vagues. Je reconnais un air d'opéra, mais la voix est si étrange; je ne suis sûr de rien. La bête se tait soudainement et se tourne vers moi, menaçante.

– *Besoin d'enfants zombifiés... plus de fraîcheur génétique... imbécile de clown.*

Le singe descend du plafond, se campe dans le coin de la pièce.

– *Dix travailleurs de crevés... besoin de sang neuf... Johannes va nous aider... simulons des recherches pour une cure...*

L'animal s'avance vers moi.

– *Pour passer... c'est le 602 342...*

Une gueule béante engloutit ma tête. Tout devient noir. Je ne peux plus respirer.

Nathan s'éveilla couvert de sueur, le cœur au bord des lèvres. Il se souvenait clairement de son rêve, mais n'y comprenait rien. Il s'assit avec peine, prit sa tête dans ses deux mains. Il lui semblait encore entendre cet air d'opéra diabolique. Une lumière blafarde entra par le hublot, le jour annonçait leur arrivée prochaine, enfin. Les yeux écarquillés, il se leva péniblement. Sur le pont les hommes continuaient à travailler sans lui porter attention. Une grande tape sur son dos le fit sursauter. C'était Léon.

– T'en fais pas Nathan, il ne nous reste qu'une dizaine d'heures avant d'accoster.

Nathan serait devenu encore plus blême si la chose avait été possible.

– Ha! Je te fais marcher, voyons. On y est. Tu peux aller aux barques, l'ancre est mise.

Une fois sur la berge, Nathan profita du reste du débarquement pour se rafraîchir un peu dans l'océan, moins menaçant une fois le pied à terre. Il prit un peu de soleil sur la plage en tentant de rassembler ses esprits pour donner un bon spectacle à son arrivée. Les hommes de science avaient humblement nommé l'endroit où ils vivaient la *Maître Cité*. De hauts murs de brique entouraient la ville, surplombés au loin par des tours encore plus hautes, donnant à l'endroit des allures de forteresse de guerre. Ces hommes étaient des gens très protocolaires. Une fois les saltimbanques assez près de leurs fortifications, un puissant son de cor se fit entendre, puis plusieurs armes à feu détonèrent. Le grincement des immenses portes de fer résonna pour les laisser passer. De l'autre côté, les habitants les attendaient, tous habillés du même sarrau gris, sans distinction, alignés en deux rangées symétriques formant un long corridor. L'ambiance était bien différente de celle des autres colonies : pas d'enfants montés sur les épaules de leurs parents, personne ne courait à leur suite, on les observait simplement

dans un silence respectueux, de rares sourires apparaissant sur certains visages. Ils se rendirent ainsi jusqu'au grand bâtiment central où une scène avait été aménagée pour eux. L'assistance les suivait d'un pas d'automate. On ne jouerait que les numéros les plus sérieux; quelques courtes pièces tragiques ou des exercices de haute voltige des plus dangereux. On devait oublier tous les tours de passe-passe et les plaisanteries clownesques qui s'accordaient peu avec le caractère de leurs hôtes.

Johannes, qui avait précédé leur arrivée, fit un discours d'introduction pour remercier les hommes de science de leur hospitalité et les inviter à se laisser bercer par l'illusion du spectacle. Elle s'était présentée sur scène, majestueuse, comme à son habitude, portant un costume de soirée qui recouvrait tout son corps, assorti au masque étrange dont elle ne se séparait jamais. Elle s'exprimait avec éloquence; même les hommes de science, peu impressionnables, prêtaient l'oreille avec une certaine admiration. Sa voix caverneuse portait jusque dans les cœurs les plus fermés. Nathan l'écouta, comme toujours empli d'une dévotion respectueuse.

Nathan participa à quelques numéros, mais, comme ses talents de comédien dramatique laissaient à désirer, il passa la majeure partie du spectacle à l'écart de la scène, temps qu'il employa à observer la foule. Il était bien étrange, pour lui qui avait toujours vécu avec des gens prônant la diversité, de se trouver au milieu d'êtres si conformes. Leurs longs cheveux rassemblés en toque sur la nuque rendaient semblables les hommes et les femmes qui portaient tous le même vêtement. Léon s'approcha de Nathan en lui faisant remarquer qu'aucun enfant n'assistait au spectacle.

– Ils doivent tous être encore dans leurs éprouvettes, dit Nathan, railleur.

Il savait que les plus jeunes n'avaient pas droit à ce genre de distraction. Ils devaient se consacrer à leurs études jusqu'à ce qu'ils soient assez matures pour juger de ce qui était approprié pour leur divertissement. Malgré leur comportement plutôt austère, ces hommes étaient reconnus comme de grands altruistes. La majorité de leurs recherches étaient vouées à l'amélioration de la condition humaine. C'était grâce à eux que les survivants avaient accès à des prothèses aussi avancées et diversifiées. Ils avaient développé des manufactures qui permettaient de fournir à grande échelle des bras, des jambes, des yeux ou d'autres parties du corps. Bien sûr, ils ne donnaient pas ces objets, mais ils s'accommodaient souvent d'un échange de service. C'était l'entente qu'ils avaient avec les saltimbanques. En échange des prothèses dont ils avaient besoin, ils se chargeaient de leur courrier ou du transport de leurs marchandises, et les divertissaient du mieux qu'ils pouvaient. Les hommes de science avaient été l'une des premières sociétés à s'organiser pendant la Décimation. Ils avaient bâti des laboratoires provisoires, avaient découvert l'antidote, puis l'avaient distribué aux quatre coins du monde. Des rumeurs circulaient sur le fait qu'ils auraient privilégié certains types de communautés au détriment des autres, mais, à la connaissance de Nathan, rien n'avait été prouvé.

À la tombée de la nuit, les Chuchaquis demeurés sur l'autre rive attendaient le retour de leurs compatriotes. Ils avaient établi un campement temporaire qu'ils avaient offert de partager avec les hommes de science restés avec eux. Ces derniers avaient toutefois préféré une tente de leur conception qu'ils montèrent de quelques mouvements de doigts. Mireille s'inquiétait. L'un de ses enfants, atteint d'un virus rare, était parti sur l'île pour se faire

soigner. Elle était demeurée avec ses trois autres petits, les jeunes turbulents n'étant pas très bien vus dans cette communauté austère.

– J'aurais dû y aller avec lui. Si ça se trouve, ils vont me le rendre encore plus malade.

Mireille, dirigée par la passion, écoutait rarement les raisonnements de la logique. Elle se mit à fustiger cette société qui n'avait plus de contact avec ses émotions, si bien que ses compagnons commencèrent aussi à se préoccuper du sort de leurs amis partis vers l'île maudite. Alors qu'elle était dans une de ses grandes envolées péjoratives, l'un des scientifiques s'avança silencieusement derrière elle, de sorte que tous les autres saltimbanques se turent, regardant Mireille, essayant de l'amener à en faire autant. Elle comprit finalement lorsque l'homme toussota.

– Madame, soyez assurée que votre enfant se trouve entre bonnes mains et que les meilleurs soins lui seront accordés. Maintenant, veuillez, s'il vous plaît, baisser le ton; nous essayons de tenir conseil et il sera bientôt temps de dormir.

Mireille ne dit pas un mot, ne se retourna pas, mais elle bouillonnait intérieurement. Ses yeux, d'abord agrandis par la surprise causée par cette intrusion, se rétrécirent jusqu'à ne laisser voir qu'une infime ouverture. Ceux d'une louve prête à éventrer sa proie. Louis, son deuxième enfant, choisit ce moment pour signaler qu'il devait aller au petit coin. Le regard de Mireille s'éclaira. Sous l'impulsion de la rage, elle traîna son fils près de la tente des hommes de science et lui indiqua d'uriner sur les selles de leurs chevaux qui broutaient plus loin. Pendant que Louis soulageait sa vessie, et elle son esprit, Mireille entendit des chuchotements venant de la tente. Elle pensa : *Ha! vous n'êtes pas les seuls à savoir écouter aux portes. Voyons ce que vous mijotez dans vos éminents conseils.* Elle renvoya son fils auprès de ses frères et s'approcha de la tente pour saisir les propos qui s'y disaient.

– Ces gens sont décidément de vrais sauvages. Heureusement qu'ils ne restent pas longtemps avec nous. Je ne comprends pas pourquoi on ne nous laisse pas nous servir de ces clowns au lieu d'aller trouver des nomades si loin. Dès leur départ il faudra aller chercher plus de main d'œuvre. Johannes nous a dit qu'une bande de brigands rôde à l'Ouest. Tout à fait le genre de personnes qu'on pourrait arriver à faire travailler. Au fond, c'est une fleur qu'on leur fait de les éloigner de leur vie dépravée. Ils rechignent toujours un peu au début, mais finissent bien par se faire à l'esclavage. Il faut dire que nos méthodes sont assez convaincantes.

Les hommes s'esclaffèrent un moment.

– Nous devons aussi nous approvisionner en enfants. Nos ressources sont presque épuisées, nos recherches risquent d'être ralenties. Il faudra seulement faire attention aux Nettoyeurs. Ils nous ont tué deux hommes lors de notre dernière escapade dans les villes.

Mireille commença à faiblir. Les jambes lui manquant, elle accrocha un vase près d'elle. Sans attendre qu'on vînt la trouver, elle courut se rasseoir avec ses compagnons. L'un des hommes de science sortit la tête trop tard pour la voir s'enfuir. Afin de justifier son malaise à ses amis, elle choisit de prétexter un bruit effrayant dans le noir. Elle ne voulait pas risquer d'être écoutée par ces hommes qui tenaient son fils. Elle se dit épuisée et regagna sa tente, traînant de force ses petits qui n'avaient pas fini de s'amuser. Si son enfant ne revenait pas le lendemain comme prévu, elle irait le chercher coûte que coûte.

Nathan, de son côté, était beaucoup moins inquiet. Une fois la nausée passée, après avoir bien mangé et bien dormi, il ne se trouvait finalement pas si mal dans cette communauté. Il se disait qu'il fallait garder l'esprit ouvert, qu'au fond, malgré leur différence, ces gens faisaient de bien grandes choses. Il entreprit de se promener dans le complexe pour essayer de

mieux comprendre leur mode de vie. Partant des dortoirs qui étaient attribués aux saltimbanques, il parcourut de longs couloirs épurés, éclairés au néon. Il s'arrêta en face d'une première porte ouverte où il vit des jeunes gens, portant le même sarrau que les adultes, attablés devant de nombreux livres. Nathan fut impressionné par le calme et la concentration de ces étudiants à peine sortis de l'enfance. Personne ne les surveillait, ils semblaient profondément absorbés par l'importance de leur travail. Continuant son chemin, Nathan admirait de voir des jeunes aussi dévoués à une cause. Judith avait peut-être tort, finalement, de se méfier autant d'eux. Elle ne cessait de les traiter de visages à deux faces, elle faisait tout pour rendre les Chuchaquis suspicieux à leur égard. Il s'arrêta devant une deuxième porte, fermée cette fois, où l'on pouvait observer, par une grande fenêtre, l'activité des scientifiques. Les murs étaient remplis d'étagères, elles-mêmes chargées d'objets dont Nathan ignorait l'usage. Des hommes en sarrau s'affairaient devant des microscopes et des solutions fumantes. Nathan se sentit soudain un peu coupable de la vie qu'il menait. Il parcourait les contrées, découvrant de nouvelles cultures, se dévouant à l'art, mais quelle utilité réelle avait-il dans le monde? Judith était partie pour cette raison, elle voulait faire plus pour l'humanité que la divertir. Continuant son chemin, il passa ensuite en face d'un local d'où provenait un son de machinerie lourde. Plusieurs personnes étaient alignées devant un tapis roulant qui transportait des prothèses. Chacune en vérifiait une partie, puis la reposait pour inspecter la suivante. Une quantité impressionnante de ces objets circulait. Nathan en vint à se dire que les hommes de science étaient définitivement indispensables.

Il poursuivit sa marche, songeur, lorsqu'un bruit l'arrêta. C'était, provenant de l'une des cabines, l'air d'opéra qu'il avait entendu à bord du navire, en rêve. La voix était différente, plus claire, mais elle faussait aux mêmes endroits. Voyant la porte s'ouvrir, Nathan se cacha

instinctivement à la croisée du couloir pour découvrir qui chantait ainsi. Le capitaine du bateau sortit de la chambre. Intrigué, Nathan le suivit sans se faire remarquer. Après s'être enfoncé dans un dédale de corridors, l'homme s'arrêta devant une porte bloquant le passage. Nathan, qui s'était vite glissé dans un petit placard, entendit quelques bips électroniques, suivis du bruit de gonds qui grincent. Il attendit un peu puis se dirigea vers la sortie par où le capitaine avait disparu. Elle était à l'évidence verrouillée par un mécanisme contrôlé par un clavier. Nathan avait son rêve fraîchement en mémoire grâce à la chanson du capitaine. Il essaya instinctivement le chiffre qu'il avait entendu : 602 342. La porte s'ouvrit. Il s'engouffra rapidement de l'autre côté et referma derrière lui.

Comme il n'y avait aucune trace de son homme, il s'engagea prudemment dans ce nouveau corridor qui ressemblait en tout point au premier, excepté que toutes les pièces étaient closes, sans aucune fenêtre. Une odeur nauséabonde que Nathan ne reconnaissait pas flottait dans l'air. Des bruits étranges provenaient des chambres, toutes étiquetées du mot *test* ou *patient* suivi d'un numéro.

En s'avançant, il remarqua qu'une porte identifiée au nom de *patient 03* était mal fermée. Des gémissements graves s'en échappaient. Plus il s'en approchait, plus l'odeur devenait insupportable. Il entrouvrit sans bruit pour voir ce qui s'y passait. La scène dont il fut témoin devait le hanter pour le reste de ses nuits. Une horrible créature se tenait dans le coin de la pièce, enchaînée par les deux chevilles. Même si Nathan se doutait bien de ce dont il s'agissait, pour en avoir si souvent entendu parler, la vue de ce reste d'homme le terrifia. Un gémissement inhumain sortait de sa mâchoire disloquée. Des lambeaux de vêtements se fondaient à sa peau noircie laissant paraître les os par endroits. L'œil qui lui restait était complètement blanchi, figé dans son orbite. L'attention de la créature était dirigée vers un coin

de la pièce que Nathan ne voyait pas; il étirait de façon menaçante ses deux bras dans cette direction. Une voix s'éleva alors.

– Allons Arsène, ils t'ont encore sous-alimenté? Tu es plus flétri que la dernière fois. Ne t'en fais pas, une fois la cure découverte, on va te recoller tous tes morceaux.

La voix était secouée par l'émotion, mais Nathan en reconnut le timbre perçant. C'était celle de Johannes, il en était certain. Elle se fit entendre à nouveau.

– Bon, en attendant, mange un peu. Ça te préservera encore un bout de temps.

À ces paroles, les mains gantées de Johannes apparurent. Elles portaient un grand seau métallique dont le contenu fut renversé en direction de l'être immonde. Ce dernier se précipita vers cet amas répugnant pour sortir d'un liquide sanguinolent une matière blanchâtre qui se déroula comme une bobine de laine. Il ne gémissait plus, il s'était apaisé, il mangeait. Cette vision faillit tirer un cri de terreur à Nathan. Il s'en fut le plus rapidement, le plus silencieusement possible, incapable d'assister à plus d'horreur. Il repassa par la porte qu'il avait traversée sans même s'en rendre compte, puis s'enferma dans un placard à proximité. Il avait retenu son cri, mais il ne pouvait plus s'empêcher de gémir. Une main sur la bouche, le cœur au bord des lèvres, il essayait de reprendre ses esprits.

Il entendit soudain retentir la sirène des voiliers à l'extérieur de la *Maître Cité*, signal que les échanges avaient été complétés. Il était temps de partir. Il s'était probablement assoupi ou évanoui dans ce placard. Il décida de ne rien dire à personne avant son retour sur la terre ferme. Ce qui l'inquiétait le plus était ce qu'il avait entendu dans son rêve. Avait-il eu une prémonition? Qu'est-ce que cela signifiait? Il se prit à penser à la douce Emma, à envier la vie

paisible des maîtres équestres. Il se demanda pourquoi il n'était pas resté avec eux au lieu de courir le monde. Quel était son véritable but?

Nathan était monté dans une barque différente de celle de Léon pour éviter que son ami ne s'aperçoive de son malaise. Donnant pour excuse son mal de mer, il se coucha aussitôt arrivé dans ses quartiers à l'infirmerie. Lorsqu'il sentit le besoin d'aller respirer un peu d'air sur le pont, il n'eut que le temps de se rendre à la salle de bain où il eut l'impression de vomir son âme. Comme il essayait de reprendre ses esprits, assis sur le carrelage froid, un bruit étrange lui parvint depuis la cuvette. Il reconnut le même son métallique qui l'avait dérangé la veille. Il s'approcha cette fois de l'endroit d'où il semblait provenir et put identifier l'air d'opéra qui se rendait jusqu'à lui par la plomberie, probablement reliée aux quartiers du capitaine : ce qu'il avait entendu la veille était donc bien réel! Il lui fallait savoir ce que Johannes tramait.

Histrionie

Bien qu'il fût profondément troublé par son séjour à la *Maître Cité*, Nathan tenait à parler à Johannes avant de partager son malaise avec ses compagnons. Il s'enferma dans sa caravane dès son arrivée sur la berge, prétextant une mauvaise nuit due à son mal de mer. Cette attitude de réclusion n'étant pas rare chez lui, personne ne s'en inquiéta outre mesure. Mireille se jeta à genoux à la vue de son enfant revenu de chez ces hommes ignobles. Elle pleurait en l'embrassant fébrilement, ce qui surprit un peu ses compatriotes sans les alarmer, habitués qu'ils étaient à ses fréquents débordements d'émotions. Même si les scientifiques avaient apparemment trouvé un remède au virus de son petit, la mère souhaitait l'éloigner au plus tôt de cet environnement hostile. Ce qu'elle avait entendu dans la tente des hommes de science l'avait terrifiée. Elle voulait en parler à Nathan qui, plus que quiconque, avait le don de tempérer ses inquiétudes, mais il lui faudrait attendre qu'il sorte de son isolement; il n'y avait rien à tirer de lui lorsqu'il était dans cet état.

Johannes devait rester encore quelque temps avec les hommes de science avant de rejoindre les saltimbanques au prochain arrêt de leur tournée dans une communauté religieuse inconnue de Nathan. On aurait pu croire qu'une catastrophe de l'envergure de la Décimation aurait pour effet d'aviver la ferveur religieuse et apocalyptique de l'humanité; contre toute attente, ce fut le contraire qui se produisit. Bien peu de gens avaient gardé foi en leur religion, refusant de croire à un Dieu qui leur aurait infligé de telles atrocités. De nombreux actes de barbarie avaient d'ailleurs eu lieu envers ceux qui tentaient de propager une foi suspecte dont personne ne voulait plus entendre parler. Une seule communauté continuait à pratiquer ces rites. Ses membres s'étaient reclus pour prier et honorer la divinité qui les avait épargnés.

Le groupe entreprit le reste de sa tournée vers cette société intrigante, à nouveau en direction du désert. Avec plusieurs jours de route devant eux, ils avançaient de façon silencieuse, troublés par un malaise qui flottait sans que personne n'en prenne vraiment conscience. Au début du troisième jour de voyage, Léon, qui faisait office d'éclaireur, remarqua un nuage de fumée à l'horizon. Conformément aux directives de Johannes, ils devaient éviter toute interaction avec d'autres communautés durant leurs déplacements à cause du nombre croissant de brigands. Ils décidèrent tout de même d'aller de l'avant pour ne pas prendre de retard sur leur horaire. Dans les rangs, on se questionnait à mi-voix sur la provenance de cette fumée, comme pour éviter d'être repéré. En se rapprochant, ils s'aperçurent que la source de leur inquiétude se situait à environ un kilomètre à l'est de leur route. Ils continuèrent leur chemin avec plus d'aplomb jusqu'à ce qu'ils remarquent un homme au loin marchant dans leur direction. L'arrêt du convoi sortit Nathan de sa réclusion. Il alla rejoindre Léon à l'avant afin de savoir ce qui se passait. Le costume que portait l'étranger rappelait celui des saltimbanques, mais semblait sorti d'une autre époque. Ses vêtements étaient faits d'un ramassis de différents morceaux de toile plutôt mal assortis en comparaison avec ceux des saltimbanques aux couleurs joyeusement contrastées. La forme vaguement conique de son couvre-chef différait également du cylindre parfait de ceux des Chuchaquis. De loin, on voyait les rides profondes de cet homme, amplifiées par la crasse qui sillonnait son visage. Un sourire insolite aux lèvres, il sortit quatre bâtons de bois de sa redingote, les enflamma d'un même geste et se mit à jongler à une vitesse effarante. Coupant le souffle à un auditoire pourtant aguerris en la matière, il lança ses bâtons enflammés haut dans les airs pour les rattraper ensuite, après un remarquable salto arrière. Le jongleur leur faisant maintenant dos, les spectateurs purent remarquer qu'il portait un panier solidement attaché au corps.

Nathan s'approcha pour saluer l'artiste quand le couvercle du panier s'envola, laissant subitement surgir un petit homme aux doigts boudinés qui s'adressa à eux avec véhémence.

– Attention, attention! mesdames, messieurs! Vous pénétrez à l'instant dans les territoires magiques d'Histrionie, où les choses les plus incroyables vous arriveront, où vos yeux emmagasineront tant d'images sublimes que vous serez contents pour le reste de vos jours.

Plusieurs jeunes filles émergèrent soudain des buissons qui bordaient les deux côtés de la route, pirouettant, virevoltant, se lançant l'une l'autre des bâtons enflammés. Les Chuchaquis se regardèrent du coin de l'œil, rieurs. D'un seul élan, ils se joignirent aux demoiselles, rivalisant avec elles en habiletés acrobatiques. Après un moment de cette farandole, les deux groupes firent une pause pour s'observer, puis tous s'esclaffèrent d'un grand rire commun.

– Nous sommes membres de la communauté de Chuchaqui, saltimbanques, pour vous servir, dit Nathan.

– C'est un plaisir, dit le petit homme, toujours dans le panier. Pardonnez-nous notre méprise, les temps sont durs. Malgré le danger, nous arrêtons maintenant tous les convois afin de subsister moyennant un peu de divertissement. Votre agilité artistique nous démontre qu'il sera difficile de vous surprendre, mais, si vous le souhaitez, vous pouvez vous joindre à nous pour la nuit. Nous gagnerions à partager quelques-uns de nos secrets d'artistes, j'en suis certain.

Chacun hésitait. Il leur était absolument interdit de se mêler ainsi à une communauté imprévue, mais l'aspect familial de ces gens les attirait. Certains étaient effrayés, criaient à l'embuscade, mais la plupart étaient profondément intrigués. Nathan et Léon tranchèrent en disant qu'il ne s'agissait pas réellement d'une communauté étrangère étant donné qu'elle

pratiquait le même métier qu'eux. De plus, ils devaient bientôt s'arrêter pour se reposer et se restaurer. La décision fut prise par les Chuchaquis qui, en l'absence de Johannes, avaient l'habitude de se fier aux opinions de Nathan. Ils suivirent donc l'homme qui avait arrêté leur marche. Les jeunes filles s'étaient déjà mêlées au reste du convoi, curieuses de découvrir qui étaient ces gens qui semblaient aussi habiles qu'elles à divertir le Monde. Le petit homme dans le panier s'adressa à Nathan :

– Il ne faut pas vous formaliser du silence de mon ami. Il a malheureusement perdu sa langue il y a de cela plusieurs années, mais je sens qu'il se réjouit de votre présence.

Sur ces paroles, l'homme qui portait le nain se retourna, arborant un rictus dévoilant quelques moignons de dents noircies, ce qui arracha un petit cri à Mireille.

Après avoir gravi une dune, ils débouchèrent sur le campement d'où provenait la fumée aperçue au loin. Il comportait plusieurs caravanes faites de bois et de tôle parmi lesquelles se promenaient librement de maigres chevaux. Le sable qui bordait les meubles éparpillés de-ci de-là laissait deviner que ces gens étaient établis à cet endroit depuis un certain temps. Ils bénéficiaient de la fraîcheur d'un grand rocher qui surplombait leur petite troupe. Les jeunes filles avaient déferlé sur la dune pour aller papoter au sujet des nouveaux venus. Une forte odeur de viande fumée qui émanait du campement mit l'eau à la bouche des visiteurs, las de leur longue journée de voyage. Le nain, qui avait dit s'appeler Papillon *parce que Miguel me porte comme le vent porte la grisette*, s'était mis à crier :

– On met les bouchées doubles tout le monde, on a des cousins en visite!

Son discours n'eût pas un effet fulgurant, mais on ajouta tout de même quelques ingrédients aux marmites qui bouillaient au-dessus des feux. Les premiers à accueillir les saltimbanques furent une poignée de chiens efflanqués qui s'approchèrent d'eux, craintifs. Des

regards scrutateurs les observaient monter leur campement à proximité. Bien qu'elles fussent en meilleur état que celles de leurs hôtes, les caravanes des Chuchaquis n'étaient pas des habitations de luxe et n'attisaient pas la convoitise. Nathan fut par contre surpris de voir combien de ces gens n'avaient pas de prothèse pour pallier leur handicap, ou se servaient simplement de morceaux de bois taillés en fonction de leur besoin.

Certains Histrioniens vinrent aider leurs invités à s'installer et les convièrent à leur repas. Un homme nommé Matéo s'excusa auprès de Léon de la maigre pitance qu'ils avaient à leur proposer. Il n'était pas facile de subvenir à leurs besoins dans le désert. Léon répondit qu'ils n'avaient eux-mêmes plus beaucoup de provisions, mais qu'ils seraient ravis de contribuer au repas avec leurs dernières réserves de riz. En remerciement, Matéo leva son chapeau surmonté d'une longue plume rouge et lui décocha un sourire des plus charismatiques.

À la tombée du jour, les invités s'approchèrent lentement pour prendre place autour des quelques feux allumés. Le son d'un violon s'éleva doucement, imposant le silence par la puissance émotive qui en émanait. Les hôtes semblaient se recueillir, perdus dans les réminiscences d'un monde connu d'eux seuls. Nathan n'avait jamais entendu une musique aussi triste. Papillon lui expliqua qu'il s'agissait de l'hymne de leur peuple, joué en l'honneur de tous les disparus. Chaque note de l'instrument traversait comme une vague la psyché des auditeurs. Une femme se mit à chanter d'une voix sonore et lancinante. Sa mélodie aux paroles insaisissables rejoignait étrangement tout un chacun. À la fin de la chanson, un silence complet planait dans cet espace sans lune.

Après que l'assistance eut ingurgité une soupe épaisse au contenu difficilement identifiable, le registre musical changea drastiquement. Quelques petites notes saccadées

sortirent du violon à un rythme rapide et enjoué, un homme cria d'une voix aiguë, suivie de bien d'autres. Les hôtes se levèrent d'un même mouvement, entraînant leurs invités dans la danse. Matéo informa Nathan que cette partie de la prestation voulait rappeler à leurs ancêtres et à leurs proches décédés qu'ils se souvenaient des moments heureux, qu'ils continueraient à vivre gaiement pour honorer leur mémoire. Chaque émotion devait être vécue pleinement chez les Histrioniens. Après un moment d'effervescence, Matéo se leva pour capter l'attention de tous, avertissant que Giuseppe allait maintenant présenter un conte des âges anciens. Le vieux Giuseppe était assis dans un coin, à moitié endormi. Plusieurs se rassemblèrent tranquillement autour de lui en attendant qu'il se manifeste. Une fois tout le monde installé, l'aîné décolla le menton de son cou, puis ouvrit les yeux pour scruter son auditoire. Il commença à marmonner quelques paroles inaudibles, puis se racla la gorge comme pour convoquer sa voix qui résonna alors, grave, gutturale. Les étoiles brillaient faiblement dans cette nuit d'une noirceur surnaturelle.

– L'histoire qui suit, plusieurs d'entre vous la connaissent déjà, ou l'ont déjà entendue; écoutez-la encore, car il est de votre devoir d'en savoir les moindres détails pour la répéter chaque nuit de nouvelle lune afin que l'origine de notre peuple ne tombe pas dans l'oubli.

« Des nomades éleveurs de chevaux découvrirent un jour un enfant abandonné dans le désert sous le porche d'une maison vide. Une sorcière de ce groupe annonça qu'il s'agissait du fils de la première jument. Il était primordial, s'ils ne voulaient pas s'attirer la colère des dieux, de l'adopter et de l'élever parmi eux. Superstitieux de nature, ils firent comme la vieille femme l'entendait. L'enfant grandit au sein de ce peuple, mais n'y fut jamais totalement intégré à cause de ses différences. Sa peau foncée, presque cuivrée, et son abondante chevelure noire tirant sur le bleu, hirsute comme la crinière des étalons, l'éloignaient des

jeunes gens de sa société d'accueil, plus frêles et plus pâles. Ils s'amusaient à le ridiculiser en l'appelant Tzigan qui signifiait *intouchable*. Ce surnom blessa d'abord profondément le garçon. Cela le rendit impétueux, ce qui, ajouté à sa fougue naturelle, l'empêchait davantage d'être accepté. Suivant son instinct, il décida un jour de quitter ses hôtes pour partir à cheval vers la paix des montagnes. De ses interminables méditations solitaires sortit un jour une révélation : son nom était Tzigan! Cela lui convenait parfaitement. Plus le temps passait, plus il embrassait cette nouvelle réalité. Depuis un immense canyon, il cria ce nom : *Tzigan, Tzigan, Tzigan*. Le vent emporta l'écho jusqu'au peuple qui l'avait élevé. Tous tressaillirent en entendant le nom de celui qu'ils croyaient mort depuis longtemps, seul dans les montagnes. Peu après, Tzigan décida de retourner auprès des nomades. Ils furent d'abord effrayés, mais comprirent vite qu'il était bien réel en s'approchant de lui pour le toucher. Ils furent soulagés de constater qu'il n'était pas venu se venger de leurs railleries. Le nom de Tzigan prit alors une connotation positive : *l'intouchable sauvé par les dieux*.

« Accompagné de son fidèle destrier, il fit la fierté de sa communauté et devint un compétiteur équestre dont la renommée dépassa les frontières de son peuple. Un jour, un grand roi entendit parler de ce garçon comme du meilleur cavalier jamais vu. Il organisa un concours pour en avoir le cœur net. Il envoya chercher Tzigan qui remporta toutes les épreuves haut la main. Il décida de garder le jeune homme auprès de lui pour en faire le commandant de sa cavalerie. Lors de l'une de ses campagnes, Tzigan s'était arrêté avec son armée dans un petit village portuaire. Alors qu'il parlait à quelques villageois, il aperçut la plus belle femme qu'il lui avait été donné de voir, assise sur un rocher, recueillie devant l'océan. Un paysan lui expliqua qu'on l'appelait Sarah la Noire à cause de son teint étrangement doré et de ses cheveux sombres, mais éclatants. Elle était arrivée d'on ne sait où et s'était occupée toute sa

vie de deux saintes qui vivaient en marge du village. Dans leur grand âge, les deux femmes avaient rendu l'âme. Depuis trente jours, Sarah la Noire se languissait de la perte de ses protégées sans adresser la parole à personne. Tzigan s'en fut la voir, mais elle n'eut aucune réaction. Son regard plongé dans l'horizon demeurait impénétrable. Il n'abandonna pas pour autant. Il persista à lui parler doucement pendant des jours, jusqu'à ce qu'elle semble prendre conscience de sa présence. Elle se tourna alors vers lui, le vit enfin, pour aussitôt s'évanouir dans ses bras. Tzigan resta à son chevet, prit soin d'elle le temps qu'il fallut pour qu'elle se remette des deuils qui l'avaient presque emportée. Un amour puissant grandissait de jour en jour entre eux et, lorsque Sarah la Noire se rétablit, elle accepta d'unir sa destinée à celle de son protecteur.

« La femme mystérieuse partit sur la route avec son nouveau mari et son armée. Malheureusement, avant d'avoir pu retourner au royaume auquel appartenait maintenant Tzigan, ils tombèrent sur une force ennemie. Une bataille effroyable s'ensuivit. Le commandant enjoignit à son épouse de rester cachée pendant l'affrontement, mais elle n'écouta point. Lorsqu'elle vit que son bien-aimé risquait d'être atteint d'une flèche dans le dos, elle se précipita pour la recevoir à sa place. L'armée de Tzigan remporta finalement le combat sans que son chef puisse s'en réjouir; Sarah la Noire se mourait. Il fit venir du village le plus proche une sorcière qui lui dit que l'âme de sa femme était déjà trop loin pour que l'on puisse la ramener. La seule chose à faire était de rattacher son esprit à la terre de façon à ce qu'elle puisse investir éventuellement un autre corps, sans savoir duquel il s'agirait. Tzigan lui demanda de s'exécuter puisqu'il n'y avait pas d'autre option; il ne pouvait se résigner à perdre à jamais son unique amour.

« Après avoir enterré le corps de sa femme, il recommença à combattre aux côtés de ses fidèles soldats. Torturé par le décès de sa bien-aimée, il se laissa aller à la fureur guerrière pour oublier sa douleur, jusqu'au jour où il reçut une lettre mystérieuse venant de la fille de son roi. Elle lui demandait de la libérer de la séquestration que lui faisait subir son père. La suite fit chavirer le cœur de Tzigan. Elle racontait l'histoire de deux époux, leur histoire, relatant des détails connus d'eux seuls. Sarah la Noire était revenue de ce monde dans le corps de la princesse prisonnière! Pour la revoir, il devait se résoudre à tromper le roi qui lui avait tout donné. Il demanda à ses soldats de le laisser mener cette opération seul, car chaque complice encourrait la terrible peine réservée aux traîtres. Personne ne voulut l'abandonner; tous ses hommes étaient prêts à se sacrifier pour leur chef qu'ils respectaient comme un souverain. Il s'en fut donc ravir sa dulcinée. L'accès au palais royal lui étant facile, il put délivrer Sarah la Noire sans trop de difficultés. Lorsque le père de la princesse découvrit cette félonie, il fut pris d'une véritable furie. Il somma ses soldats de poursuivre Tzigan dans le désert.

« C'est ainsi que la troupe en fuite fut condamnée à une course infinie, se déplaçant constamment, suivant le vent qui avait jadis transporté le nom de son chef jusqu'aux nomades. Ils évitaient de construire des murs pour ne pas détruire la trajectoire protectrice de cette rafale qui les portait. D'un coup de lasso, Tzigan et ses hommes avaient attrapé le vent pour se laisser emporter par ce voyage qui se perpétue encore aujourd'hui en chacun de nous. »

L'histoire terminée, le conteur abaissa le menton et parut se rendormir. Tous se recueillirent respectueusement un moment, puis Matéo se pencha à l'oreille de Nathan :

– Maintenant, place à la musique!

Les Histrioniens sortirent des barils de bière et les Chuchaquis les carafes de vin qu'il leur restait. Les violons se firent entendre à nouveau sur une note galopante, des bûches furent mises aux feux et plusieurs entreprirent de faire une démonstration de prouesses bien maîtrisées. Les Chuchaquis initièrent leurs hôtes à plusieurs tours clownesques de leur répertoire et les charmèrent par leur humour particulier. Les Histrioniens, quant à eux, excellaient dans le chant et la danse. Après quelques heures de fête ininterrompue, Nathan se retira dans un coin pour respirer un peu et reposer sa tête qui commençait à tourner.

Devant lui, une femme sortit d'une caravane dans un accoutrement digne des plus belles descriptions de Victor Hugo. Elle marcha quelques pas et fit une révérence à Matéo qui se tenait à ses côtés, un violon à la main. Ce dernier fit jaillir de l'instrument un son puissant et festif sur lequel la femme se mit à danser. Un accordéoniste se joignit à eux et plusieurs s'attroupèrent autour de ce nouveau spectacle qui s'amorçait. Nathan, assis en retrait, était complètement hypnotisé par les mouvements lascifs de cette femme. Le bas de son immense jupe colorée ondulait sans fin, se transformant en un serpent inépuisable. Elle faisait tournoyer sa longue chevelure par de brusques mouvements du cou, ses épaules nues suivant l'élan de ses bras emportés par le bruit de ses castagnettes; la sueur commençait à perler sur son buste. La chanson prit fin soudainement, alors que la danseuse se jetait à genoux près de Nathan, le fouettant presque de ses cheveux qui découvrirent d'un seul coup son regard poignant où valsaient les flammes des feux environnants. Elle resta dans cette position pendant ce qui parut une éternité, puis se remit à se déhancher doucement au son de nouveaux accords, beaucoup plus lents. Léon s'adressa à Nathan pour la première fois depuis leur arrivée.

– Si tu as besoin de te changer les idées, ce qui est le cas, j’en suis certain, je me suis laissé dire que les Histrioniennes ne s’expriment jamais verbalement lorsqu’elles séduisent. Si elle ne te parle pas, c’est bon signe.

Nathan avait à peine entendu ce que son ami lui disait tant il était absorbé par la vision qui s’offrait à lui. Il dut se détacher de ce spectacle lorsque d’autres Histrioniens le tirèrent par la manche pour l’inviter à entrer dans la danse. Il se laissa emporter par la musique un moment, mais voulut bientôt revoir cette femme qui l’avait fasciné. À chaque fois qu’il croyait apercevoir un bout de sa jupe entre deux corps, celle-ci disparaissait aussitôt. Il s’éloigna du groupe à la recherche de la danseuse. Il désespérait de ne pouvoir la trouver parmi la foule lorsqu’il entendit un léger son de castagnettes. Il suivit le bruit, cheminant dans l’ombre des caravanes. Le bruit s’intensifiait à mesure qu’il se rapprochait. Il la vit enfin, assise sur le porche d’une caravane, le regard brillant, la jupe retroussée sur les cuisses laissant paraître le bord de ses bas collants effilochés. La légende racontée par le vieil homme imprégnait encore l’esprit de Nathan; il s’imaginait être ce prince Tzigan, prêt à emporter sa bien-aimée pour fuir avec elle jusqu’à la nuit des temps. Lorsque le bruit des castagnettes s’estompa, il s’approcha d’elle et voulut lui dire quelque chose, mais elle se leva rapidement pour lui intimer le silence, déposant son doigt délicat sur sa bouche. Elle le prit par la main et l’entraîna à l’intérieur où les attendait un lit de coussins. Ils s’étendirent et s’enlacèrent, faisant subir à la caravane les secousses de leurs corps frémissants de désir.

Le matin, Nathan s’éveilla avec un mal de tête lancinant, ne sachant pas où il était. Les souvenirs lui revenant peu à peu, il chercha sa belle lorsque le son d’un objet tombant dans l’eau attira son attention. Il la découvrit, devant une vanité, peignant sa longue chevelure,

déposée sur un faux crâne. Le bruit d'eau qu'il avait entendu venait d'un petit verre où l'on avait jeté un dentier. En s'apercevant qu'il était éveillé, elle se tourna vers lui et lui adressa la parole pour la première fois. Une sorte de râlement sortit de sa bouche alors qu'elle tirait sur l'un de ses cils qui se détachait lentement de sa paupière en émettant un bruit de succion. Nathan, qui voulut d'abord mettre ce son sur le dos du premier mot de la journée, réalisa bientôt qu'il s'agissait de la tonalité normale de sa voix, cassante et nasale.

– Haaaaaaha! L'ours finit par se réveiller. Mes invités ne restent ordinairement pas si tard chez moi. Quoi, tu es déçu? C'est long se faire jolie mon p'tit chéri! Il faut plusieurs heures de préparation avant de pouvoir me présenter. Il n'y a que l'apparence qui soit importante. Tout ce temps que j'ai mis à être belle pour toi, compte-toi encore chanceux si je ne te l'ai pas fait payer.

Cette voix faisait palpiter les tempes de Nathan dont le mal de tête augmentait à chaque seconde. La femme lui rappela l'horrible créature qu'il avait vue chez les hommes de science, seulement, cette fois, elle se décomposait volontairement devant lui, avec désinvolture.

– Allez ouste, garnement! Je n'ai pas que ça à faire d'entretenir un homme. Vous êtes tous pareils à vouloir abuser de mes faveurs... et me regarde pas comme ça! La Terre en a vu d'autres. Tu vas t'en sortir. Elle partit d'un grand rire rauque.

Nathan se leva difficilement, le cœur au bord des lèvres, ramassa ses vêtements épars en titubant. Ses rêves chevaleresques de la veille revenaient un à un pour se briser contre sa conscience douloureuse. Il se sentait dans un conte de fées inversé où la belle se transforme en bête immonde. Il referma doucement la porte de la caravane derrière lui pour ne pas attirer les regards curieux. En marchant à petits pas entre les convois, il se retrouva face à Mireille, évachée dans un hamac, mangeant goulûment une grappe de raisin. Elle se tourna vers lui avec

l'expression d'une femme comblée. Elle lui fit un clin d'œil complice auquel il ne répondit pas. En voyant Matéo sortir de la roulotte attenante au hamac, il continua rapidement son chemin, trébuchant au passage sur une outre qui traînait. Déjà la chaleur de la journée était étouffante, il devait rassembler ses idées pour préparer leur départ.

Il était en train de soigner son cheval lorsque Mireille s'approcha de lui, l'air un peu triste.

– J'essaie de te parler depuis ton retour de la *Maître Cité*, mais tu agis en vrai sauvage, dit-elle avec un sourire en coin pour détendre l'atmosphère. Écoute, Nathan, je vais rester ici quelque temps. Matéo m'a... invitée à demeurer avec lui. Elle prononça ces dernières paroles avec une lueur espiègle dans le regard. Mes petits vont être bien ici, malgré les ressources parfois limitées. Ils sont épuisés de voyager. Et puis... Elle soupira longuement. Je dois t'avertir de quelque chose au sujet de Johannes. J'ai surpris une discussion des hommes de science lorsque tu étais parti sur l'île. Ils ont dit que Johannes les aiderait à ravir des gens pour en faire des esclaves. Ils ont aussi parlé d'aller kidnapper des enfants... de la chair fraîche. Quand j'en ai parlé à Matéo, il m'a raconté une histoire effrayante. Il m'a dit que des hommes qui portaient un long vêtement gris s'étaient approchés de leur ancien campement, de nuit, et avaient enlevé certains des leurs. Ces scientifiques fous sont des êtres ignobles et si Johannes est liée à leurs magouilles, je ne veux pas exposer mes enfants à ces dangers. Les Histrioniens ont pris toutes les précautions pour ne pas être repérés.

Nathan réfléchit un instant. Ce qu'il avait lui-même entendu sur l'île se clarifiait quelque peu, mais il ne voulait pas alarmer son amie qui avait tendance à céder à la panique.

– C'est d'accord Mireille, je te comprends. Je comptais déjà parler à Johannes de certaines choses. J'essaierai d'éclaircir tout ça et je saurai où te trouver, mais sois prudente.

Il l'enviait un peu de s'être trouvé une bonne raison d'arrêter sa route, de se stabiliser enfin quelque part.

Le visage d'Emma lui revint soudain à l'esprit, souriant; son amie, discrète, mais toujours présente, aimante. Lorsqu'il était chez les maîtres équestres, il surprenait souvent son regard posé sur lui, comme une réalité enveloppante, rassurante. Il avait eu honte de son comportement à son égard avant le départ de Judith. Plus jeune, il allait régulièrement pêcher avec Emma, des après-midi durant où régnaient quiétude et sérénité. Il avait plusieurs fois profité de ces occasions pour s'ouvrir à elle à propos de l'attitude de Judith, de plus en plus distante, irritable. Emma l'écoutait avec patience et compréhension, mais restait souvent silencieuse, le regard plongé dans l'eau. Leur ami Umberto avait un jour averti Nathan que ces propos troublaient profondément la jeune élèveuse. C'est à ce moment-là que le saltimbanque avait réalisé toute la portée des sentiments qu'Emma avait pour lui. Il s'était dès lors éloigné d'elle pour éviter de la blesser. Le temps avait passé et cette distance avait créé un fossé entre eux, mais ces moments lui manquaient.

Nathan reporta son attention sur son cheval, laissant Mireille rejoindre Matéo. Il ne savait pas comment il allait aborder Johannes, déjà si inatteignable. Il solliciterait un entretien avec elle aussitôt arrivé dans la communauté religieuse. Le secret lui pesait beaucoup trop.

Les adieux furent émotifs. Les deux groupes ne se connaissaient que depuis la veille, mais une complicité les avait rapprochés instantanément. Mireille pleurait à chaudes larmes en serrant chacun des Chuchaquis dans ses bras. Nathan l'enlaça tendrement et lui chuchota de ne pas s'inquiéter, l'assurant qu'il parlerait à Johannes, qu'il découvrirait la vérité.

Le convoi prit son départ. Chacun était avide de présenter les tours qu'il avait appris chez les Histriokiens.

Le Sacerdoce

Après deux jours de voyage dans le désert, Nathan et ses compagnons arrivèrent devant l'immense entrée d'une grotte à la base d'une montagne. Leur vue étant habituée au soleil éclatant, ils ne distinguèrent d'abord qu'un grand trou noir. Un petit homme à l'allure cléricale drapé d'une longue tunique brune en sortit au pas de course pour se diriger vers eux, sautillant d'un côté et de l'autre comme si ses sandales ne le protégeaient pas de la chaleur brûlante du sable. Il leur claironna des salutations précipitées et, arrivé à la hauteur du premier cheval du convoi, il le prit par la bride pour l'entraîner vers la grotte. L'étalon se cabra, effrayé par ce mouvement brusque, sans que l'homme s'en préoccupe. Il le traîna à sa suite, continuant de balbutier des bonjours à tous ceux dont il croisait le regard. Les Chuchaquis se laissèrent docilement conduire vers l'ancre de cette communauté inconnue. Léon, intrigué par l'apparition de ce petit homme agité, dirigea son cheval vers lui pour le saluer à son tour. Toutefois, lorsqu'il entra dans le champ de vision du religieux, ce dernier s'arrêta net, ouvrit grands ses petits yeux renfoncés en laissant fuser un gémissement angoissé. Il lâcha la bride du cheval, se distança à petits pas, puis trébucha au sol en s'empêtrant dans sa toge. Il rampait maintenant en reculant rapidement, fixant toujours Léon, terrifié. Se relevant finalement avec peine, il repartit en courant d'où il était venu en criant *le Dajjal, le Dajjal!* Les Chuchaquis restèrent cois. Léon, quant à lui, était plutôt offusqué. Il enjoignit aux autres de poursuivre leur chemin vers la grotte. *Tu parles d'un accueil, ils nous envoient un désaxé pour seul guide? Eh bien! On va s'introduire nous-mêmes.*

Une fois à l'intérieur, leur vision s'adapta graduellement à l'obscurité, ce qui leur permit de prendre conscience de l'ampleur de la caverne. Les plafonds, hauts d'une trentaine de mètres, étaient parsemés d'impressionnantes stalactites. Une écurie construite à partir des stalagmites

se trouvait à même l'entrée de la grotte, au-delà de laquelle on pouvait voir une vaste pièce circulaire. On distinguait, tout au fond de cette salle, l'ouverture de plusieurs tunnels accessibles depuis une large terrasse de pierre. Un homme grand et massif vint alors à leur rencontre. Il paraissait plus posé et réfléchi que son compatriote. La douceur de son regard atténuait l'expression sévère de son visage où se lisait la fatigue.

– Bonjour à vous! Je m'appelle Yahvé, dit le nouvel arrivant. Désolé pour l'attitude excessive de mon frère Pierre. Il est superstitieux, comme plusieurs d'entre nous. Faisant une pause pour observer Léon, il reprit, un peu amusé. Je parie que vous êtes arrivé sur une monture blanche, Monsieur. Surpris, Léon acquiesça. Vous correspondez à la description, dans certains de nos textes, d'un personnage nommé le Dajjal, le trompeur, venu pour semer la confusion parmi les élus. Il est souvent présenté comme un homme borgne, rougeaud aux cheveux hirsutes, montant un âne blanc. Bien sûr ce ne sont là que des symboles auxquels il ne faut pas s'arrêter. Vous êtes le bienvenu au même titre que tous les autres voyageurs.

– Rougeaud et hirsute mon cul, grommela Léon.

– Essayez de ne pas lui en vouloir, dit Yahvé. Nous cherchons tous ici un sens à ce qui est arrivé à l'humanité. Certains tendent à trouver des liens de manière un peu précipitée. Croyez-moi, nous ne nous entendons pas tous sur les signes que le divin nous envoie. Vous remarquerez que nous sommes une communauté spirituelle plutôt que religieuse. À la base, plusieurs groupes de nomades se sont rencontrés dans cette grotte, chacun ayant ses propres convictions. Cet endroit est devenu une sorte de pèlerinage pour ceux qui recherchent encore un appui dans la foi, une orientation dans leur existence. L'homme fit une pause et regarda Nathan avec une insistance qui le rendit mal à l'aise.

« Au départ, des affrontements ont eu lieu pour savoir quelle religion règnerait. Notre communauté a bien failli être réduite à néant par ces conflits. Après un certain temps, il fut convenu que chacun devait avoir la responsabilité de sa spiritualité, que personne ne pouvait dicter ni même juger la foi d'un autre. L'imposante dimension de la grotte nous a permis d'installer des appartements particuliers réservés à chacun des cultes que nous avons accueillis depuis la Décimation. Malgré nos divergences sur certaines pratiques religieuses ou certaines interprétations des textes qui nous ont été légués, nous arrivons à cohabiter en nous concentrant sur ce qui unit nos croyances respectives. Nous avons réalisé qu'elles avaient énormément d'éléments en commun. Tous les cultes traitent, par exemple, d'une apocalypse semblable à celle que nous avons vécue. Nous tendons à voir celle-ci comme une renaissance plutôt que comme une fin : un dévoilement de la vérité fondamentale.

« Mais ne me laissez pas vous accaparer par ces concepts certainement loin de vos préoccupations. Vous pouvez aller aux écuries où des palefreniers vous attendent. Vous nous excuserez de la sobriété de notre accueil. Nous sommes présentement en période de prière, mais sentez-vous bien à l'aise de découvrir les lieux à votre guise. Je vais avertir Johannes de votre arrivée. »

Un peu surpris par la tournure que prenaient les événements, le groupe se dirigea vers l'endroit indiqué. Léon maugréait en soignant sa monture :

- C'est tout de même outrageant! Trouver une raison à cette catastrophe! Comme si on pouvait justifier... toutes ces morts au service d'une entité suprême, mon cul, oui!
- Arrête un peu de parler de ton cul, dit Nathan, on va finir par croire que tu fais une fixation. Laisse-leur une chance, il y a des excentriques dans toutes les communautés.

Sur ces paroles, le petit homme qui les avait accueillis se présenta, haletant, au bout de l'écurie. Il s'arrêta net, jetant un regard renfrogné vers Léon, mais se refit vite une expression amicale.

– Je vous attendrai à l'extérieur. Lorsque vous serez prêts, nous irons vous installer dans vos quartiers.

– Je ne peux pas croire que nous allons rester ici aussi longtemps, dit Léon. Je ne sais pas si je pourrai me retenir de lui dire ma façon de penser, à ce petit rat.

Ils planifiaient en effet de loger dans cette communauté plusieurs semaines afin d'organiser la suite de la tournée.

– Laisse-moi lui parler, dit Nathan, je suis certain qu'il y a moyen de lui enlever ces supercheres de la tête.

Nathan se dirigea vers Pierre et commença à marcher avec lui. Les autres saltimbanques les suivirent, avides de découvrir leurs nouveaux appartements.

– Vous ne devez pas vous fier à l'apparence de mon ami, dit Nathan. Il paraît un peu rustre, mais je n'ai jamais connu un homme aussi loyal et bienveillant que lui.

– C'est donc votre ami! dit Pierre en le regardant par en dessous. Hum. Oui... oui, j'ai certainement sauté trop vite aux conclusions, pardonnez-moi. Voyez-vous, notre mission est de faire prendre conscience aux survivants de l'apocalypse qu'ils sont des élus, qu'ils ont la responsabilité de propager le message divin. J'ai parfois tendance à être un peu trop nerveux. C'est que nous sommes très près de la création originelle. L'homme forgé à l'image de Dieu s'est dénaturé et nous revenons maintenant vers notre état initial pour servir, craindre et adorer le divin d'un amour inconditionnel. Je ne voudrais surtout pas qu'un Dajjal vienne contrecarrer les plans célestes.

Pierre prononça cette dernière phrase en se retournant subtilement vers l'arrière, comme cherchant Léon du regard. Ils longeaient alors la grande salle circulaire au centre de laquelle se trouvait une large cavité où l'on pouvait voir un groupe de personnes assises dans une immobilité stoïque. Ensemble, ils semblaient respirer d'un même souffle, comme si leur sérénité les unissait d'une seule énergie. Une vibration sonore s'éleva, se répercutant sur toutes les parois de la grotte. Nathan, qui n'avait jamais entendu un tel son, sursauta, ne sachant d'où venait ce bruit. Il se demanda s'il n'hallucinait pas, car il vibrait de l'intérieur, comme s'il participait à l'émanation acoustique. Pierre lui expliqua qu'il s'agissait du Om, syllabe originelle capable d'unir tous ceux qui méditaient en communion avec la Terre. Nathan comprit alors avec stupéfaction que ce qu'il avait d'abord pris pour un son unique provenait en fait de toutes ces gorges réunies.

– Nous nous rassemblons tous plusieurs fois par jour pour prier en laissant nos différends de côté. La vraie puissance de l'être humain réside dans sa capacité à s'allier à l'autre dans une attitude d'altruisme. La souffrance fait partie de notre condition et nous avons besoin de trouver une raison au vide qui se creuse en chacun de nous. La meilleure façon de le faire est de l'affronter ensemble.

Ce discours à propos de la souffrance ébranla Nathan. Pendant ses moments de réclusion, il éprouvait souvent une intense douleur au fond de l'âme, une nostalgie sans objet, comme s'il lui manquait quelque chose dont il avait oublié jusqu'à l'existence. Il se sentit soudain ridicule d'avoir pensé que cette caractéristique lui était propre. Il était logique de considérer que chaque être humain portait cette douleur originelle en lui. Lorsqu'il parlait de sa foi, le visage de Pierre s'éclairait imperceptiblement. Sa croyance chassait toutes ses craintes et tous ses doutes. Nathan était un peu jaloux de ces hommes engagés dans quelque

chose de plus grand qu'eux, qui avaient trouvé une réponse à leurs questionnements existentiels.

– Ne vous en faites pas, dit Nathan, personne n'est ici pour entraver votre mission. Mais vous pensez vraiment que toutes ces morts étaient justifiées par le plan d'un être suprême? Pourquoi serions-nous des élus?

– Nous nous appliquons à communier avec tous les hommes de la Terre afin de reconstruire un monde meilleur, basé sur la compassion. Une puissance supérieure nous a en effet épargnés pour une raison qui nous dépasse, même si les opinions peuvent diverger sur la nature de cette entité. Nous aspirons à la connaissance suprême du divin; à la vérité absolue. La ressuscitation des corps a servi à dévoiler cette réalité. Les impurs sont revenus sous leur vrai jour, des êtres putrides, et les élus doivent se recentrer au niveau de l'esprit, délaissier tout ce qui est matériel, se distancer de la création, des réalisations terrestres qui engendrent d'elles-mêmes la destruction.

Nathan n'était pas familier avec ces croyances; ce discours qui culpabilisait les morts le rebutait profondément. Il décida de s'éloigner. Comment ces gens pouvaient-ils adorer l'être suprême qu'ils tenaient responsable de la terrible catastrophe qui avait décimé l'humanité? Chacun n'avait-il pas droit à sa propre vérité? Il poserait des questions à ce sujet à Yahvé qui semblait un peu plus terre à terre que son compatriote.

Le Om ayant mis fin à la méditation, les fidèles sortaient tranquillement de la cavité pour reprendre leurs activités. Les saltimbanques suivirent Pierre dans un couloir à l'arrière de la grande salle. Ils ne feraient pas de spectacles aujourd'hui. Ils auraient amplement le temps de divertir les membres de cette communauté dans les jours à venir. La pièce qui leur était réservée était modeste, les religieux ayant fait vœu de sobriété. Des couchettes étaient

sculptées à même la pierre où des tapis avaient été disposés. Nathan interpella Pierre pour lui demander où il pouvait trouver Johannes. Quelques instants plus tard, elle s'adressait aux saltimbanques, vêtue de son habituel costume la couvrant en entier. Tous l'écoutèrent avec respect expliquer de sa voix puissante les arrangements à faire pour la suite de leur tournée.

Nathan tenta de l'aborder à la fin de la séance. Johannes le salua chaleureusement, mais lui répondit qu'elle avait des dossiers importants à régler. Elle ne pouvait le recevoir pour l'instant. Devant l'insistance de Nathan, elle promit de lui accorder un moment dès qu'elle le pourrait.

Les jours s'écoulaient dans la tranquillité. Quelques spectacles avaient été organisés, une heure par jour était consacrée au troc des marchandises. Les religieux refusaient de passer plus de temps à des activités mercantiles. Les inquiétudes de Nathan, tourmenté par toutes les questions qu'il n'avait pu poser à Johannes, furent atténuées par la curiosité que suscitait chez lui cette communauté. Pour eux, la souffrance était un élément intrinsèque de la condition humaine. Il fallait simplement savoir l'accepter en pratiquant la méditation, en communiant avec la vérité divine. Nathan faisait partie de ceux qui avaient voulu partager les exercices spirituels de ces gens. Léon avait refusé catégoriquement, prétextant que, dans la situation actuelle, tout cela était ridicule : toute l'humanité était à reconstruire ! Il n'était pas à l'aise dans cette communauté dont il voyait les membres comme des charlatans exploitant la crédulité des plus faibles.

Pendant les méditations, Nathan avait d'abord eu beaucoup de difficulté à rester assis sans bouger pendant des heures qui lui paraissaient une éternité. Ses pensées tournoyaient sans cesse jusqu'à ce qu'il se trouve lui-même trop insupportable pour continuer. Il quittait alors le

cercle de recueillement avec l'impression qu'il n'en était pas digne. Il persista toutefois. Plus les jours passaient, plus il arrivait à contrôler le flot de ses réflexions. Cela le fascinait tellement qu'il s'y investissait de plus en plus. Parfois il s'agissait d'activités physiques visant à libérer l'esprit de l'emprise du corps, d'autres fois, les participants effectuaient des exercices de respiration ou de concentration, ou encore, ils se réunissaient pour parler de leur foi, de leurs ruminations sur la spiritualité. Les paroles qui s'échangeaient dans ces discussions étaient toujours aussi surprenantes pour Nathan. Il évitait normalement cette dernière activité qui le rendait confus et l'exaspérait souvent. Il fallait donc ne rien connaître pour tout connaître, ne rien créer pour atteindre la création suprême... Nathan en avait le tournis.

Léon, quant à lui, se tenait bien loin. Il ne comprenait pas pourquoi son ami s'investissait dans ces simagrées. Nathan aurait aimé s'ouvrir à lui, lui expliquer comment, à chaque fois qu'il retournait méditer, il avait le sentiment d'entrer encore plus profondément dans un monde qui n'appartenait qu'à lui, de plus en plus familier et sécurisant. Étrangement, le visage d'Emma se présentait souvent à lui lors de ses exercices spirituels. Peut-être en raison de la douce tranquillité qui émanait d'elle. Il lui semblait qu'elle l'appelait au loin, calme, rassurante. Léon mettait le tout sur le dos de l'imagination débordante de son ami.

Pierre était très impressionné par les progrès rapides de Nathan. Selon lui, aucun nouvel initié n'avait été aussi doué et assidu à ce type de pratique. Au cours de la troisième semaine, il proposa au saltimbanque de participer à une séance particulière. Il ne fallait par contre pas en parler à Yahvé. Certains adeptes se réunissaient la nuit pour boire le sang du désert leur permettant d'entrer momentanément en communion totale avec le divin, de délaisser complètement leur corps matériel. Ils pouvaient ainsi s'engager dans leur voyage mystique pour ensuite modeler leur esprit sur ce qu'ils avaient vécu. Bien que les fondements

de cette expérience fussent assez flous pour Nathan, cela l'intriguait et il voulut se joindre à eux. Il se rendit donc la nuit suivante, avec une dizaine de religieux, dans une enclave accessible par un long couloir sinueux. Pierre ne pouvait faire partie de la séance, car il devait présider à un autre rituel. Ils s'assirent tous en cercle autour d'un feu et entamèrent des exercices de respiration préparatoires. Lorsqu'ils furent prêts, l'un d'entre eux versa un liquide dans un bol en bois et le passa à la ronde. Son tour venu, Nathan demanda de quoi il s'agissait. Son voisin lui répondit que c'était l'eau d'une plante du désert contenant l'essence divine. Nathan, rassuré par la provenance naturelle du mélange, s'exécuta. Ils se mirent ensuite tous en position.

... Cette méditation ne me semble pas différente des autres. Je peux par contre penser clairement, alors que je devrais maintenant être bien plus loin dans mon esprit. Je commence à voir des couleurs étranges valser. Elles se condensent face à moi en deux points immobiles qui projettent de plus en plus de lumière. Ce... ce sont mes yeux qui s'ouvrent tranquillement pour laisser entrer la clarté, comme si je regardais vers moi-même. La lumière devient insupportable, je n'arrive plus à me concentrer. Les couleurs recommencent à danser devant moi. Je prends conscience de mon environnement en écarquillant les yeux, je ne dois plus être en méditation. Le contour des objets se stabilise quelque peu, mais les couleurs sont toujours changeantes, anormales. Les hommes autour de moi ont tous les yeux encore fermés. Je distingue une légère fumée sortir de leur corps. Mon corps... je bouge imperceptiblement les doigts et j'ai l'impression d'avoir, par ce geste, modifié complètement la configuration de la pièce. J'ai chaud et froid à la fois, je n'ai plus aucun point de repère fixe, je ne sais plus comment je suis arrivé ici.

Un bruit oppressant devient de plus en plus fort; une sorte de frottement s'impose à l'intérieur de moi. Je me tourne vers l'entrée de la chambre d'où semble venir ce son. Ce changement de position fait tout chambouler autour de moi. Quelque chose apparaît au ralenti dans mon champ de vision. Un objet gris, près de la porte. Un morceau de toge s'agrandit pour finalement devenir une silhouette complète qui avance toujours avec une lenteur surnaturelle. C'est le frottement de ce vêtement que j'entends. Je sens un coup de vent passer près de mon oreille. La brise continue son chemin et soulève un pan de la toge pour découvrir une partie du corps... j'hallucine! Une main bleue! Judith est ici! J'essaie de bouger dans sa direction, mais chacun de mes gestes brouille ma vision. Les mouvements de la toge s'accélèrent à une vitesse effarante, elle disparaît de l'autre côté de l'entrée comme si elle n'avait jamais existé. Je prends maintenant pleinement conscience du but de mes pérégrinations. Sans vraiment en connaître la raison, je sais que je dois retrouver Judith. Je n'aurai pas de repos tant que je ne serai pas à ses côtés.

Je me lève avec difficulté pour suivre le bruit de frottement que j'entends toujours. Je réussis à me rendre jusqu'au couloir et me dirige vers la droite. J'ai l'impression de circuler dans un long serpent. Judith serait-elle en train de me montrer le chemin à l'intérieur de l'animal mythique de la connaissance? Suis-je encore en méditation? Je me retourne pour vérifier si mon corps est demeuré avec les autres, mais déjà je ne vois plus l'entrée de la pièce. Je continue à marcher vers le bruit qui m'obsède. Seule la lumière des torches accrochées sur les murs me donne un peu d'éclairage. Les flammes sont étrangement immobiles, comme si elles méditaient elles aussi. Tout le reste du décor bouge constamment. J'ai l'impression que, entre chaque source de clarté, les parois rocheuses se referment sur

moi, mais je suis rassuré par l'arrivée de la prochaine torche qui élargit ma vision. Je perds parfois la conscience du haut et du bas. Je suis toujours le bruit. Je vais bientôt revoir Judith.

En relevant la tête, j'aperçois une lumière au bout du tunnel. C'est de là que vient le son. Des ombres bougent, l'image se brouille au fur et à mesure que je me rapproche de l'entrée. Arrivé sur le seuil, je suis ébloui par les nombreuses torches qui brûlent. Je distingue des gens assis près d'un feu. Aurais-je tourné en rond? Reviendrais-je vers mon corps? Ma vision se clarifie quelque peu, je réalise que ces personnes bougent de façon frénétique. Elles se penchent et se relèvent au rythme du son qui blesse maintenant mes tympans. De longs serpentins s'agitent autour d'eux, laissent des marques sanglantes. Ils sont en train de se flageller, c'est le bruit de leurs lacérations que j'entends! Le sang gicle. Un homme se tient debout devant moi, la main bleue dépasse de sa toge. Il murmure : nous purger comme nous purgerons le Dajjal de son mal... Une des lianes infernales se dirige vers mon visage. Un bruit sourd...

– Allez mon gars, sors de là. Reviens vers nous. Tu as une vilaine coupure à la mâchoire, mais ça devrait bien guérir. Qu'est-ce qui t'est arrivé?

C'était la voix de Léon. Nathan réalisa alors qu'il était couché dans un lit, son ami à ses côtés. Se souvenant de ce qu'il venait de vivre, il se redressa, pris de panique.

– Ils sont complètement fous, Léon! Ils s'entraînent à te purger de ton mal en se fouettant eux même!

Léon, interloqué, se retourna vers le fond de la pièce. Nathan remarqua alors Johannes, assise sur une chaise derrière lui. Elle était drapée de soies de toutes les couleurs. Son masque d'un noir bleuté accentuait sa triste expression.

– Mon pauvre Nathan, dit-elle. Ces fanatiques t’ont drogué impunément... J’aurais dû vous avertir de leur tendance à vouloir convertir les gens à leur foi. Je vais m’en plaindre sur le champ.

Elle s’était levée en parlant, prête à quitter la pièce pour laisser Nathan seul avec ses questions, à nouveau.

– Johannes, attends! somma Nathan. Tu dois m’écouter maintenant, sinon je mourrai d’angoisse. Mireille et moi avons vu et entendu des choses troublantes chez les hommes de science. Ils ont parlé d’enlever des enfants zombifiés pour leur fraîcheur génétique, de kidnapper des brigands pour les soumettre à l’esclavage. Ils ont dit que tu les aiderais. Qu’est-ce que ça signifie?

– Allons Nathan, la drogue brouille ton esprit. Tu devrais te reposer un peu.

Malgré l’aura imposante de Johannes, il insista.

– Tu crois qu’Arsène serait d’accord avec tout ça? demanda-t-il, mentionnant le nom qu’elle avait donné à la créature enchaînée chez les hommes de science. Je t’ai vu avec lui, Johannes...

La femme resta coite un moment, la moitié visible de son visage blêmissait. Elle serra ses mains l’une dans l’autre pour en maîtriser le tremblement, faisant dos aux deux hommes.

– Léon, peux-tu nous laisser seuls un instant?

– Non! Il a droit de savoir autant que moi. Tu nous dois la vérité.

L’attitude distante de Johannes l’exaspérait à présent.

– Très bien, mais sachez que, si je n’ai pas voulu tout vous dire, ce n’était que pour vous protéger. Votre mission artistique est des plus importantes et la désillusion est l’un de ses pires ennemis.

« Les hommes de science vont en effet chercher des enfants zombifiés dans les villes. Les Nettoyeurs ne permettent pas que l'on sorte *Ceux Qui Reviennent* des zones de quarantaine, mais les scientifiques en ont besoin pour leurs recherches sur une possible cure du virus. Il ne s'agit pas d'un antidote, Nathan! En ce moment les gens mordus peuvent être guéris avant qu'ils ne se transforment, mais ils sont sur le point de trouver un produit qui pourrait ramener les morts-vivants à la vie. C'est ce à quoi j'aspire pour Arsène. C'est mon frère que tu as vu, Nathan, et j'espère encore qu'il me sera possible de le retrouver. C'est pourquoi je les aide du mieux que je peux.

Une lueur fanatique brillait dans son unique œil qui semblait vouloir sortir de son orbite, aller se planter dans celui d'un autre pour y transposer sa vision. Un regard que l'on voit souvent chez ceux qui n'acceptent pas la perte d'une vérité.

– C'est complètement contre nature, Johannes! Cet être n'est plus qu'un cadavre en putréfaction. Et qu'en est-il des brigands réduits en esclavage? Des gens que nous avons rencontrés sur la route nous ont dit que certains des leurs avaient été enlevés.

Nathan avait essayé de se relever, mais il manquait de force.

– Vous vous êtes mêlés à d'autres personnes? Je vous l'avais pourtant formellement interdit! Ces hommes peuvent être très dangereux et, pire, vous auriez pu être pris pour l'un d'entre eux et être kidnappés à votre tour. Je ne fais que signaler leur présence lorsqu'on en croise sur notre chemin. Ce ne sont que des brigands assoiffés de violence...

– Ça n'est pas nous qui sommes en accusation ici, Johannes, intervint Léon. Ces gens étaient tout ce qu'il y a de plus civilisés et accueillants. C'est horrible que tu contribues à leur malheur.

– Et comment penses-tu que nous ayons accès à autant de prothèses de première qualité? Tu crois qu'ils nous les donnent par bonté de cœur, peut-être? Les services de transport que nous leur offrons sont loin de suffire à nos besoins. Nathan, écoute. Une partie de moi est heureuse de te voir empli d'une telle énergie combative. Tu as toujours été si posé, presque résigné. Je savais que tu finirais par te réveiller. Tu serais maintenant prêt à ce que je te fasse part de mes plans. Tu dois prendre le temps de saisir la situation dans son ensemble. Tu es choqué par ce que tu as entendu, je comprends, mais, avec du recul, tu te rendras à l'évidence.

Elle se pencha vers lui et fit un geste gracieux pour caresser son épaule, mais il se retira.

– Nathan, depuis un moment, j'ai beaucoup à m'occuper et je n'ai plus assez de temps pour gérer directement la communauté. J'aimerais que tu prennes ma relève, que tu diriges Chuchaqui à ma place. J'ai toujours vu en toi un être exceptionnel, aujourd'hui plus que jamais.

– Si je prends en charge Chuchaqui, ce sera sans toi et tous tes plans égocentriques!

– Tu es aussi entêté que Judith l'était! dit-elle en se redressant de toute sa taille. Elle voulait constamment tout remettre en question, tout contrôler. Tu devrais la rejoindre, tiens! Vous seriez bien au milieu de toute cette violence. Vous arrêteriez de vous en faire pour des vétilles!

Pour la première fois, Nathan voyait sa mentore perdre son sang froid.

– Tu sais où Judith se trouve!

Johannes poussa un long soupir. Elle avait parlé sous le coup de la colère et regrettait déjà ce qu'elle avait révélé.

– Elle est à Requiem avec les Nettoyeurs, Nathan, et je t’assure que tu ne veux pas aller la retrouver. Les villes sont devenues un monde ignoble où plus rien n’a de sens, crois-moi, Nathan.

– Arrête de répéter mon nom, lâcha-t-il en se levant. Tu me dégoûtes! Tu peux être sûre que je pars! Et nous allons revenir ensemble pour aider les gens à qui tu as fait du tort pour rien. Tu m’as entendue! Pour rien! Les hommes de science se moquent de toi. Ils feignent une recherche pour une cure qui ne peut exister. Rends-toi à l’évidence, *Ceux qui reviennent* sont définitivement morts. Arsène est MORT!

Nathan était furieux. Il avait avancé ces derniers faits sans être certain de ce qu’il disait. Il avait bien entendu dans son demi-rêve sur le bateau quelque chose à propos de la simulation d’une cure, mais il ne savait pas vraiment ce que cela signifiait. Il voulait blesser Johannes et il avait vraisemblablement réussi.

Les traits apparents de la femme s’étaient crispés dans un rictus affligé. Elle qui n’affichait jamais ses émotions semblait maintenant complètement défaite. Elle porta ses mains tremblantes vers son masque en s’assoyant lentement sur le lit. D’un clic sonore, elle dévoila la face inconnue de son visage. Les larmes se mirent à couler douloureusement depuis un orifice béant, roulant dans le vide où aurait dû être le côté droit de sa mâchoire. Sous le masque, il n’y avait rien, tout ce mystère n’était qu’une illusion.

Johannes empoigna l’air en tentant de s’accrocher au bras de Nathan. Elle s’affala, impuissante. Nathan l’observait sans broncher. Il comprenait maintenant ce qui se terrait derrière les secrets de Johannes. Il entraîna Léon avec lui, laissant la femme défaite derrière eux.

– Comment as-tu pu me cacher tout ça, Nathan?

Léon parlait d'une voix éteinte, trop perturbé pour en vouloir à son ami.

– Je devais d'abord parler à Johannes. Je n'étais pas certain de ce que j'avais entendu.

– Qu'est-ce que tu vas faire maintenant? demanda Léon. Si Johannes avait raison sur une chose, c'est bien que tu es le mieux placé pour donner une nouvelle direction à la communauté.

– Je pars, Léon. Je dois aller retrouver Judith. Une fois qu'elle apprendra la vérité, elle reviendra certainement avec moi et nous pourrons reprendre en main Chuchaqui. Nous aurons besoin de quelqu'un avec sa force de caractère pour continuer sans Johannes.

Léon se renfrogna.

– Arrête avec cette obsession! Ça fait huit ans que tu cours après un fantôme. Si elle nous a quittés, c'est qu'elle ne voulait plus être avec nous. Comment peux-tu nous abandonner ainsi?

– Elle seule sait maintenant ce qui se trame derrière les murs des villes. Je dois le découvrir aussi. Nous avons assez vécu dans l'ignorance. Je dois la retrouver. Elle est peut-être en danger. En attendant, c'est toi qui devras prendre en charge la communauté; leur expliquer ce qui se passe. Retournez chez les maîtres équestres, demandez leur aide pour rassembler les communautés vagabondes. Ensemble, elles seront plus en sécurité.

– Fais ce que tu as à faire. Mais sois prudent. Les Nettoyeurs sont reconnus pour être de vraies brutes.

Nathan déposa sa main sur l'épaule de Léon, qui fixait le sol, puis le quitta. Avant qu'il ne soit hors de portée, Léon murmura : *Qu'est-ce que tu vas faire contre ces monstres, petit chevalier solitaire...* Nathan s'arrêta un moment, puis s'en alla.

Incapable d'affronter la déception dans le regard de ses compatriotes, il résolut de partir au plus vite, pendant qu'il en avait encore l'énergie. Il prépara le matériel nécessaire au

long voyage qui l'attendait, puis se précipita vers l'écurie pour seller son cheval. Quelques instants plus tard, un cavalier sortait au galop de l'immense antre mystique.

Pendant ce temps, Léon refermait la porte derrière lui. Tous les Chuchaquis étaient réunis dans la salle se demandant pourquoi ils avaient été convoqués.

Requiem

La chaleur écrasante et le manque de vivres commencèrent à faire douter Nathan de son entreprise. Il se dirigeait vers la grande ville mentionnée par Johannes : Requiem. Il avait une idée approximative de l'endroit où elle se trouvait, car Judith lui avait parlé plusieurs fois de ce foyer de mobilisation depuis lequel il serait possible de faire une différence. Après la découverte de l'antidote, les Nettoyeurs avaient eu pour mission de débarrasser le monde des morts-vivants. Ils avaient réussi depuis longtemps à contenir la menace au sein des grandes villes qu'ils avaient mises en quarantaine le temps de les rendre habitables à nouveau. Ils communiquaient toutefois rarement avec l'extérieur et les histoires que l'on entendait à leurs propos tenaient de la légende urbaine, différant d'une version à l'autre. Même si peu savaient réellement ce qui se passait à Requiem, Judith s'était toujours sentie attirée par cette ville.

Son cheval commençait à perdre des forces quand Nathan remarqua une petite bicoque à l'horizon, lovée dans le creux d'une colline. Il s'y dirigea, espérant pouvoir y trouver de l'aide. Arrivé à la clôture qui ceignait le terrain, il s'arrêta net devant un écriteau : *Zone contaminée*. Il hésita quelques instants, jusqu'à ce que la porte de la demeure s'entrouvre. Une voix rauque s'éleva de l'intérieur.

– Qui va là?

– Je m'appelle Nathan, je voyage vers Requiem à la recherche d'une amie.

Un frêle vieillard se montra sur le perron.

– Désolé pour la pancarte, jeune homme. Les temps sont durs et nous avons déjà trop perdu pour ne pas être sur nos gardes. Mais entrez, entrez. Vous et votre monture avez l'air exténués.

Nathan ne se fit pas prier. Son cheval était si épuisé qu'il se coucha sur le sol après avoir été dessellé. Une fois à l'intérieur, une douce odeur de légumes grillés fit crier l'estomac

de Nathan. Une vieille femme leur faisait dos en s'affairant devant une grande cheminée. En se retournant vers Nathan, elle échappa sa cuillère. Le souffle coupé, elle murmura : *Paul*.

– Allons, allons ma mie, dit le vieux. Paul est au travail, tu sais bien. Je te présente Nathan, il va rester avec nous pour la nuit.

« Je suis Oscar et voici mon épouse, Gina. Paul est notre fils. Il est plus vieux que vous, mais la mémoire de ma douce moitié commence à être un peu confuse, dit-il en envoyant un clin d'œil vers sa femme. Il est parti rejoindre les Nettoyeurs il y a plusieurs années. Nous le voyons peu, mais il nous fait toujours parvenir de quoi subvenir à nos besoins.

– Désolée, dit la femme. Vous êtes bien sûr le bienvenu. Les visites sont rares de nos jours. Prenez ce morceau de pain en attendant le repas et allez vous rafraîchir au puits derrière la maison.

Nathan s'exécuta de bon gré après avoir remercié ses deux bienfaiteurs. Il activa la pompe de l'installation rustique pour faire affluer de l'eau fraîche. Il but longuement à même la source, sentant chaque gorgée lui apporter une énergie nouvelle. Après avoir mangé un peu, il entreprit de laver ses vêtements de rechange en les frottant avec une pierre. Cette activité lui faisait le plus grand bien. Le mouvement de va-et-vient était hypnotisant, lui donnait l'impression de nettoyer son esprit de toutes ses craintes et ses inquiétudes. Il se mit à penser à ses amis en observant le soleil descendre au loin. Si Léon avait suivi ses conseils, les Chuchaquis devaient déjà se trouver chez les maîtres équestres. Comme il aimerait être avec eux en ce moment! Partager une pinte de bière avec le jovial Umberto; plonger dans les yeux de la douce Emma, insaisissable dans sa passion tranquille; se dire que la Terre en avait vu d'autres, que tout irait bien.

Il se secoua pour éviter de s'abîmer dans une contemplation nostalgique. Il lui fallait comprendre ce qui se passait dans les villes, rejoindre Judith pour la ramener avec lui. Chuchaqui avait besoin d'elle plus que jamais... ou était-ce lui qui avait besoin d'elle? La porte s'ouvrit, mettant fin à ses réflexions.

– Venez, dit Gina. Le repas est prêt.

À la demande de ses hôtes, Nathan raconta la raison de son voyage vers la ville.

– Je comprends, vous savez, dit Oscar. Un attachement comme celui que vous ressentez pour votre amie est précieux. Mais les villes sont des endroits désolants. Paul n'a plus jamais été le même depuis qu'il nous a quittés pour aller y travailler. Il est devenu taciturne, renfermé. Il n'a jamais voulu nous parler de ce qui se passe là-bas. Mais, bon, vous semblez décidé, vous n'avez pas à écouter les avertissements de vieillards comme nous.

– Au contraire, dit Nathan, je suis ici pour en apprendre plus sur les villes. Votre perception des choses m'intéresse grandement.

– Hé bien... nous étions très jeunes lorsque nous avons eu Paul, dit la femme. L'air était au renouveau, l'antidote venait d'être découvert. Pour la première fois, nous avions droit à l'espoir. Les communautés que l'on connaît aujourd'hui n'avaient pas encore été créées, mais chaque campement fêtait cette renaissance annoncée. Nous avons vécu toute notre vie dans la peur, barricadés pour ne pas être infectés. Dès lors, c'était les monstres qui étaient enfermés. On nous disait que nous allions pouvoir réinvestir les villes, les appartements que nos parents avaient habités. Mais, plus les années passaient, moins l'on recevait de nouvelles des métropoles. De nombreuses familles vivaient aux alentours; au premier rang des futures banlieues. Petit à petit, les gens en ont eu assez d'espérer. Ils sont allés rejoindre l'une ou l'autre des communautés plus éloignées. Nous avons décidé de rester : nous avons bâti cette

maison de nos propres mains; c'était tout ce que nous avions. De toute façon, Paul était en ville. Mais, plus rien ne nous retient ici maintenant. Nous attendons son retour pour aller retrouver ce qu'il nous reste de famille, vers le Sud.

La femme s'interrompit, rêveuse, puis se dirigea vers un meuble en rotin où elle prit un objet inconnu de Nathan.

– Assez de bavardages! Notre fils, lors de son dernier passage, nous a laissé un cadeau précieux. C'est une radio d'une technologie ancienne que Paul a trouvée intacte dans les décombres de la ville. Nous avons très peu de piles, alors nous ne l'utilisons que pour des occasions spéciales, comme ce soir.

Elle sortit une petite cassette qu'elle introduisit dans la machine. Le son était métallique, mais rendait tout de même bien la mélodie aux consonances jazzy. Ils finirent leur repas en silence, imprégnés par cette musique d'une autre époque. Au bout d'un moment, le vieux arrêta l'appareil.

– Tu connais le Rock'n'roll, Nathan?

Il inséra une deuxième cassette et le son enflammé d'une guitare électrique envahit la pièce. Gina tira Nathan par la main en exécutant un pas de charleston alors qu'Oscar jouait d'une guitare fictive en faisant aller sa crinière grise dans tous les sens. Ils continuèrent à se livrer à cette frénésie jusqu'à ce que la cassette se termine.

En rangeant la vaisselle sur les paroles d'une musique parlant d'un monde merveilleux, Nathan observait le vieux couple enlacé, bougeant imperceptiblement. Ils n'avaient qu'eux-mêmes, mais ça leur suffisait. Un bonheur simple. Il aurait aimé danser comme eux, mais tout était si compliqué. Nathan s'installa au coin du feu et sombra vite dans un sommeil sans rêves.

À son réveil, il ne vit pas ses hôtes, mais trouva la table garnie de victuailles laissées à son attention. Il mangea goulûment avant d'aller s'occuper de son cheval. Ce dernier était debout à nouveau et semblait avoir repris des forces; lui aussi avait été bien nourri. L'animal s'ébroua de plaisir lorsque Nathan entreprit de le brosser.

– On s'en va voir la ville, mon beau. Je parie qu'ils ont toutes sortes d'aliments auxquels tu n'as jamais goûté là-bas. Tu te souviens de Judith? Tu l'adorais parce qu'elle te donnait toujours des sucres en cachette.

Gina et Oscar revenaient, les bras chargés de brindilles pour le feu.

– On ne voulait pas te réveiller, alors on est allé faire une petite corvée pour le souper de ce soir, dit Oscar.

– Je suis désolé, mais je dois déjà vous quitter. Je ne pourrai jamais assez vous remercier de votre accueil.

– Eh bien, si tu dois partir, il y a bien quelque chose que tu pourrais faire pour nous. Oscar entra dans la maison et en ressortit avec une petite boîte. Remets ça à Paul, si jamais le destin t'amène à croiser son chemin.

Ils s'enlacèrent chaleureusement, puis Nathan prépara son cheval pour le départ. Ses gentils hôtes restèrent longtemps près de la clôture, agitant les bras en signe d'adieu.

La Faim de la mort

Selon ce que Gina lui avait dit, Nathan n'avait plus que deux jours de voyage devant lui. Il avait amplement de vivres, son cœur était léger malgré les dangers qu'il appréhendait. Convaincu du bien-fondé de sa mission, il chevauchait, un peu insouciant, sur une route bordée de collines boisées. Alors qu'il appréciait le panorama, au soleil couchant, il entendit le cri de plusieurs hommes qui foncèrent vers lui.

– Mains en l'air! Mains en l'air! s'écria l'un d'entre eux.

Nathan obtempéra, mais l'homme, arrivé à sa hauteur, le frappa de la crosse de son pistolet, le faisant tomber de son cheval.

– Je ne suis pas armé, dit Nathan. Je suis à la recherche d'une amie. Je viens rejoindre les Nettoyeurs.

– Les Nettoyeurs hein? cracha celui qui l'avait frappé. Eh bien, tu es au bon endroit, mais ne nous rallie pas qui veut. À mon avis, tu ferais un bien meilleur travailleur dans les mines du Nord... ou peut-être qu'on devrait te laisser dans un trou sur le bord de la route?

– Je viens voir Judith de Chuchaqui. On m'a dit qu'elle est avec vous.

L'homme se tut un moment pour observer Nathan, sans perdre son expression menaçante.

– Allons, on bavardera plus tard. Pour l'instant, tu viens avec nous.

Il passa des menottes à Nathan et l'aida à remonter sur son cheval. Nathan avait bien essayé de s'imaginer à quoi ressemblerait la ville, mais rien n'aurait pu le préparer à la désolation qui l'attendait. Des édifices s'élevaient devant lui, délabrés au point où il était difficile de croire qu'ils tenaient encore debout. Une multitude de colonnes de fumée se dressaient sur un panorama grisâtre. Une odeur pestilentielle rendait chaque souffle un peu

plus pénible. La ville était entourée d'un grand mur enfermant les derniers vestiges de ce qui avait failli causer la perte de l'humanité. Un des hommes frappa un rythme codifié sur une porte forgée dans la muraille dont les gonds grincèrent pour les laisser passer. Ils cheminèrent quelques minutes, puis on aida Nathan à descendre de son cheval que l'on entraîna ailleurs. Le saltimbanque fut poussé dans une pièce étroite où on le força à s'asseoir. Une lumière puissante l'aveugla d'un coup. On lui enleva ses menottes. Il entendit entrer quelqu'un dont il ne distingua que la silhouette noire.

– Alors, comme ça on veut joindre les Nettoyeurs?

Cette voix... Nathan l'aurait reconnue n'importe où. Judith! Il fit un mouvement pour se diriger vers la femme qui venait de s'adresser à lui, mais on le rassit fermement.

– Allons, allons. Un peu de calme. Ça va les gars, je m'en charge à partir d'ici. Vous pouvez nous laisser.

– Il pourrait être dangereux, Judith. Nous devrions rester.

– Je ne t'ai pas posé de question. Sortez! ordonna Judith.

Nathan, étouffé par l'émotion, se tint immobile sur sa chaise en attendant que ses ravisseurs quittent la pièce. Judith diminua alors l'intensité de l'éclairage avant de se tourner vers Nathan. Il eut un mouvement de recul lorsqu'elle s'approcha brusquement de lui, mais elle se penchait pour l'enlacer.

– Tu es complètement cinglé, ils auraient pu te tuer...

Elle s'éloigna de lui pour le regarder dans les yeux un long moment, puis ils s'esclaffèrent tous les deux en s'étreignant à nouveau. Nathan la prit par le bras pour qu'ils exécutent la poignée de main qu'ils avaient inventée étant jeunes, mais Judith ne joua pas le jeu.

– Non, Nathan. Je ne vis plus pour faire le clown. Comme tu as pu le voir, c'est la guerre ici. Je suis désolée de l'accueil qui t'a été réservé. Les temps sont durs. Je n'ai pas monté dans les échelons de cette organisation en laissant transparaître ma faiblesse ou mes émotions.

Nathan, déçu, prit la peine d'étudier son amie plus en détail. Son regard glissa lentement le long de son corps pour se fixer au bout de son bras droit. Une main de fer pendait à son côté. Judith s'aperçut qu'il observait l'objet.

– Ah, oui, la main. Impressionnant n'est-ce pas? Je me suis fait toute une renommée de tueuse de monstres avec ça, dit-elle en appuyant sur un bouton qui fit sortir brusquement une longue lame de son bras.

– Mais... ta belle main bleue? tu l'aimais tant!

Judith regardait Nathan d'un air condescendant. Si elle ne l'avait pas étreint, Nathan aurait cru qu'elle était dérangée par sa présence.

– Allons, on ne survit pas avec de plaisantes idées colorées ici. J'ai dû la délaissier pour quelque chose de plus pratique. Mais nous parlerons de tout cela plus tard. Pour l'instant, je dois assister au conseil. Tu m'y accompagneras en tant que prisonnier. Tu devras te comporter comme tel jusqu'à ce que j'aie réussi à te faire accepter. C'est une belle cicatrice que tu as là, ajouta-t-elle, désignant la marque du fouet qu'il avait reçu au visage. Ça te donne un air menaçant que je ne te connaissais pas. Ça t'aidera à te faire admettre ici.

Judith entraîna Nathan hors de la pièce. Ils cheminèrent dans un long couloir, suivis de deux hommes armés. D'immenses tapisseries suspendues aux murs représentaient des scènes plus atroces les unes que les autres. L'une d'elles montrait un soldat au regard démoniaque, la mâchoire contractée dans un rictus sauvage. Il tenait un couteau dans une main et une poignée

de cheveux dans l'autre, au bout de laquelle pendait une tête en décomposition. Il trônait sur une pile de cadavres en putréfaction devant un panorama dévasté.

– Tu vois, nous savons apprécier l'art aussi. Seulement il a une utilité ici. Ces toiles représentent nos ancêtres qui ont combattu les morts-vivants avant l'arrivée de l'antidote. Ces guerriers sont aujourd'hui nos héros et nos modèles.

– Mais pourquoi est-ce encore la guerre Judith? Vous n'avez pas réussi à contenir la menace? Y a-t-il toujours un danger?

– Ces créatures ne mettent plus notre vie en péril, non. Elles sont même plutôt utiles de nos jours. Mais d'autres problèmes sont survenus. Les hommes de science veulent se servir de *Ceux qui reviennent* pour leurs expériences macabres. Nous croyons qu'ils essaient de faire muter le virus pour rendre ces monstres dociles et les utiliser à leur guise. C'est beaucoup trop risqué et amoral. Qui prendront-ils pour tester leurs produits? L'antidote pourrait même ne pas fonctionner face à ce nouveau fléau. Nous tentons à tout prix de les empêcher de poursuivre leurs expérimentations. Et une autre menace plane sur nous... mais nous arrivons au conseil, tu en entendas parler là-bas.

Nathan se tut un instant, ralentissant le pas pour observer à nouveau sa vieille amie. Elle portait un uniforme de travail sur les épaules duquel on pouvait voir de nombreux galons soulignant ses mérites. Tout en elle semblait avoir changé. La jeune fille volontaire qu'il avait connue était devenue une femme autoritaire. Même sa démarche n'était plus la même. Elle avançait de façon déterminée, comme si elle était prête à attaquer quiconque se trouverait sur son chemin, sa main de fer en signe de menace. Ils débouchèrent dans une salle où une trentaine de personnes étaient assises autour d'une grande table de marbre. Judith chuchota à Nathan de rester en retrait et s'en fut se placer à la droite d'un homme costaud qui présidait

l'assemblée. Chafik était le chef de cette faction des Nettoyeurs. Son air patibulaire était terrifiant. Il lui manquait une partie de la joue droite, laissant à découvert ses dents en un rictus perpétuel. Tous se turent avec révérence lorsqu'il prit la parole :

– Comme vous le savez, des nouvelles désolantes nous sont parvenues de l'une de nos factions du sud de la ville. Alors qu'ils recensaient les corps d'une troupe de scientifiques qu'ils venaient d'éliminer, nos hommes ont découvert que les armes de ces savants fous étaient les mêmes que les nôtres. Les Nettoyeurs des villes du Nord sont les seuls à fabriquer encore de tels engins, ce qui nous pose un grave problème éthique. Ils sont nos principaux partenaires, et les plus riches. Nous ne pourrions plus continuer notre lutte contre les hommes de science sans leur apport, mais, s'ils font également affaire avec nos ennemis, nous devons remédier à la situation.

Chafik continua à parler d'une voix qui portait au-delà des murs de la pièce. Nathan crut comprendre quelque chose à propos de chasses que ces hommes organisaient pour les Nettoyeurs du Nord. Une sorte de rituel auquel ils tenaient énormément. Il parla ensuite de missions d'espionnage pour découvrir où en étaient leurs alliés sur la question de la revente d'armes. Il désigna Judith comme commandante de ce périple.

Lorsqu'il termina son discours, plusieurs hommes essayèrent de prendre la parole à la fois. Nathan ne comprenait rien à la situation. Il n'ignorait certes pas que la vie des Nettoyeurs était ardue, souvent violente, mais il les croyait occupés à bâtir un monde meilleur, un monde où l'on pourrait oublier toutes les horreurs d'antan. Rien ici ne semblait aspirer à la paix. Tous ces gens ne pensaient qu'à se battre pour un but qui échappait à Nathan.

Une fois les détails de l'expédition à venir réglés, Judith se leva pour présenter son prisonnier. Les autres l'écoutaient dans un silence respectueux. Elle demanda à Nathan de

s'approcher et vanta son endurance et sa loyauté. Chafik observa Nathan avec attention. Il détaillait tous les aspects de sa physionomie, passant son regard sur les muscles que l'on pouvait deviner au travers de sa chemise de lin. Nathan, s'étant entraîné toute sa vie, était dans une forme remarquable.

– Oui, il pourrait bien nous être utile, dit l'homme. Vous pouvez disposer, nous le mettrons à l'épreuve plus tard.

Judith entraîna Nathan après un bref salut en direction de Chafik.

– Viens, dit-elle, je veux te montrer quelque chose.

Il la suivit jusqu'à un ascenseur dans lequel ils s'engagèrent sans s'adresser la parole. Aucunement troublée par ce silence, Judith se tenait droite, immobile, rien ne semblait pouvoir perturber le cours de ses pensées. Ils sortirent au dernier étage. Judith s'arrêta devant une porte pour composer un numéro sur un clavier numérique. Nathan fut presque ébloui par la blancheur immaculée de la pièce dans laquelle ils entrèrent.

– C'est un prototype des appartements que nous voulons construire lorsque la ville sera prête à être réinvestie.

Elle entreprit alors de lui montrer une multitude de gadgets utilitaires. Un pan du mur s'ouvrait sur un rail faisant défiler des cintres où pendaient des uniformes semblables à celui de Judith. En appuyant sur d'autres boutons, elle fit descendre un lit du plafond, lui présenta une cafetière et plusieurs objets activés par commande vocale. Nathan s'en fut dans la pièce suivante, vite désintéressé de toutes ses babioles. Il accrocha un levier en s'appuyant contre le cadre de la porte, ce qui dévoila une immense fenêtre. Centimètre par centimètre, la ville se montrait à Nathan dans toute son horreur. Il fut chaviré par le contraste foudroyant avec la

chambre dans laquelle il se trouvait. Judith le rejoignit et observa le panorama d'un air empli de fierté. Elle semblait considérer ce désastre comme son domaine.

– Tout cela est-il vraiment nécessaire, Judith? Je veux dire, regarde ce monde complètement détruit. Comment trouver un sens à tout ce luxe?

– Certains pensent comme toi; ils trouvent que l'on devrait raser toutes les métropoles, recommencer ailleurs, mais j'ai espoir d'en faire quelque chose de grand, de mieux. C'est la première fois que je me sens vraiment chez moi, à ma place.

Nathan, ne comprenant décidément rien à cette façon de voir les choses, choisit de revenir à ce qui l'avait amené dans cette ville.

– J'étais venu t'avertir que Johannes nous avait menti, qu'elle était de connivence avec les hommes de science pour capturer des gens, en faire des esclaves, mais je crois que tu es déjà au courant...

Judith évita le regard de Nathan un instant.

– Cette femme est une vraie chienne. Profiter ainsi de la crédulité des gens... Aujourd'hui, au moins, plus personne ne se met entre moi et la vérité. Même si elle est souvent difficile à assumer, je préfère la regarder en pleine face. Les hommes de science kidnappent en effet des hommes pour les faire travailler, le plus souvent dans leurs mines. Ils ne ciblaient normalement que les nomades, mais ils ont récemment commencé à enlever des gens au sein même des villes. Nous ne savons pas comment ils font pour entrer, ni où ils se cachent.

Un puissant bruit de moteur interrompit leur discussion. Nathan s'approcha de la fenêtre : un véhicule blindé tirait une grande remorque grillagée dont le contenu lui glaça le sang. Des dizaines de morts-vivants y étaient enfermés, étirant les bras comme pour attraper un ennemi imaginaire.

– Ce sont des proies, expliqua Judith. Quand je te dis que nous avons enrayé la menace, c’est la vérité. *Ceux qui reviennent* ne sont plus un danger. Mais les Nettoyeurs sont des hommes d’action; ils ont besoin d’adrénaline. La plupart des villes se sont débarrassées de presque tous les morts-vivants sans réaliser que la fin de ce combat laisserait un vide chez tous ces soldats. Ils viennent ici pour se rappeler le bon vieux temps. Nous avons su garder un bon nombre de ces créatures et nous organisons des chasses. C’est une excellente monnaie d’échange. Ceux qui habitent les villes du Nord sont les seuls qui arrivent encore à produire quelques armes à feu et ils sont particulièrement friands du divertissement que nous offrons. Mais nous allons avoir des problèmes s’ils ravitaillent également les hommes de science.

Elle se tut un moment. Nathan ne savait que dire.

– C’est bientôt l’heure du couvre-feu. Je vais te montrer ta chambre.

Le mur se voila comme un œil qui se referme petit à petit devant une honte qu’il ne peut plus supporter.

Arrivée dans une petite pièce aussi immaculée que l’appartement modèle, bien que moins luxueuse, Judith souhaita bonne nuit à Nathan avant de prétexter un rendez-vous important. Elle semblait mal à l’aise. Il l’entendit verrouiller la porte derrière elle. Il n’arrivait pas à croire que c’était son ancienne amie qu’il venait de rencontrer. C’était comme s’il ne l’avait jamais connue. Comment quelqu’un pouvait-il changer autant? Il avait probablement toujours eu cette femme devant les yeux, mais n’avait jamais voulu s’en rendre compte, préférant l’image qu’il s’était faite d’elle. Il se sentait ridicule. Sidéré par l’univers macabre de son amie, il finit par s’enfoncer dans des rêves agités.

Agenouillé dans une mare de liquide poisseux, je n'ai même pas l'énergie de relever la tête tellement je suis épuisé. Je n'arrive pas à saisir où je me trouve, ni pourquoi j'y suis. Mon esprit est embrouillé. Je sens une présence familière à mes côtés. Lorsque je réussis à regarder devant moi, je reconnais le couple qui me fait face. Ces deux êtres qui ont si souvent hanté mes songes me fixent comme s'ils pouvaient percevoir l'essence de mon âme. Leur peau est recouverte du même liquide que celui dans lequel je baigne. Leur épiderme luisant miroite sous le soleil de plomb qui leur donne une apparence flamboyante. Leur beauté me coupe le souffle. Comme souvent dans mes rêves, la femme lève un bras vers moi pour m'appeler vers eux. La puissance qui émane d'elle m'attire sans que je puisse y résister. Rien d'autre n'occupe plus mon esprit que cette envie d'aller les rejoindre. Je veux me fusionner à eux, embrasser leur quête mystérieuse pour l'éternité. Je me lève avec difficulté pour prendre part à leur destinée.

Plus je tends la main vers celle qui m'est offerte, plus ma gorge se serre. Ce n'est pas, comme je l'ai d'abord cru, dû à l'émoi : en me joignant à eux, je dois partager leur état. Une soif immense m'envahit. Je n'ai plus qu'une seule envie : m'abreuver de ce liquide rougeâtre qui m'entoure, me gaver à l'infini. Alors que mon doigt touche presque celui de la femme qui me fait face, je demeure stupéfait. Il est bleu, comme le reste de sa main. Son visage prend lentement la forme de celui de Judith, déformé par une haine silencieuse. L'homme à ses côtés est une réplique de moi-même, déshumanisée. Je résiste maintenant à leur appel de toutes mes forces. Je dois retrouver la complexité des émotions humaines, me dissocier de cette quête vide de sens. J'arrive péniblement à baisser le bras et à reculer. Ma vue se brouille, l'image du couple ensanglanté s'éloigne de plus en plus vite. J'ai gagné ma bataille contre cette réalité...

– Nathan, réveille-toi! Il est temps d’aller déjeuner.

Nathan, encore assoupi, eut un mouvement de recul en apercevant le visage de celle qui avait hanté ses rêves. Il prenait maintenant conscience de l’importance insensée qu’elle avait eue pour lui. Toutes ces années, elle avait été sa béquille imaginaire, son élan hors d’une solitude trop accablante.

Il hésitait à faire part de ses sentiments à son ancienne amie. Il était à la merci de cette femme dont il ne savait rien. Ils se rendirent dans une grande salle commune où tout le monde se réunissait pour le repas du matin. Nathan regardait son assiette sans appétit lorsqu’il entendit l’un des Nettoyeurs se faire interpeller.

– Paul, n’oublie pas de laver les vestiaires lorsque tu auras fini ton déjeuner; c’est ton jour de corvée.

Malgré la fatigue qui se lisait sur les traits de l’homme, Nathan vit tout de suite une similitude entre ce Paul et le vieillard qui l’avait accueilli. Son regard était triste et absent. Étrangement, son dos courbé et son expression vide lui donnaient l’air plus vieux que son père, encore si plein de vitalité. Il mangeait son repas à petites bouchées, indifférent. Nathan s’approcha de lui.

– Paul, vos parents se nomment-ils Oscar et Gina?

L’homme leva le regard sans bouger. Il observait Nathan sans laisser transparaître aucune émotion. Il fit un bref signe de tête affirmatif. Nathan comprit pourquoi Gina l’avait confondu avec lui. Bien qu’il soit plus vieux, ils avaient sensiblement la même physionomie.

– J’ai eu la chance d’être hébergé par eux il y a quelques jours. Ils m’ont confié quelque chose à vous remettre au cas où je vous rencontrerais.

– C’est délicat mon petit, dit Paul sans changer d’expression... Je vous suivrai jusqu’à votre chambre lorsque j’aurai terminé mon assiette. Pour l’instant, éloignez-vous.

Nathan s’en alla, surpris de ce manque d’enthousiasme. Il avait toujours le statut de prisonnier, mais le fait que Judith se porte garante de lui lui permettait de circuler à sa guise durant le jour. Il attendit à l’écart que l’homme finisse son déjeuner et se dirigea vers sa chambre. En tournant le coin du corridor, il aperçut la silhouette de Paul qui le suivait, traînant les pieds l’un derrière l’autre comme s’il portait un lourd fardeau. Nathan s’assit sur son lit et attendit que Paul entre. Il se sentait étrangement proche de cet homme qu’il ne connaissait pas.

– Voici ce que vos parents m’ont laissé à votre intention.

Paul prit l’objet des mains de Nathan. Ses mains tremblaient, mais il n’avait rien perdu de son flegme. La boîte qu’il ouvrit avec soin contenait quelques friandises, de vieilles photographies et une lettre. Paul s’adressa à Nathan de la voix rauque de quelqu’un qui ne parle pas souvent.

– Ce sont les premières nouvelles que j’ai d’eux depuis plus d’une année. Ces présents m’aideront à continuer mon travail ici, jusqu’à ce que j’aille les rejoindre.

– Qu’est-ce qui vous retient d’aller les visiter?

Judith entra dans la chambre à l’instant où Paul rangeait sa précieuse boîte dans son vêtement.

– Tes parents?

– Tout va bien, Judith. Nathan m’a apporté des nouvelles d’eux. Ils m’attendent toujours.

Judith se retourna vers Nathan. Elle ne semblait pas particulièrement heureuse de voir les deux hommes converser.

– Je te cherchais partout. Il y a quelqu’un que tu dois voir.

Nathan suivit docilement Judith. Il réfléchissait encore au fait que Paul lui était vaguement familier; quelqu'un qu'on aurait rencontré dans une autre vie. Il semblait y avoir d'épais romans à dépoussiérer derrière cette image défective. Qu'avait-il pu lui arriver? Il voulait interroger Judith à son sujet, mais elle paraissait si contrariée qu'il ne s'y risqua pas. Ils se rendirent à l'entrée d'une cellule dans laquelle elle poussa Nathan.

– Je ne devrais pas faire ça, mais je sais l'importance qu'elle a eue pour toi. Dis-lui au revoir, mais dépêche-toi, nous avons peu de temps.

La vision de Nathan n'étant pas encore habituée à l'obscurité, il crut d'abord que Judith l'avait enfermé pour une raison qui lui échappait, comme tout le reste de ce qui se passait dans cet endroit. Il sursauta en réalisant qu'il n'était pas seul. Une femme était assise sur une chaise au milieu de la pièce, les mains attachées dans le dos. Elle leva vers lui un œil paisible, résigné.

– Johannes...

Son masque argenté captait les dernières lueurs du soleil entrant par la minuscule fenêtre de la cellule.

– Je suis si désolée, Nathan. J'aurais tant voulu t'épargner toute cette horreur. J'ai été guidée par ma propre folie et voilà où ça m'a menée. Tu comprendras pourquoi je ne voulais pas vous exposer à ces atrocités.

Elle prit une pause, respirant avec difficulté. Nathan s'agenouilla devant elle. Voir son ancienne mentore dans un état si impuissant effaça toute la rancune qu'il entretenait contre elle. Elle se remit à parler comme si elle était pressée d'en terminer.

– La façon de vivre des Nettoyeurs n'a plus rien à voir avec leur mission première. Ils finiront par s'éteindre et mourir de leur hargne. Leur mode de vie n'est alimenté que par le

souvenir de leur passé guerrier. Ils ont presque épuisé les dernières ressources de pétrole. Il leur sera impossible de continuer ainsi. Les armes viendront à manquer et une autre réalité s'imposera. Va et aide à reconstruire le monde comme nous le voyions, protège les nôtres de ce non-sens.

Nathan la brassa doucement lorsqu'elle se tut, visiblement épuisée.

– Tu avais raison. Il n'y a pas de cure possible. Alors que je mettais un terme à ma collaboration avec les scientifiques, notre groupe a été intercepté par des Nettoyeurs qui m'ont ramenée ici après avoir éliminé tous les autres. Ne t'occupe pas de moi. Je n'ai que ce que je mérite.

– Peu importe, nous allons te sortir de cet endroit!

Johannes parut reprendre de l'énergie.

– Arrête tes idioties! Tu dois m'écouter. Ton destin est bien plus important. Une faction des hommes de science s'est séparée de la *Maître Cité*. Ils n'étaient pas en accord avec les idées de leurs compères et ont décidé de créer un autre laboratoire, loin au Sud. Ils prônent l'utilisation de ressources alternatives pour fabriquer des prothèses et veulent produire des médicaments sans recourir aux esclaves. Leurs moyens seront plus modestes, mais nous n'aurons plus besoin de prothèses aussi sophistiquées, maintenant. Tu devras essayer de les retrouver pour le bien de la communauté.

Une clé tinta dans la porte et Judith tira brusquement Nathan à l'extérieur.

– Ils arrivent. Tu devrais retourner dans ta cellule. Tu ne veux pas voir ça.

Nathan décida toutefois de rester auprès de Johannes, qu'une dizaine d'hommes étaient venus chercher. Nathan et Judith les talonnaient. Il était submergé par le vacarme des bottes de

tous ces hommes qui marchaient devant lui. Ils entraînent Johannes sans ménagement dans une cour intérieure que d'autres observaient depuis les toits.

Chafik s'avança jusqu'au bord de la terrasse et s'adressa à la prisonnière.

– Johannes de Chuchaqui, je vous condamne à rejoindre le rang des proies pour avoir manigancé avec les hommes de science, traîtres devant l'humanité. Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense?

Elle se tenait fièrement au milieu de l'arène et fixait l'homme sans broncher. Son masque luisait de mille feux au soleil et une aura mystique rendait mal à l'aise ceux qui observaient le spectacle.

– Vous auriez pu faire de grandes choses pour ce monde. Mais vous avez choisi de rallier une cause qui se meurt. Vous vous battez tous pour un but vide de sens. Votre pouvoir n'a plus sa place dans le monde dans lequel nous vivons. Vous ne vous en rendez compte que lorsque vous vous serez entretués jusqu'au dernier.

L'homme ne broncha pas. Mieux valait en finir rapidement. Il fit un signe de tête à l'un de ses subordonnés qui activa une manivelle. Un lourd grincement se fit entendre, puis on vit quelqu'un s'avancer vers Johannes, claudiquant, râlant. Un mort-vivant! Nathan se mit à protester de toutes ses forces, criant à l'injustice. Ils ne prenaient même pas le temps de lui faire un procès! Judith essayait de garder sa contenance, mais ses traits frémissaient d'émotion. Elle aida deux hommes à maintenir Nathan pour éviter qu'il ne tente de délivrer Johannes. Il dut observer le spectacle, impuissant. La créature se rapprochait lentement de Johannes, qui se tenait toujours droite, pleine de sa dignité d'antan. Le mort-vivant fondit sur elle, lui déchirant la chair du cou. Les Nettoyeurs regardèrent le sang gicler, impassibles. Sans laisser la créature finir son repas, un homme entoura le cou du monstre d'un fil de fer attaché à un long bâton

semblable à ceux qu'on utilisait pour attraper les chiens errants. On le ramena à l'intérieur alors que Johannes s'effondrait sur le sol, inconsciente. Nathan était maintenant à genoux, gémissant, sans force. Les hommes qui le maîtrisaient le reconduisirent jusqu'à sa chambre, qu'ils fermèrent à clé.

Il resta étendu sur son lit des heures durant, vidé de toute énergie. Il avait perdu toute notion du temps lorsque la porte s'ouvrit. Judith s'assit à ses côtés, l'air attristé, et commença à lui caresser les cheveux. Nathan s'éloigna d'elle, écœuré.

– Je suis désolée que tu aies eu à voir ça, Nathan. Je t'avais pourtant dit de ne pas nous suivre. Nous n'appartenons plus au même monde. J'ai été heureuse de te revoir, mais je réalise que tu ne peux pas comprendre ce qui se passe ici. Tu dois partir maintenant, ou ils t'exécuteront aussi. Paul te montrera la sortie secrète que nous lui avons préparée pour le jour où il se sauvera pour rejoindre ses parents. Je ne suis pas en accord avec le fait de garder des gens contre leur gré. Je vais l'aider à s'enfuir.

– Pourquoi ne peut-il pas les rejoindre tout de suite?

Il regretta aussitôt sa question. Il ne voulait plus rien savoir de cet environnement.

– De telles relations sentimentales sont très mal vues. Même s'il s'agit de liens de sang. D'ailleurs, il doit encore recueillir le matériel nécessaire à son voyage. Il est plus difficile de quitter cet endroit que d'y entrer. Je convoquerai une assemblée avant ton départ pour que tu puisses te sauver sans problème. Elle poussa un long soupir. J'ai quelque chose pour toi.

Elle sortit de son sac un objet qu'elle déposa devant Nathan : la petite main bleue qu'il lui avait donnée alors qu'elle était au berceau, objet qui avait scellé leur relation jusqu'à maintenant.

– Tu vois, je n'ai pas complètement oublié d'où je viens. Je l'ai toujours gardée en souvenir de toi, de nos jeux. Je voudrais que tu la prennes.

Nathan se rassit sur le lit en fixant la menotte.

– Garde-la, tu en as plus besoin que moi dans cet environnement où tu dois cacher tout ce qu'il y a de beau dans ton âme... ou ce qu'il en reste, dit-il d'une voix caverneuse.

Il ne croyait plus possible qu'il restât quelque chose de la Judith qu'il avait connue. Il trouvait même surprenant qu'elle ait encore assez de compassion pour aider Paul et lui à s'évader.

– J'avais le pressentiment que tu ne comprendrais pas. C'est pourquoi je ne t'ai jamais contacté après mon départ. J'ai trouvé mon chez-moi ici, même s'il m'a fallu un certain temps pour le reconnaître. La plupart d'entre nous savent bien que tout cela n'est pas idéal, peut-être même immoral, mais lorsqu'on se sent libre, on peut faire abstraction de bien des problèmes éthiques. Ici, je n'ai pas besoin de tempérer mes ardeurs. Mes instincts tactiques, dominateurs, sont des atouts, alors qu'à l'extérieur, je ne suis qu'une créature étrange, dépassée. J'appartiens au vieux monde, je le sens dans mes veines, et il ne survit plus que dans les villes. La paix tranquille de Chuchaqui est sûrement ce qui peut arriver de mieux à l'humanité, mais je ne m'y suis jamais sentie chez moi. Je pensais que Johannes nous cachait quelque chose de malsain; elle ne voulait pas que l'on découvre la vérité sur cet endroit. Je croyais avoir le droit de savoir, mais je n'aurais jamais cru que j'y trouverais ma place... Si tu savais comme j'aime me battre. Tu peux ne pas me croire, mais les seuls instants où je me sens réelle sont ceux où je combats. Je vois alors toute l'essence de ma personne se révéler à moi... si tu pouvais comprendre... tu serais fier de moi. Je suis extrêmement douée; c'est ce que je fais de mieux.

Elle prononça ces derniers mots avec un accent fervent et un regard passionné qui faisaient ressortir toute la folie qui s'était installée en elle. Voyant l'expression dépitée de Nathan, elle renonça à s'expliquer. Sa voix se fit plus dure, vexée.

– Je vais oublier de barrer ta chambre. Attends une heure et rends-toi à l'écurie. Paul y sera.

Nathan resta seul, assis sur son matelas, la petite main bleue à ses côtés. Il observa cette fois les minutes s'écouler, l'esprit vide, jusqu'à ce qu'il soit l'heure de partir. Il referma la porte derrière lui sans un dernier regard pour la prothèse qui gisait sur le lit. Paul l'attendait comme prévu à l'écurie, son cheval sellé, avec un sac prêt pour un long voyage.

– Nous devons nous dépêcher, nous sommes entre deux tours de garde.

Nathan le suivit dans les couloirs terreux de l'édifice jusqu'à ce qu'ils passent devant une grande porte grillagée derrière laquelle il reconnût la cour où Johannes avait été exécutée. N'ayant pas de torche pour ne pas être repérés, ils n'y voyaient que grâce à la faible lumière nocturne. Nathan s'arrêta un moment, absorbé par sa douleur, lorsqu'il entendit soudain un murmure :

– Nathaaan... Naaathan...

Il s'approcha pour distinguer une masse dans l'obscurité. Un corps était enchaîné au mur de l'autre côté de la grille de fer. Johannes.

– Nathan, je vais rejoindre mon Arsène, finalement. Me suis accrochée à quelque chose qui n'avait plus sa place. C'est ce qui me ravit mon existence... Comme tous ces gens, suis tombée dans le piège.

– Viens avec moi Johannes, on a tous le droit à l'erreur. Je ne te laisserai pas ici.

– Encore plein d'espoir, Nathan... tu vois bien... la transformation commencée... trop tard...

Il n'y avait à peu près plus de différence entre les deux parties de son visage découvert, déformé par la douleur. Son unique œil se révolta, elle émit un grognement sourd et s'abattit sur la grille, immobile. Nathan essaya de la réveiller en la secouant, mais en vain. Il serra son vêtement en laissant échapper un sanglot.

– Dépêche-toi, dit Paul. Nous n'avons presque plus de temps.

Johannes attrapa brusquement le bras de Nathan, tentant de le mordre en poussant un cri guttural. Elle se réveillait, animée d'une énergie morbide, celle de la faim insatiable de la mort. Nathan tira sur sa manche pour se dégager. Aveuglé par les larmes, il trébucha en essayant de suivre Paul qui traînait son cheval. Lorsqu'ils furent arrivés devant une petite porte dissimulée dans le mur, Paul lui fit signe que c'était ici qu'ils se séparaient. Un instant fugace, une impression de déjà vu s'imposa entre les deux hommes, hésitants.

– Ne t'inquiète pas pour mes parents et moi. Tout sera prêt pour notre départ d'ici le mois prochain. Éloigne-toi le plus vite possible. Si le destin le veut, nous nous reverrons. Adieu.

Il ouvrit la porte et aida Nathan à grimper sur sa monture, qui s'engagea dans un couloir étroit passant sous une colline. Nathan s'était laissé entraîner, trop dévasté pour remarquer que le regard de Paul s'humidifiait pour la première fois depuis bien des années. Une fois à l'autre bout du tunnel obscur, Nathan continua sans se retourner, le regard perdu dans un monde qu'il ne voyait plus. Il ferait son parcours à rebours, vers le campement des Histrioniens, où ses amis se trouvaient peut-être toujours. Il voyageait sans conviction, son esprit flottant dans les brumes de la souffrance. Il n'avait plus d'image devant lui, plus de petite main bleue à poursuivre, qu'un ciel de la même couleur, s'étendant à l'infini, indéfini.

Tout est dévasté. Une brosse à cheveux en bois, des livres, des vêtements, une multitude d'objets sont éparpillés, abandonnés dans cette nuit qui ne finit plus. De macabres mosaïques rougissent les murs des caravanes saccagées. Un ourson en peluche à moitié enseveli tend une main vers le ciel. Tout atteste du temps passé depuis la désertion du camp.

Un homme assis en tailleur se confond avec tous ces vestiges témoins d'un désastre. Le sable recouvre une partie de ses cuisses comme les meubles à demi enfouis. Seuls ses cheveux résistent à l'immobilité, ils se balancent au gré du vent. Sa crinière d'ébène tombe légèrement sur ses épaules et vient chatouiller la balafre sur sa joue. Perdu dans ses méditations, l'homme ne porte pas attention au cheval qui mange près de lui ses dernières provisions, pas plus qu'à l'odeur du cadavre canin qui commence à inviter les vers. Plus aucune envie ne traverse son esprit; la douleur a ravagé son âme. Une vision s'impose pourtant dans sa psyché sans pensées. Une femme étendue au bord d'une rivière; sa main se laisse bercer par le courant. Son regard doux plongé dans l'eau le fixe, l'appelle vers elle. La lumière qui émane de cette image contraste avec le décor sombre qui l'entoure. Ce qui n'était au début qu'une vague impression prend maintenant toute la place dans l'esprit de l'homme, dont les signes vitaux se raniment. Il ouvre lentement les yeux sans que sa vision trouble le laisse prendre pleinement conscience de son environnement. Un vent froid éveille ses sens engourdis. Son cœur bat à tout rompre. Il lui reste un lieu à visiter avant de savoir s'il peut enfin s'éteindre. Il lève le bras sans détourner le regard et s'accroche à la bride de son cheval. De mouvements apathiques, il finit par se hisser sur sa monture, affalé, affamé. D'un coup de bottes, il lui indique que leur voyage reprend, ne sachant pas vraiment où il se rend, absent, essayant simplement de se rapprocher du seul endroit où il reste de la lumière. Le paysage change, mais la vision de l'homme est statique, une image suivant l'autre comme

dans un recueil de photographies sous-exposées. Les jours passent en un instant sans que l'homme sorte de son état méditatif. Il traverse le désert jusqu'aux plaines verdoyantes et ne se rend pas compte de l'énergie qui quitte son corps. Il s'éveille un moment lorsqu'il réalise que son cheval s'est arrêté. Il relève la tête, soudain ébloui par toute la vie devant lui. Des chevaux s'ébrouent dans une immense prairie aux limites de laquelle un village se laisse deviner. Au loin, des silhouettes familières. Une amie, des frères. Un brouhaha de cris se fait alors entendre. Les silhouettes s'agitent et se dirigent vers lui. Il veut faire un mouvement pour se redresser, mais, trop faible, il glisse de son cheval, lentement tombe sans un bruit. Il ne voit plus que le ciel bleu parsemé de nuages. Jamais la clarté n'a été aussi poignante. Une ombre fraîche vient le protéger de cette lumière qui blesse sa rétine. Sa vision s'ajuste pour découvrir le visage de la femme qu'il cherchait, qui l'appelait depuis si longtemps sans qu'il l'entende. Elle le relève légèrement pour le prendre dans ses bras. Par-dessus son épaule, il remarque au loin une présence qui l'observe depuis l'ombre des arbres, le visage à moitié masqué. Il sait qu'elle veillera sur lui, toujours. La voix d'Emma est claire maintenant, apaisante, enveloppante. Tout ira bien. Malgré l'inquiétude qui se lit sur ses traits, la douceur de son expression est intacte et soudain indispensable. Il est encore temps de tout recommencer. La Terre en a vu d'autres.

LA TENSION AJARIENNE

Introduction

Les romans publiés sous le nom d'Émile Ajar ont créé un tollé médiatique considérable. Qui donc était cet auteur qui semblait coucher sa pensée sur le papier sans se relire, écrivant d'un jet, de façon anarchique, mais si touchante? La chasse au véritable auteur de ces œuvres a duré plusieurs années et la vérité n'a été révélée qu'à la mort de Romain Gary qui a finalement avoué manier la plume se cachant sous le pseudonyme d'Émile Ajar. Dix ans avant la parution de *Gros-Câlin*, premier roman signé Ajar, Gary publiait un essai sur son processus de création romanesque : *Pour Sganarelle*. Le dévoilement des motivations de l'auteur y est très éclairant en ce qui concerne les effets que le texte devrait produire sur le lecteur. À la relecture de cet ouvrage et de *Vie et mort d'Émile Ajar*, texte posthume expliquant le canular, aucun doute ne subsiste : les romans ajariens sont bel et bien le fruit d'un auteur qui travaille minutieusement son écriture et accorde une importance primordiale à l'organisation de ses récits. Il devient dès lors pertinent de se demander comment cette préoccupation transparaît dans une démarche d'écriture voulant créer un auteur fictif, et quel effet cela pourrait avoir sur le lecteur. Retrouve-t-on dans ces romans une continuité assez solide au niveau de la construction narrative pour que l'on puisse les considérer comme une unité plus succincte qu'un corpus assemblé par un pseudonyme? Comme il est stipulé dans *La voie aux chapitres*,

le corpus se fonde en un point *extérieur* au texte proprement dit. Cette projection au-dehors rend plus exsangue encore la relation de la somme et des parties, qu'on a pu voir s'atténuer du cycle à la séquence, puis de la séquence à la série; mais en même temps elle ressource ce qui ne serait autrement qu'un amas d'ouvrages indépendants, en le rattachant à un même souffle, un même sang, un même *corps* : celui de l'auteur¹.

¹ Ugo Dionne, *La voie aux chapitres. Poétique de la disposition romanesque*, Paris, Seuil, 2008, p. 71.

Nous essaierons ici de voir si les romans d'Émile Ajar s'en tiennent à cette définition ou si certains éléments les amènent au-delà.

Raphaël Baroni avance que « la tension est le phénomène qui survient lorsque l'interprète d'un récit est encouragé à attendre un dénouement, cette attente étant caractérisée par une anticipation teintée d'incertitude qui confère des traits passionnels à l'acte de réception². » Nous essaierons, dans cette étude, de mettre en lumière la façon dont cette tension narrative se construit dans chacun des romans signés Ajar et d'établir si elle se fait de manière assez similaire dans les quatre opus pour que l'on puisse les considérer en tant que série unifiée par la proximité de certains paradigmes comme le type de narration, le rôle des personnages et l'orchestration des différentes parties des récits. Selon Ugo Dionne, la « série est la répétition variée d'un modèle unique, dont chaque opus constitue une nouvelle réalisation. Les romans ne s'y subsument pas en une totalité narrative : chaque ouvrage reste lisible de façon individuelle; cependant, comme il est aussi l'une des manifestations du paradigme, ce n'est qu'en rapport avec la série qu'il prend tout son sens³. » Bien que les romans ajariens ne soient pas considérés comme paralittéraires, l'auteur y utilise de nombreux procédés qui pourraient se rattacher à ce type de littérature où trônent les séries populaires. Nous tenterons de relever, dans des textes en apparence assez dissemblables et dont les histoires n'ont rien à voir les unes avec les autres, comment certains procédés sériels ont pu servir à créer la tension narrative des récits d'un écrivain aussi renommé que Romain Gary. Néanmoins, nous ferons référence ici à l'auteur de *Gros-Câlin*, *La vie devant soi*, *Pseudo* et *L'angoisse du roi Salomon* comme étant Émile Ajar, puisque nous ne considérerons que les romans écrits sous ce pseudonyme.

² Raphaël Baroni, *La tension narrative : suspense, curiosité et surprise*, Paris, Seuil, 2007, p. 18.

³ Ugo Dionne, *La voie aux chapitres. Poétique de la disposition romanesque*, op. cit., p. 58.

Notons que la satisfaction de chaque individu peut différer à la lecture d'un même récit et qu'il est également important de distinguer les intentions de l'auteur des effets du texte. Raphaël Baroni utilise le concept de *réception modèle* : « nous ne prétendons pas décrire l'actualisation plus ou moins personnelle qu'un interprète singulier produit effectivement, mais bien la manière dont le texte vise à être actualisé⁴. » C'est ainsi que nous aborderons notre corpus, non pas en tentant d'en chercher toutes les interprétations possibles ou la façon dont l'auteur a *voulu* toucher son lecteur, mais plutôt en nous centrant sur la manière dont le texte peut influencer ce dernier.

⁴Raphaël Baroni, *La tension narrative : suspense, curiosité et surprise*, op. cit., p.28.

Le Narrateur

Le journal

La question du genre est un aspect important pour évaluer la possibilité de considérer les quatre romans comme une série. Les trois premiers, en ordre de parution, sont écrits dans une forme qui se rapproche beaucoup du journal intime.

Cousin, dans *Gros-Câlin*, dit vouloir écrire un traité sur les pythons, mais finit par se raconter lui-même. Le statisticien, incapable de s'intégrer et de trouver réconfort dans son environnement social, tente de combler le vide de son existence par la présence de Gros-Câlin, son serpent. Ce dernier, peu à sa place dans un petit appartement de Paris, finit par incarner l'incompatibilité entre Cousin et son univers froid et distant.

Dans *La vie devant soi*, la voix de Momo est enregistrée par ses parents adoptifs. Il vit chez madame Rosa, prostituée retraitée, obèse et malade, qui accueille des enfants dont les mères ne peuvent plus s'occuper. Bien que Madame Rosa ne reçoive plus de pension pour Momo, elle a décidé de le garder auprès d'elle jusqu'à la fin de ses jours. Momo raconte son affection pour cette femme avec un langage déstabilisant, mélangeant naïveté et réalité.

Paul, dans *Pseudo*, écrit pour contrer la folie. Le roman est la fausse autobiographie de Paul Pavlowitch, neveu que Gary fait passer pour l'auteur des romans signés Ajar. Après plusieurs séjours dans un établissement psychiatrique, Paul craint d'adopter une identité qui le fixerait dans une réalité suspecte et hasardeuse.

Il n'y a que Jean pour lequel la provenance du discours reste inconnue. La forme du récit de *L'angoisse du roi Salomon* est toutefois la même que celle des autres romans et produit le même effet, même si l'on ne sait pas pour quelle raison on lit les propos du narrateur. Ce dernier fait la rencontre de monsieur Salomon, le roi du prêt-à-porter qui l'aidera

à surmonter ses difficultés financières en échange de services rendus à l'association SOS Bénévoles. Ce faisant, Jean fera la rencontre de Cora Lamenaire, ancienne chanteuse dont la carrière s'est terminée après la guerre. Leur relation permettra à Jean de se faire une idée sur la façon dont l'amour pourrait prendre place dans sa vie.

Comme il est mentionné dans *La voie aux chapitres*, le journal intime est « un outil de découverte de soi, fixation d'impressions et de réflexions fugitives, baromètre et chronique de la personnalité, [...] c'est le sujet qui en détermine la forme, et non la forme qui s'impose au sujet, qu'elle risquerait de transformer en le codifiant⁵. » Les romans d'AJar fonctionnent effectivement tous ainsi, présentant des personnages changeants dont le discours se modifie au gré des émotions. Ils ne sont pas exactement mimétiques du journal — les épisodes ne sont pas datés et l'autoréflexivité contenue dans les textes ne renvoie jamais tout à fait à un journal intime —, mais ce qui est à souligner ici n'est pas la correspondance parfaite avec une définition stricte du genre, mais la proximité avec cette forme qui favorise la création d'une tension narrative.

Une phrase tirée de l'introduction de l'ouvrage de Raphaël Baroni guidera notre questionnement : « La mise en scène de nos tensions existentielles servirait non seulement à nous “distraire” ou à nous “émouvoir”, elle nous permettrait d'avoir enfin prise sur ces *passions*, de nous familiariser avec ce qui nous effraie ou nous échappe par nature, ou encore d'explorer les virtualités inédites de nos potentialités actionnelles⁶ ». La forme du journal permet précisément de construire des textes autour des passions des personnages et de communiquer celles-ci d'une façon personnelle et touchante au lecteur. Ainsi, comme c'est le

⁵ Ugo Dionne, *La voie aux chapitres. Poétique de la disposition romanesque*, *op. cit.*, p.196.

⁶ Raphaël Baroni, *La tension narrative : suspense, curiosité et surprise*, *op. cit.*, p. 35.

sujet de la narration qui détermine la forme du récit, nous pouvons d'ores et déjà penser que les narrateurs, qui ont souvent des préoccupations semblables, structurent probablement leur discours d'une façon similaire. Il faudra donc établir si la construction de la tension émotionnelle, que nous observerons dans les quatre opus, s'y fait de manière assez rapprochée pour que le lecteur puisse avoir le même type d'attente d'un roman à l'autre. Dans le cas qui nous occupe, les traits passionnels de la lecture sont liés à la curiosité suscitée par le cheminement affectif du protagoniste et sont accentués par l'identification du lecteur au personnage permise par le genre se rapprochant du journal intime.

Le dévoilement

Les quatre romans nous révèlent peu à peu la personnalité des narrateurs qui s'expriment tous d'une façon pour le moins singulière. Dans *La voie aux chapitres*, il est mentionné que la « série paralittéraire constitue l'exemple canonique de composition et de lectures sérielles; un même personnel y revient d'un épisode à l'autre, remplissant des fonctions à peu près semblables, dans une intrigue qui se déroule elle-même de façon convenue⁷. » Bien que les quatre histoires de notre corpus aient peu en commun et ne soient pas considérées comme paralittéraires, elles présentent toujours au lecteur un protagoniste, d'abord étrange, mais dont le discours dévoile petit à petit la vision du monde. Le lecteur sera conforté dans un second opus en retrouvant un personnage aux préoccupations similaires auquel il pourra s'identifier de la même façon.

Le lecteur est plus souvent mis devant des pensées et des situations qui demandent à être démystifiées que devant un événement dont on attend la résolution. Il n'est pas dans

⁷ Ugo Dionne, *La voie aux chapitres. Poétique de la disposition romanesque, op. cit.*, p. 58.

l'expectative d'une action, mais plutôt d'éléments qui viendront lever l'ambiguïté du récit. On reconnaît ici la volonté de Gary de mettre en scène « un personnage fuyant en avant toutes les polices d'un ordre métaphysique, sautant par-dessus tous les “néants” et faisant crouler sous sa légèreté tous les murs d'incompréhension et toutes les prisons de “vérité” définitive dans lesquelles on essaie de l'enfermer⁸. » Les événements sont toujours remis en question par le protagoniste qui les interprète d'une façon unique, de manière similaire dans chacun des opus.

Le lecteur sera anxieux de voir comment le narrateur évoluera face à ses questionnements existentiels et, pour celui qui lit un deuxième opus, de voir si le protagoniste d'un nouveau roman sera enclin aux mêmes genres de révélations. Comme le mentionne Baroni, « la mise en intrigue par la curiosité serait fondée sur une perturbation stratégique et provisoire de la “régulation de l'information narrative”, et cela correspond tout à fait avec ce que Genette appelle une “altération” du mode du discours, c'est-à-dire à un jeu sur la “distance énonciative” et le “point de vue”⁹ ». La forme du journal intime permet donc ici de mettre en scène une tension qui tient plutôt de la curiosité face à un personnage mystérieux. Le procédé caractéristique du roman policier, où l'on se demande *qui a fait le crime*, devient alors : *qui est ce protagoniste*.

Le genre du journal intime permet au narrateur de modeler la forme à sa guise, selon l'enchaînement de ses réflexions et perturbations émotives. C'est la voix du personnage qui est présentée, mais ce dernier ne s'oblige aucunement à raconter les événements en ordre chronologique et sa façon particulière de communiquer est souvent ambiguë pour le lecteur qui ne peut pas toujours déterminer avec certitude la vision du monde du narrateur. Par exemple, Jean se dit que « On ne peut pas expliquer à une femme qu'on aime tendrement que

⁸ Romain Gary, *Pour Sganarelle*, Paris, Gallimard, 1965, p. 71.

⁹ Raphaël Baroni, *La tension narrative : suspense, curiosité et surprise*, op. cit., p. 115.

ce n'est pas personnel mais qu'on aime tendrement en général et à en crever. Dans ce cas là, il vaut toujours mieux un prêt-à-porter que des explications sur mesure¹⁰. » Il ne cesse de partager de telles réflexions assez particulières qui s'éclaircissent au fil de la lecture. On réalise à la fin du récit que Jean sent en fait le poids du monde sur son dos et qu'il peine à aimer pour son propre bonheur :

C'est la première fois que j'étais avec quelqu'un à part entière et la nuit j'étais un peu inquiet, personne ne savait où j'étais en cas de besoin on ne pouvait m'atteindre au téléphone. Mais enfin, ça gueulait moins autour de moi dans le silence, je n'entendais plus les voix d'extinction, ce qui prouve que j'étais heureux. Je ne me faisais pas de reproche, j'essayais de ne pas y penser mais j'étais vraiment amoureux¹¹.

Les narrateurs ont tous une manière de rendre graduellement compréhensible leur approche de la vie, ce que le lecteur peut reconnaître d'un opus à l'autre.

On voit par exemple que Cousin peine à se concevoir comme un individu dans la société, ce qui se rapproche de la difficulté de Jean à vivre pour lui-même. La réflexion suivante, d'abord étrange pour un lecteur qui n'est pas habitué à la façon qu'a Cousin de s'exprimer, se clarifie plus tard dans le texte : « Il y a le stockage monstrueux de biens affectifs qui se déperdisent et se détériorent dans le fort intérieur, produit de millénaires d'économies, de thésaurisation et de bas de laine affectifs, sans autre tuyau d'échappement que les voies urinaires génitales¹². » Cette phrase énigmatique devient plus compréhensible au fil de la lecture lorsque l'on découvre que Cousin se sent en fait bien seul. Il n'a personne à qui donner son amour, ce qui est la cause de ses plus fortes inquiétudes. Les personnages sont tous de grands angoissés qui n'arrivent pas à se trouver une place confortable dans la société, qui ne savent pas comment assumer leur singularité et qui éprouvent un malaise se transposant dans leur façon de s'exprimer.

¹⁰ Émile Ajar, *L'angoisse du roi Salomon*, Malesherbes, Mercure de France, 1979, p. 177.

¹¹ *Ibid.*, p. 262.

¹² Émile Ajar, *Gros-Câlin*, Saint-Amand, Mercure de France, 2003, p. 80.

Momo fait aussi d'étranges insertions dans son récit : « En ce moment je devais avoir sept ans ou peut-être huit, je ne peux pas vous dire juste parce que je n'ai pas été daté, comme vous allez voir quand on se connaîtra mieux, si vous trouvez que ça vaut la peine¹³. » Le lecteur est intrigué par le mystère entourant la naissance du personnage et sera poussé à poursuivre sa lecture pour comprendre le jeune garçon. Il réalisera en effet plus tard que, si Momo parle ainsi de son âge, c'est que Madame Rosa, la femme qui l'a élevé, lui a en fait menti sur sa date de naissance et qu'au lieu d'avoir 10 ans, il en a en fait 14. Elle veut le garder auprès d'elle le plus longtemps possible et Momo préfère ne pas poser de questions, ne souhaitant pas la quitter non plus puisqu'il n'a personne d'autre au monde. Le lecteur peut s'attendre, dans chacun des opus, à se voir présenter des personnages d'abord imprécis qui se révéleront graduellement de façon analogue.

Paul partage également genre de réflexions singulières : « Ce qu'il m'a fallu comme ruse avec moi-même, démentis intérieurs, simulation et pseudo-pseudo, seuls les journalistes qui m'ont démasqué en novembre 1975, au moment des prix littéraires, et qui m'ont déclaré fictif, mystification, ouvrage collectif et canular peuvent le comprendre¹⁴. » Au fil de la lecture, on finit par comprendre que Paul refuse en fait d'avoir une identité immuable et que c'est pour cette raison qu'il joue à ce qu'il appelle pseudo-pseudo. Nous faisons à nouveau face à un personnage dont le discours nous entraîne dans les dédales de ses perturbations intérieures pour arriver à nous livrer les différents aspects de son rapport à la société. Cela renforce ici l'idée de fonctionnement sériel, car un lecteur qui aura lu un premier roman d'AJAR saura à quoi s'attendre vis-à-vis du protagoniste qui lui est présenté à la lecture d'un deuxième; il sera un peu plus conforté sur le cheminement à adopter dans sa lecture qui se

¹³ Émile Ajar, *La vie devant soi*, Malesherbes, Mercure de France, 1975, p. 25.

¹⁴ Émile Ajar, *Pseudo*, Malesherbes, Mercure de France, 1976, p. 29.

clarifiera au fil des pages. Cette incertitude première face au personnage illustre bien l'idée suivante de Gary :

Loin de se fixer arbitrairement à une seule distance d'observation-crédation, c'est en variant, au contraire, les angles et les distances que le personnage se présentera au lecteur dans un changement d'identité constant, chaque aspect permettant au romancier d'exprimer un de ses rapports avec la réalité, de la mimer, la parodier, la combattre, la discréditer, la provoquer dans le seul but de création d'un univers romanesque. Peut-être faudra-t-il prévoir, pour le lecteur, la possibilité de choisir son univers au sein de l'œuvre¹⁵.

Le brouillage du cadre narratif

On remarque que la vision du monde des personnages, bien qu'elle se précise, ne se fixe jamais totalement et que le lecteur se voit laisser une certaine liberté pour interpréter le comportement des personnages à sa guise. On attise la curiosité, on appelle à la réflexion, mais les réponses ne sont pas toutes données.

En effet, certaines parties du texte ne sont jamais clarifiées. Pour Baroni, « il faut savoir que l'activation de la "fonction cognitive" dépend essentiellement d'une tension qui résulte d'une relative "perte de contrôle" dans l'interaction discursive. Cette perte de contrôle est compensée par l'activité anticipatrice qui cherche à combler les lacunes provisoires du texte¹⁶. » Le texte encouragerait donc une mobilisation du lecteur qui doit alors poser un pronostic ou un diagnostic, mais ces derniers ne sont pas nécessairement confirmés ou infirmés. Dans *Gros-Câlin*, cette perte de contrôle correspond entre autres aux références du texte qui deviennent parfois tellement imprécises et atypiques que l'on se demande si les actions racontées par le protagoniste se produisent vraiment ou si elles font partie d'une fantaisie reflétée dans le langage. On peut par exemple douter de l'existence du Python du narrateur :

¹⁵ Romain Gary, *Pour Sganarelle*, *op. cit.*, p. 84.

¹⁶ Raphaël Baroni, *La tension narrative : suspense, curiosité et surprise*, *op. cit.*, p. 31.

Parfois il me mordille l'oreille, ce qui est bouleversant d'espièglerie, lorsqu'on pense que cela vient de la préhistoire. Je me laisse faire, je ferme les yeux et j'attends. On aura compris depuis longtemps par les indications que j'ai déjà données que j'attends qu'il aille encore plus loin, qu'il fasse un bond prodigieux dans l'évolution et qu'il me parle d'une voix humaine¹⁷.

On voit que les attentes de Cousin ne correspondent pas du tout à ce que l'on recherche normalement chez un reptile, habituellement plutôt d'ordre esthétique. On imagine aussi assez mal un python mordiller réellement une oreille ou un bas de pantalon comme il est mentionné plus loin dans le roman. Le python est représenté comme une métaphore filée de l'affection et il est parfois assez difficile de différencier cette métaphore de la réalité de l'univers romanesque.

Ce brouillage du cadre narratif se retrouve également dans *La vie devant soi* où des visions étranges du garçon sont présentées : « Puis il y a eu le clown bleu qui est venu me voir malgré les quatre ans de plus que j'avais pris et il m'a mis son bras autour des épaules. J'avais mal partout et le clown jaune est venu aussi et j'ai laissé tomber les quatre ans que j'avais gagné, je m'en foutais¹⁸. » Momo ne fait pas la distinction entre ce qu'il imagine et la réalité, ce qui nous amène à douter d'autres incidents qu'il rapporte.

Le même type de phénomène se produit dans *Pseudo* où le narrateur se revendique d'une folie à laquelle le lecteur ne peut adhérer complètement. On voit par exemple dans le passage suivant que Paul veut faire croire à sa folie, ce qui rend ambigu d'autres épisodes où il raconte ses crises de démence.

J'avais pourtant élaboré un système de défense très au point devenu connu dans le jeu d'échecs sous mon nom, "la défense Ajar". Ce fut d'abord à l'hôpital de Cahors, ensuite plusieurs séjours à la clinique psychiatrique de docteur Christianssen, à Copenhague. Ils m'ont expertisé, analysé, testé, percé à jour, et mon système de défense s'est écroulé. J'ai été guéri et remis en circulation¹⁹.

¹⁷ Émile Ajar, *Gros-Câlin*, *op. cit.*, p. 58

¹⁸ Émile Ajar, *La vie devant soi*, *op. cit.*, p. 246.

¹⁹ Émile Ajar, *Pseudo*, *op. cit.*, p. 9.

On voit qu'il *veut* être considéré comme fou, ce qui fait hésiter sur la nature de ses hallucinations. Croit-il vraiment ce qu'il nous raconte ou sait-il qu'il se l'imagine? Comme chez Momo, sa manière imprécise de voir le réel discrédite la véracité des autres éléments, même s'ils semblent plus *normaux*. D'après Vincent Jouve, « Le fou est, de fait, à la croisée des trois formes de la libido : il sait (en tant qu'illuminé), il a des désirs sans bornes (en tant qu'adulte-enfant) et il possède, grâce à son statut, un pouvoir équivalent²⁰. » Le fou et l'enfant sont donc des personnages idéaux pour présenter un univers intérieur aussi déstabilisant.

Dans les trois premiers romans d'AJAR, le lecteur doit s'interroger jusqu'à la fin sur le monde du narrateur qui est toujours montré d'une façon altérée. Cela correspond bien à l'idée de Gary selon laquelle la « vérité totalitaire est incompatible avec le roman. La rigueur d'une vérité absolue est la seule chose capable de le tuer²¹. » Ces romans suscitent un questionnement constant chez le lecteur qui ne peut jamais être certain de la crédibilité du protagoniste. Comme le dit encore Baroni à propos de la tension créée par la curiosité face à un narrateur imprécis, « les pensées d'autrui demeurent cachées, ses intentions ne peuvent dès lors jamais être saisies dans leur essence, avec une absolue clarté et une totale certitude [...] l'interprète est malgré tout amené à s'interroger sur un élément de la situation narrative jugé "énigmatique"²² ». Ce procédé favorise l'identification du lecteur avec le protagoniste, car il essaiera de penser comme lui pour découvrir la vérité.

Bien que ce concept de brouillage du cadre narratif ne soit pas étranger au récit de *L'angoisse du roi Salomon*, Jean n'est ni fou, ni trop jeune pour comprendre le monde; sa manière de présenter les événements ne porte pas à confusion. La différence de *L'angoisse du*

²⁰ Vincent Jouve, *L'effet-personnage dans le roman*, Paris, Presses universitaires de France, 1992, p.166.

²¹ Romain Gary, *Pour Sganarelle*, *op. cit.*, p. 23.

²² Raphaël Baroni, *La tension narrative : suspense, curiosité et surprise*, *op. cit.*, p.263.

roi Salomon n'indique toutefois pas automatiquement qu'il est exclu de la série, car l'autonomie de chaque opus permet l'introduction de certaines variations du modèle paradigmatique. Comme le dit Ugo Dionne, « la performance individuelle que constitue l'opus devra aussi (ou ensuite) être comparée à la série comme *somme*, c'est-à-dire être lue conjointement avec l'ensemble des variations sur son modèle²³. » À la lecture du dernier opus de la série, on pourrait donc assister à une sorte de stabilisation du cadre narratif. L'arrivée d'un personnage qui diverge des autres pourrait bien être signe d'un espoir pour échapper au sentiment de solitude qui imprègne l'univers ajarien.

²³ Ugo Dionne, *La voie aux chapitres. Poétique de la disposition romanesque*, op. cit., p. 58

Les Personnages secondaires

Deux cas particuliers

Maintenant, au-delà du retour d'un protagoniste dont l'approche déconcertante du réel devient graduellement familière, on peut souligner le fait que plusieurs personnages secondaires sont utilisés aux mêmes fins d'un roman à l'autre. On peut bien sûr présumer que l'auteur part de ses propres expériences pour créer ses histoires. Michel Erman rapporte d'ailleurs ainsi les paroles de François Mauriac :

le romancier ne diversifie ses personnages « qu'en changeant l'âge, le sexe, la situation sociale et toutes les circonstances de la vie de son moi (...) l'adresse consistant à ne pas laisser reconnaître ce moi par le lecteur sous tous ses masques divers qui servent à le cacher (...) la vie fournit au romancier un point de départ qui lui permet de s'aventurer dans une direction différente de celle que la vie a prise.[»]²⁴

Mais, au-delà des référents de l'auteur, il faut voir ce que ces personnages récurrents peuvent avoir comme effet sur le lecteur.

Arrêtons-nous d'abord sur la présence, dans chaque opus, d'une femme qui représente l'espoir d'une sortie hors de la solitude pour le personnage principal. Nous nous y référerons comme à l'objet de désir du protagoniste.

Momo espère que Nadine l'adoptera dans *La vie devant soi* : « Je ne sais pas ce qui m'a pris, mais j'ai eu un coup d'espoir. C'est pas que je cherchais à me caser, je n'allais pas plaquer Madame Rosa tant qu'elle était encore capable... Bon, je trompais Madame Rosa un peu mais c'était seulement dans ma tête²⁵ ». Malgré son attachement pour Madame Rosa, Momo souhaite sortir de son isolement en se rapprochant de Nadine.

²⁴ Michel Erman, *Poétique du personnage de roman*, Paris, Ellipses, 2006, p. 16.

²⁵ Émile Ajar, *La vie devant soi*, *op. cit.*, p. 98.

Cousin, lui, désire ardemment épouser Mlle Dreyfus dans *Gros-Câlin* : « Irénée, je voudrais tout vous donner, j'ai en moi un surplus de biens affectifs inépuisables et certains géographes soupçonnent même que c'est en moi que se trouvent les sources du grand fleuve Amour [...] Tout ce que j'exige impérieusement, avec sommation et hurlements intérieurs qui ne dérangent pas les voisins, c'est quelqu'un à aimer²⁶ ». Cette phrase exprime sans équivoque la volonté de Cousin de sortir de la solitude en se liant à Mlle Dreyfus.

Alyette, quant à elle, est une figure conflictuelle de l'espoir dans *Pseudo*. Comme le protagoniste, elle change constamment d'identité, mais il semble que ce ne soit que pour se rapprocher de son amant : « Hélène – il faut changer de nom tout le temps si on ne veut pas se laisser constater – a pu s'arranger elle aussi pour me rejoindre, en se promenant dans les rues de Cahors vêtue en princesse²⁷ ». Au-delà de cette façon qu'a le personnage féminin de se lier à la folie de son amoureux, on voit que c'est elle qui tend ensuite à le ramener à la réalité. En pensant à leur couple, Paul dit : « C'est vrai pensais-je. Et si j'essayais l'espoir? Non, je refuse de verser dans la banalité. Ça fait peuple. Mais l'espoir a continué à me tourmenter²⁸ ». On parle ici de l'espoir d'une vie normale, d'une jonction avec l'humanité, mais, en même temps, on refuse les conventions sociales et on cherche toujours une façon inédite d'approcher les choses.

Enfin, Aline pourrait bien être la seule chance de Jean d'établir un équilibre dans sa vie dans *L'angoisse du roi Salomon*. « Aline était jeune et jolie et ça me faisait du bien d'être pour une fois avec quelqu'un qui n'avait pas besoin de moi²⁹. » La problématique de Jean est

²⁶ Émile Ajar, *Gros-Câlin*, *op. cit.*, p. 128.

²⁷ Émile Ajar, *Pseudo*, *op. cit.*, p. 57

²⁸ *Ibid.*, p. 94.

²⁹ Émile Ajar, *L'angoisse du roi Salomon*, *op. cit.*, p. 218.

d'arriver à aimer simplement, et non pas pour faire le bien autour de lui; c'est par sa nouvelle compagne qu'il y parviendra.

On retrouve également, dans chaque roman, un personnage qui fait office de frein pour le narrateur qui tente de s'en émanciper. Nous l'identifierons comme étant l'élément castrateur. On pense à Gros-Câlin qui empêche Cousin de développer une relation avec une femme : « J'ai pris une photo de Gros-Câlin endormi autour de moi dans le fauteuil. J'ai voulu la montrer à Mlle Dreyfus mais j'ai eu peur qu'elle renonce à moi en croyant que j'étais déjà pourvu³⁰ ». Par cette phrase, on voit que Gros-Câlin, bien que Cousin le nie, gêne sa capacité d'entrer en relation avec une femme.

Madame Rosa tient à tout prix à garder Momo avec elle. Lui, ne peut se résigner à abandonner sa protectrice, même si elle l'empêche de se recréer une identité ailleurs. « Il faisait déjà nuit et Madame Rosa commençait peut-être à avoir peur parce que je n'étais pas là. Je courais vite pour rentrer, car je m'étais donné du bon temps sans Madame Rosa et j'avais des remords³¹ ». Bien qu'il souhaite se faire adopter par Nadine, Momo ne veut pas délaissier sa gardienne.

L'écrivain consacré Tonton Macoute représente un frein à la créativité de Paul : « Je me demande même s'ils ne sont pas payés par Tonton Macoute pour me voler mes idées. Après, il ira clamer partout que c'est lui qui a sauvé le monde³². » Tonton Macoute est également un personnage conflictuel face à l'identité du narrateur qui voudrait croire qu'il s'agit de son père.

³⁰ Émile Ajar, *Gros-Câlin*, *op.cit.*, p. 58.

³¹ Émile Ajar, *La vie devant soi*, *op. cit.*, p. 123.

³² Émile Ajar, *Pseudo*, *op. cit.*, p. 97.

Mlle Cora, que Jean aime pour l'amour en général, pour faire le bien, l'empêche de se concentrer sur un amour qui lui serait propre : « moi je crois que c'est par égoïsme et que je pense aux autres pour ne pas penser à moi-même, qui est la chose qui me fait le plus peur au monde³³. » Ce type d'amour sera un frein à la relation de Jean et Aline, la femme qu'il aime véritablement.

Le nom même des personnages peut aussi être un indice intéressant de leurs ressemblances. Comme l'écrit Michel Erman, « Il arrive que l'on relève dans les romans des occurrences semblables qui permettent de penser que le nom participe directement au fonctionnement interne du texte par une relation de motivation établie entre le signifiant et le signifié³⁴ ». Dans les cas qui nous occupent, le personnage castrateur a toujours un nom composé alors que l'objet de désir a un nom simple, à l'exception de *Gros-Câlin* où le personnage féminin désiré par Cousin est presque toujours nommé Mlle Dreyfus, sauf à un bref moment à la fin lorsqu'il paie pour les services de Désirée qui est en fait une prostituée. Cette divergence peut par contre s'expliquer par le fait que Cousin est le seul personnage qui n'atteindra pas son but. En effet, son union avec Mlle Dreyfus ne s'actualisera que le temps d'une nuit et, bien qu'il se soit finalement départi de son python, il finira par le remplacer par une montre à ressort qu'il traitera exactement de la même manière. Le nom simple des objets de désir des autres romans pourrait donc représenter la finalité dans la sobriété, dans la réalité sans emphase. Le cas de *Pseudo* est aussi un peu particulier, car Paul ne cesse de changer la façon dont il appelle sa douce moitié, mais il lui donne toujours un nom simple.

³³ Émile Ajar, *L'angoisse du roi Salomon*, *op. cit.*, p. 64.

³⁴ Michel Erman, *Poétique du personnage de roman*, *op. cit.*, p. 36.

Le fait que les personnages castrateurs aient tous une appellation composée peut aussi être révélateur. Comme l'avance encore Michel Erman : « Un pseudonyme est souvent l'indice d'un changement d'ordre thématique dans le parcours du personnage³⁵. » On peut déduire que ces noms composés caractérisent des personnages complexes qui sont plutôt de l'ordre de la représentation. Ces formules nominatives permettront au lecteur de reconnaître le rôle thématique de ces actants dans un second opus.

Selon Vincent Jouve, certains romanciers « refusent de bout en bout la détermination textuelle de leurs personnages. Il s'agit alors – même si les motivations sont des plus diverses – d'influer sur le statut du lecteur, de faire de lui un agent du récit et non un récepteur³⁶. » C'est l'option privilégiée dans les quatre récits ajariens. Le lecteur doit déterminer lui-même, en déchiffrant le discours des narrateurs (par des indices comme les noms), quelle est la place des personnages qui les entourent et, à la lecture des quatre opus, il peut réaliser que certains actants ont les mêmes fonctions d'un roman à l'autre malgré leurs différences. En rapportant les paroles d'Eco, Jouve note encore que « Chaque fois [...] que le lecteur parvient à reconnaître dans l'univers de la fabula [...] la réalisation d'une action qui peut produire un changement dans l'état du monde raconté, en y introduisant ainsi des nouveaux cours d'évènements, il est amené à prévoir quel sera le changement d'état produit par l'action et quel sera le nouveau cours d'évènement³⁷. » En se distanciant des péripéties qui n'ont qu'une importance secondaire dans les récits, on peut réaliser la présence récurrente d'éléments

³⁵ *Ibid.*, p. 45.

³⁶ Vincent Jouve, *L'effet-personnage dans le roman*, op. cit., p. 52.

³⁷ *Ibid.*, p. 93.

castrateurs et d'objets de désir ainsi que leur effet similaire sur le parcours du protagoniste, ce qui incite au même genre de prédiction et de réflexion.

La place du lecteur

Le lecteur peut donc reconnaître des thématiques et procédés de dévoilement semblables dans les différents romans et est invité à anticiper une solution pour le narrateur. Jouve mentionne que « Dans l'expérience esthétique, l'imagination procède en deux temps : néantisation du monde réel vis-à-vis duquel le sujet prend ses distances et création, à sa place, d'un monde nouveau à partir de signes de l'objet esthétique [...] Le lecteur, sur la base des signes textuels, produit une figure à laquelle il donne une partie de lui-même³⁸ ». Ce procédé est essentiel, car, pour s'approprier le texte, le lecteur doit faire référence à son propre monde de connaissances. Ainsi, le lecteur peut être porté à associer un élément de sa vie au personnage castrateur ou à l'objet de désir. La forme du journal intime facilite ce transfert grâce à l'identification au personnage principal. Selon Jouve, vivre « avec un personnage ne consiste pas à conformer nos actes aux siens, mais à transposer dans notre vie des réflexions et des remarques empruntées à sa vision du monde³⁹. » Comme les narrateurs des romans ajariens, le lecteur pourrait par exemple être porté à se demander comment se libérer d'un élément castrateur dans sa propre vie et rechercher ce type de questionnement à la lecture d'un second opus.

Le *personnage prétexte*, toujours selon Jouve, est une occasion pour le lecteur d'assouvir ses fantasmes sans culpabilité. « Cette troisième dimension du personnage (le prétexte) repose [...] sur des investissements inconscients de la part du lecteur. L'être

³⁸ *Ibid.*, p. 197.

³⁹ *Ibid.*, p. 201.

romanesque n'intéresse plus comme tel, mais comme élément d'une scène⁴⁰. » Chez Ajar, le personnage est plutôt le prétexte d'une réflexion, d'une remise en question des idées convenues, de l'approche inusitée d'une réalité, qu'il s'agisse d'un élément castrant ou d'un objet de désir. Comme le rappelle Christian Pérez, un « romancier tel que Romain, écrivait Paul Pavlowitch, doit entraîner ses lecteurs vers la fiction afin qu'ils deviennent riches de forces supplémentaires pour s'opposer à cette vie "policrière"⁴¹. »

Ce mimétisme entre le lecteur et les narrateurs qui sollicite un regard différent sur notre vision du monde ouvre une piste de réflexion sur le fait qu'il pourrait s'agir de romans exemplaires qui tendent vers le même but : « La fonction ultime de la fable, écrit Susan Suleiman, c'est donc de nous faire vivre par personne interposée – de nous fournir des expériences vécues par les autres, mais dont les "leçons" nous affectent comme si nous les avions vécues nous-mêmes⁴² ». La curiosité créée dans les romans par le biais des protagonistes et de leurs relations avec les autres personnages sert ultimement un but d'identification qui se fait nécessairement plus rapidement à la lecture d'un second opus. On nous pousse donc constamment à des questionnements similaires, qu'on peut transposer à notre propre vie.

On n'y propose toutefois pas de réponses préconçues arrivant à une vérité totalitaire. Comme le mentionne Christian Pérez, « Romain Gary répète très souvent que l'honnêteté du roman, c'est son mensonge, — un mensonge qui ne se prend pas au sérieux et qui n'impose pas sa vision du monde comme une vérité universelle⁴³. » Chaque lecteur possède la latitude,

⁴⁰ *Ibid.*, p. 150.

⁴¹ Christian Pérez, *La comédie de l'absolu*, Paris, Eurédit, 2009, p. 249

⁴² Vincent Jouve, *L'effet-personnage dans le roman*, *op. cit.*, p. 219.

⁴³ Christian Pérez, *La comédie de l'absolu*, Paris, Eurédit, 2009, p. 90

au sein des quatre récits, de donner une signification propre aux relations entre les personnages et d'interpréter les ambiguïtés du texte à sa façon.

L'effet moralisateur, souvent présent dans les romans exemplaires, est d'ailleurs amoindri chez Ajar par l'humour introduit dans les histoires. Toujours selon Christian Pérez, pour « l'auteur de *La Promesse de l'aube*, l'éthique n'est pas une exigence formelle et abstraite, qui nous demanderait d'agir par devoir sans avoir le plaisir d'agir. L'éthique est le lieu privilégié de *jouir*, puisqu'il doit être la possibilité de réaliser la beauté⁴⁴. » Ainsi, on incite le lecteur à la réflexion sans négliger le plaisir que la lecture doit susciter, ce qui n'est pas sans rappeler l'esprit de la littérature populaire. De plus, le fait que Romain Gary ait pris un pseudonyme lui permet de se distancier de son aura d'auteur renommé, de faire croire à une écriture spontanée qui ne cherche pas à diriger son lecteur vers un raisonnement précis.

Gary voulait en effet consciemment s'éloigner d'une littérature trop élitiste. Christian Pérez avance d'ailleurs les propos qui suivent : « En formant une aristocratie artistique qui est aussi son propre public, elle [la littérature élitiste] jette son discrédit sur un peuple qu'elle juge de haut, et prétend émettre une rationalité à laquelle les passions populaires doivent se soumettre⁴⁵ ». Le retour de personnages semblables est un procédé de la littérature populaire servant à sécuriser un lecteur qui saura après quelques lignes s'il est en face d'un opposant ou d'un adjuvant. Ces personnages servent ici à représenter certains types de relation et poussent naturellement le lecteur à une réflexion récurrente sur sa propre existence. On arrive ainsi à amener un grand public vers un certain cheminement sans en prédéterminer les conclusions. Comme le dit Baroni, « l'expérience esthétique qui accompagne l'actualisation de la plupart des récits littéraires se situe entre le plaisir honteux des intrigues populaires et la jouissance

⁴⁴ *Ibid.*, p.249.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 96.

désincarnée des narrations les plus intellectuelles⁴⁶ ». Dans les quatre opus à l'étude, nous pouvons remarquer des procédés utilisés normalement dans la littérature populaire servant ici à la fois le jouir et le réfléchir.

⁴⁶ Raphaël Baroni, *La tension narrative : suspense, curiosité et surprise*, op. cit., p. 237.

L'Orchestration

Les chapitres

Pour revenir au plan plus formel du texte, Umberto Eco, cité par Baroni, mentionne que les « signaux de suspense sont parfois aussi donnés par la division en chapitre, la fin du chapitre coïncidant avec la situation de disjonction. Parfois encore, la narration procède par épisodes et introduit un laps de temps imposé entre la question (pas toujours implicite) et la réponse⁴⁷. » Les quatre romans présentent essentiellement la même facture et, bien qu'Eco parle ici de suspense, il sera pertinent d'en observer la construction en lien avec la curiosité. Dans la littérature populaire, les chapitres sont souvent courts pour accentuer le rebondissement de chaque épisode. Dans les romans d'AJar, ils sont bref, de deux à six pages, rarement huit, mais n'introduisent en général pas de coupure laissant planer une incertitude sur des événements à venir. Par contre, dans les quatre romans, le narrateur fait souvent une réflexion hors propos en fin de chapitre déstabilisant ainsi le lecteur dont la curiosité sera stimulée. Ce dernier voudra continuer à lire la suite du roman pour tenter de comprendre la nature de tels commentaires et surtout l'essence du personnage. Par exemple, Cousin termine l'un des chapitres sur la réflexion suivante :

Ils sont partis. Je me suis approché de mon pauvre Gros-Câlin et je l'ai pris dans mes bras. Il est difficile d'être Gros-Câlin dans une ville qui n'est pas faite pour ça. Je me suis assis sur le lit et je l'ai gardé longuement dans mes bras et autour de moi avec l'impression de recevoir une réponse. J'avais même des larmes aux yeux à sa place, parce qu'il ne peut pas, lui, à cause de l'inhumain. J'ai un collègue de bureau qui est revenu tout bronzé des vacances dans le Sud tunisien. Je le dis pour montrer que je sais voir le bon côté des choses⁴⁸.

⁴⁷ Raphaël Baroni, *La tension narrative : suspense, curiosité et surprise*, op.cit., p. 95.

⁴⁸ Émile Ajar, *Gros-Câlin*, op. cit., p. 73.

C'est « un bon côté des choses » bien triste, étant donné qu'il ne concerne pas Cousin du tout et le lecteur se demandera si Cousin arrivera à trouver quelque chose de positif pour lui-même.

Paul fait également de tels commentaires en fin de chapitre : « On échangerait des flagrants délits et après, ce serait l'attaque du fourgon postal. Je dis "l'attaque du fourgon postal", parce que ça n'a aucun rapport avec le contexte et il y a là une chance à ne pas manquer. Je ne veux aucun rapport avec le contexte⁴⁹. » Le lecteur, qui au fil du chapitre commence à comprendre les réflexions du personnage, est déstabilisé par cette insertion qui le fait douter des propos du protagoniste. Ce type de commentaire peut être au premier abord difficile à saisir et on doit aller plus avant dans la lecture pour réaliser que Paul a en fait la phobie de se fixer, d'être associé à quelque chose d'immuable.

De telles réflexions se retrouvent aussi dans les deux autres romans. L'un des chapitres de *La vie devant soi* se termine par exemple comme suit : « Les gens tiennent à la vie plus qu'à n'importe quoi, c'est quand même marrant quand on pense à toutes les belles choses qu'il y a dans le monde⁵⁰. » De tels commentaires cherchent encore à toucher le lecteur qui voudra connaître l'évolution de ce personnage surprenant et savoir pourquoi il met en opposition *la vie et les belles choses*.

Dans *L'angoisse du roi Salomon*, bien que l'étrangeté du discours soit normalement moins manifeste, on retrouve des phrases étonnantes comme la suivante qui termine une description des tâches que monsieur Salomon fait faire à Jean en changeant complètement de registre : « il faisait pleuvoir ses bontés sur tous les cas humains qui lui étaient signalés, contrairement à quelqu'un d'autre que je ne connais pas et ne prends donc pas fait et cause, je

⁴⁹ Émile Ajar, *Pseudo*, *op. cit.*, p. 12.

⁵⁰ Émile Ajar, *La vie devant soi*, *op. cit.*, p. 63.

ne veux pas offenser les personnes croyantes et d'ailleurs ils ont eu à un G7 un chauffeur qui a été frappé par la foi religieuse dans le seizième⁵¹ ».

Dans les quatre romans, les préoccupations des protagonistes alimentent l'attente de résolution du lecteur, qui s'efforce de comprendre d'aussi curieux personnages, procédé renforcé en fin de chapitre, accentuant encore la tension narrative. L'orchestration semblable des différentes parties des récits d'AJAR contribue donc à leur identification sérielle et à la création d'une tension similaire qui suscite l'intérêt du lecteur.

Les événements et les réflexions

La temporalité des histoires est rarement définie, ce qui incite encore à un certain détachement face à la trame événementielle. Les anecdotes sont souvent introduites par des assertions telles que *un autre jour* ou *une fois*. On peut donc assumer que les actions sont racontées plus ou moins en ordre chronologique, mais rien ne nous l'assure et cela confirme que ce qui tient le lecteur en haleine n'est pas l'enchaînement de situations dont on attend la résolution sur une durée définie, mais bien l'éclaircissement des perturbations émotionnelles vécues par les personnages. Par exemple, Paul mentionne souvent des événements comme suit : « Le moment vint enfin où Annie et moi nous nous retrouvâmes à Caniac dans une si belle dèche que j'avais nettement l'impression que la réalité se marrait⁵² ». On nous présente simplement quelques faits contribuant à révéler la psyché du personnage sans indice du moment où ils se sont produits. Le cas est par contre moins flagrant dans *L'angoisse du roi Salomon* où l'histoire est plus linéaire. On remarque donc encore une fois une stabilisation du cadre narratif dans le dernier opus.

⁵¹ Émile Ajar, *L'angoisse du roi Salomon*, *op. cit.*, p. 34.

⁵² Émile Ajar, *Pseudo*, *op. cit.*, p. 53.

En plus de cette latitude dans la chronologie des événements, les récits sont souvent construits en deux temps : des réflexions sur la vie en général et des situations exposées de façon assez explicite. Les réflexions, qui sortent de l'ordinaire, sont donc étayées d'anecdotes plus concises. Le lecteur se voit présenter un personnage difficilement compréhensible, mais dont les idées se clarifient au fil de la lecture en s'appuyant sur des événements de la vie courante. Plusieurs types de situations se répètent et l'on se retrouve par exemple avec plusieurs occurrences où Cousin discute avec le garçon de bureau, ce qui lui permet d'illustrer sa position face à l'engagement social. Il y a aussi plusieurs moments où Cousin est avec Mlle Dreyfus dans l'ascenseur, ce qui sert à mettre de l'avant ses réflexions sur l'amour. Les événements relatés ne créent donc pas une tension en eux-mêmes, mais ce sont plutôt les pensées qui en découlent qui sont le centre de cette tension; les actions racontées sont en quelque sorte des accessoires utiles au développement de la trame psychologique. L'exemple suivant de *La vie devant soi* illustre bien ce principe : « Je vous disais donc que les mômes ont gueulé pendant des heures quand j'ai donné Super [le chien] pour assurer son avenir qui n'existait pas chez nous, sauf Banania, qui était très content, comme toujours. Moi je vous dis que ce salaud-là n'était pas de ce monde, il avait déjà quatre ans et il était encore content⁵³. » On voit ici qu'AJAR met en scène un enfant heureux pour donner corps à la réflexion de son personnage qui dit d'une manière surprenante que lorsque l'on vieillit, on devient nécessairement malheureux. Le fil de la lecture est bouleversé par une pensée inattendue de la part d'un enfant et la curiosité du lecteur est piquée par une idée déstabilisante. Le même phénomène se reproduit dans *Pseudo* lorsque les événements rapportés sont parsemés d'épisodes de folie, dégageant ainsi l'importance de ces événements qui ne servent qu'à

⁵³ Émile Ajar, *La vie devant soi*, *op. cit.*, p. 39.

illustrer les préoccupations du personnage. De la même façon, on voit plusieurs fois, dans *L'angoisse du roi Salomon*, Jean chercher des mots dans le dictionnaire. Ces moments sont toujours des occasions pour le narrateur de tenter de s'approcher d'une compréhension du paradigme de la communication humaine.

Conclusion

L'un des opus d'une série « n'est pleinement lisible ou interprétable qu'en rapport avec cette série, et avec son modèle générateur, dont il n'est que l'une des réalisations⁵⁴ ». On voit en effet, dès la première page du premier roman d'AJAR, l'illustration des procédés stylistiques qui seront utilisés dans les quatre opus. Cousin justifie dès le départ sa démarche d'écriture : « Je dois donc m'excuser de certaines mutilations, mal-emplois, sauts de carpe, entorses, refus d'obéissance, crabismes, strabismes et immigration sauvage du langage, syntaxe et vocabulaire... L'espoir exige que le vocabulaire ne soit pas condamné au définitif pour cause d'échec⁵⁵. » Déjà, l'explication des procédés stylistiques qui seront utilisés dans les quatre opus est présentée. On trouve même dans cette première page la justification de ces procédés : « Il se pose là une question d'espoir, d'autre chose et d'ailleurs⁵⁶ », donc la nécessité d'une réalité autre. La stabilisation de l'univers romanesque dans *L'angoisse du roi Salomon* pourrait bien représenter cet espoir concrétisé dans un monde meilleur, et donc une évolution dans le paradigme unissant la série. L'univers du narrateur est plus intelligible que celui des autres romans, ce qui génère une différenciation dans le traitement de la tension narrative, mais nous pouvons établir que ce récit se rapproche suffisamment des autres, notamment par l'attrait et la curiosité suscités chez le lecteur face à un personnage énigmatique qui saura se révéler de façon atypique, et par l'apparition du même type de relations actanciennes.

La forme apparentée au journal intime unit également les quatre opus en permettant aux narrateurs de jouer avec les attentes du lecteur qui ne saura jamais vraiment que penser de ces personnages aux réflexions étranges. La tension narrative, basée sur des aspects

⁵⁴ Ugo Dionne, *La voie aux chapitres. Poétique de la disposition romanesque*, op. cit., p. 69.

⁵⁵ Émile Ajar, *Gros-Câlin*, op. cit., p. 9.

⁵⁶ *Idem*.

thymiques, pousse le lecteur à créer un véritable diagnostic des personnages, diagnostic qui ne sera d'ailleurs jamais confirmé ou infirmé, les pensées des protagonistes entretenant toujours un certain degré d'ambivalence et d'opacité. Cela rend non seulement ces personnages intrigants, mais l'univers qui les entoure, en plus de laisser au lecteur l'opportunité de s'investir dans l'histoire à la lumière de son propre vécu. Le retour de personnages secondaires offre un support similaire à l'intrigue et rapproche encore les romans du concept de série. Les aspects formels comme l'amplification de la perplexité en fin de chapitre et la distanciation temporelle et émotionnelle des événements font perdurer la curiosité de la même manière.

Suite à l'analyse de ces éléments, nous croyons donc pouvoir répondre positivement à notre question de départ, qui se demandait si la tension romanesque s'effectue de façon assez semblable dans les quatre opus ajariens pour être considérée comme un paradigme les unissant en tant que série. Tous les procédés recensés confirment que ces romans sont reliés plus fortement que par la simple présence d'un même écrivain, ou plutôt d'un même pseudonyme. Gary aurait donc conçu un auteur fictif en travaillant à un style nouveau où plusieurs éléments et procédés devaient se ressembler afin que son subterfuge soit crédible. Il aurait par la même occasion créé *la série Ajar*.

Bibliographie

Corpus à l'étude

- Ajar, Émile, *Gros-Câlin*, Saint-Amand, Mercure de France, 2003, 215p.
- Ajar, Émile, *L'angoisse du roi Salomon*, Malesherbes, Mercure de France, 1979, 294p.
- Ajar, Émile, *La vie devant soi*, Malesherbes, Mercure de France, 1975, 250p.
- Ajar, Émile, *Pseudo*, Malesherbes, Mercure de France, 1976, 213p.

Études en lien avec le corpus à l'étude

- Bayard, Pierre, *Il était deux fois Romain Gary*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990, 127p.
- Collectif, *Études Romain Gary, I : Signé Ajar*, Actes de la première Journée d'études Romain Gary organisée en Sorbonne, le 6 mars 2004 par le centre Littératures françaises du XXe siècle (Université Paris IV) et l'Association Les mille Gary avec le concours de l'Université Paris III, La chasse au snark, 2004, 229p.
- Gary, Romain, *Pour Sganarelle*, Paris, Gallimard, 1965, 476p.
- Gary, Romain, *Vie et mort d'Émile Ajar*, Paris, Gallimard, 1981, 42 p.
- Morin, Christian, *L'humour avec soi : analyse sémiotique du discours humoristique et de la supercherie chez Gary-Ajar*, Québec, Éditions Nota Bene, 2006, 186p.
- Pérez, Christian, *La comédie de l'absolu*, Paris, Eurédit, 2009, 386p.
- Rosse, Dominique, *Romain Gary et la modernité*, Paris, Éditions A.-G. Nizet, 1995, 193p.
- Sacotte, Mireille (Édition établie et présentée par), *Romain Gary · Émile Ajar Légendes du Je*, Paris, Gallimard, 2009, 1416p.

Études théoriques

- Baroni, Raphaël, *La tension narrative : suspense, curiosité et surprise*, Paris, Seuil, 2007, 437p.
- Barthes, Roland, *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973, 89p.
- Dionne, Ugo, *La voie aux chapitres. Poétique de la disposition romanesque*, Paris, Seuil, 2008, 598p.
- Eco, Umberto, *Lector in fabula*, Paris, Bernard Grasset, 1979, 310p.
- Erman, Michel, *Poétique du personnage de roman*, Paris, Ellipses, 2006, 143 p.
- Genette, Gérard, *Discours du récit*, Paris, Éditions du Seuil, 1972, 435 p.
- Greimas-Fontanille, *Sémiotique des passions*, Paris, Éditions du seuil, 1991, 330p.
- Huglo, Marie-Pascale, *Le sens du récit*, Paris, Presses Universitaires du Septentrion, 2007, 184p.
- Jouve, Vincent, *L'effet-personnage dans le roman*, Paris, Presses universitaires de France, 1992, 271p.